

LA HONGRIE
POLITIQUE ET SOCIALE

En préparation un second ouvrage du même auteur sous le titre:

La Culture Hongroise

SOMMAIRE: *Les écoles — L'Académie — Le mouvement scientifique — Le mouvement littéraire — Le mouvement artistique — Le mouvement industriel — Les villes hongroises.*

LA HONGRIE

POLITIQUE ET SOCIALE

PAR

ANGELO DE GUBERNATIS

MEMBRE ÉTRANGER

DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

FLORENCE

JOSEPH PELLAS, ÉDITEUR

Rue Jacopo da Diacceto, 10

1885

AU

COMTE GÉZA KUUN

MEMBRE HONORAIRE

DE L'ACADÉMIE HONGROISE

DES SCIENCES

Mon cher Ami,

Il y a seize ans que nous nous sommes rencontrés. C'est une femme daco-romaine, cette illustre Dora d'Istria qui nous est chère à tous les deux et dont la plume illustre a consacré jadis des pages brillantes et sympathiques à ton pays, c'est cet esprit d'élite qui a été notre premier trait d'union. Si je ne me trompe, tu m'as raconté d'avoir trouvé sur sa table ma Revue Orientale *et que l'Orient t'avait poussé instinctivement vers moi. Le premier mot que nous échangeâmes fut magique ; depuis ce jour, nous nous appartenons l'un à l'autre : je me suis initié par toi à la vie hongroise, et j'ai commencé à aimer ton pays parce que je t'aimais. Tu m'as ouvert les portes de la Hongrie. Un beau jour je décidai d'y entrer, et ce jour se prolongea, comme en un rêve, pendant deux mois, que je n'oublierai de ma vie. Tu me suivais partout ainsi qu'un ange gardien, ou mieux comme un bon génie ; je me sen-*

tais protégé par ton amitié. J'ai beaucoup regardé et attentivement écouté pendant mon voyage, et j'ai noté tout ce que j'ai vu et entendu. Ma première pensée était de faire servir ces notes à une série de lettres que je voulais adresser à M. Renan et publier en France. Ayant communiqué mon projet à M. Charles Buloz, l'éminent et aimable directeur de la Revue des Deux Mondes *me répondit le 17 janvier par cette lettre flatteuse :*

Monsieur,

Ce sera avec grand plaisir que nous insérerons un travail de vous ; mais je ne vous cache pas tout d'abord qu'il vaudrait mieux nous faire parvenir un travail d'ensemble sur votre voyage en Hongrie plutôt que des lettres écrites au jour le jour et bonnes pour un journal quotidien. Quand vous serez revenu de votre voyage, pourquoi ne pas écrire une véritable relation d'après vos notes et lorsque vous aurez eu le temps de mettre en bon ordre tous vos souvenirs ? Cela vaudrait mieux, donnerait à votre travail un plan plus suivi et lui retirerait le caractère d'observations prises au jour le jour. En un mot, je vous demande un article de *Revue* ou même plusieurs, mais faits avec certains développements et un plan bien arrêté. Soyez bien certain que vous rencontrerez ainsi un véritable succès parmi nos lecteurs qui connaissent votre nom et votre talent.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

Charles Buloz.

Le conseil de M. Buloz me parut excellent, et je l'ai suivi. Toutefois, ce qui ne devait d'abord re-

présenter qu'une suite d'articles a pris les proportions plus vastes d'un livre.

Et à qui pourrais-je offrir ce livre, si ce n'est à toi, mon cher ami? Tu as protégé de ta personne l'auteur qui parcourait ton beau pays; que ton nom inscrit en tête de ces pages protège mon œuvre. Et continuons, usque ad tumulum, *à nous aimer ainsi, car, malgré toutes les inventions de l'esprit humain, personne n'a encore rien trouvé de mieux dans la vie ni rien de plus consolant qu'une forte et douce amitié.*

Angelo De Gubernatis.

Florence, 15 juillet 1885.

LA HONGRIE
POLITIQUE ET SOCIALE

AVANT-PROPOS

Le voilà debout au milieu de la vaste plaine, l'œil à demi fermé, qui regarde au loin. Drapé dans sa longue blouse blanche aux manches larges et flottantes, un manteau de fourrure jeté négligemment sur ses épaules, la tête couverte d'un petit chapeau rond en feutre, sous lequel dépasse une longue chevelure, une pipe à la bouche, il demeure immobile des heures durant, bien planté dans ses bottes à l'écuyère, les deux mains appuyées sur un long bâton de pâtre. Son bétail gît à ses pieds ; dans la hutte voisine une femme endort un enfant sur son sein.

On dirait qu'il écoute et qu'il cherche ; qu'il veut évoquer un passé lointain, qu'il aspire vers une patrie mystérieuse. Qui est-il ? D'où vient-il ?

Cet homme est un fils de l'Asie ; mais il a été élevé en Europe.

Sa taille est élancée, sa démarche lente et fière. Seulement, lorsqu'il parle, il y a dans sa voix comme

des tons plaintifs, qui donnent à ses discours, même les plus animés, un caractère élégiaque.

De quoi se plaint-il? Il n'a plus de maîtres, ou ses maîtres sont doux. Le pain ne lui manque pas; ses fils ne vont plus servir à l'étranger. Pourquoi cette mélancolie, ces cris de détresse, de désolation profonde?

Nous n'en savons rien et lui-même ne saurait pas nous le dire. La preuve en est que, soudain, le voilà transformé à nos yeux. Un éclair vient de sillonner son esprit mobile; son âme s'est réveillée à la joie; tout son corps est animé par un souffle puissant. Il ne soupire, il ne gémit plus maintenant; il chante. Il tressaille dans tous ses membres; le vertige s'est emparé de lui; le tourbillon de la danse l'entraîne; tout vibrant de la fièvre du plaisir, il s'oublie, il trépigne, il tourne, jusqu'à l'épuisement complet de ses forces.

Cet homme c'est le Hongrois.

Sa danse nationale, son *csàrdàs* exprime avec fidélité ces brusques mouvements de l'âme et de la vie hongroise. Aussi, voyons-nous cette danse d'auberge villageoise[1] passer, peu à peu, dans les grandes villes où elle s'impose; et si elle est acceptée et adoptée même dans les salons les plus aristocratiques de la capitale, soyons persuadés que le Hongrois civilisé

[1] *Csárda* est le nom qu'on donne à l'auberge dans la steppe hongroise.

s'y trouve à l'aise. Tout Hongrois de pure race est conservateur et fidèle aux traditions. Plébéien ou aristocrate, paysan ou seigneur, il aime à garder ce qu'il a reçu de ses ancêtres. Dans le *csàrdàs,* les deux castes reconnaissent, inconsciemment, l'unité magyare de leur race. Entre l'une et l'autre il n'y a d'autres différences que celles des surfaces, de l'éducation et de la culture. Le fond du caractère est resté le même, et il ne s'en cache point. Essayons de le fixer, ainsi que nous avons cru l'avoir deviné, ou, du moins, tel que nous l'avons entrevu.

Dans son état normal, le peuple hongrois paraît assez lent dans ses mouvements. Les dehors sont presque toujours tranquilles. Si on le regarde superficiellement, on pourrait le croire insouciant,[1] indifférent, sceptique même parfois.

Mais gare à celui qui se laisse prendre à ce piége! Le vrai Hongrois semble doué de cette souplesse grave qui caractérise la démarche du lion; mais ses bonds sont terribles; ses cris de joie et ses hurlements de rage percent les cieux. Au premier abord, le Hongrois se méfie tant soit peu de l'étranger; il le regarde soucieux, de crainte qu'il ne vienne l'épier et ne veuille se moquer de lui. Mais, aussitôt qu'il voit briller un sourire sur la lèvre de cet étranger, il se fie à lui, il lui ouvre son cœur, ses bras, sa maison.

Le Magyar est fier; il sent sa dignité d'homme; il se dresse contre tout ce qui peut humilier cette

suprême dignité; il demande seulement à être respecté. Dès qu'on lui accorde ce respect, qu'il mérite autant que tout autre, il devient bon enfant, se montre joyeux compagnon, oublie ses premières craintes, se grise de sa propre confiance et aide presque l'étranger à découvrir ses petits défauts nationaux, pour peu que son hôte en ait envie.

Le Hongrois est loyal, et, dès qu'il accueille dans son milieu un homme d'une autre race, il suppose généralement que cet homme reçu en toute confiance lui rendra cette même loyauté. Il a donc souvent lieu de s'étonner, lorsqu'il rencontre sur son chemin l'arrière-pensée, la ruse et l'intrigue, qu'il ne comprend pas.

Son plus grand malheur est qu'il n'a pas assez d'ambition. Drapé dans sa fierté instinctive, seigneur ou paysan, il regarde avec une sorte d'étonnement, presque avec mépris tout le mouvement que les hommes d'autres races mêlés à sa vie nationale se donnent pour améliorer leur sort matériel, monter plus haut, se créer des priviléges, décorer leurs maisons et leurs poitrines. Lui, le Magyar, se serait contenté de sa chère liberté. Il en avait assez pour vivre heureux. La vie moderne a dû lui paraître lourde et compliquée. Le travail forcé lui pèse. Tourmenter son imagination seulement pour résoudre le problème de l'existence lui semble dur, et il s'y habitue péniblement. Ce qui est facile pour un Allemand et pour un Juif, coûte des efforts à un Hongrois.

Autrefois la vie était plus simple; elle n'était même pas un problème, n'exigeant de la part de l'homme aucune tension d'esprit. Les vaillants défenseurs de la patrie, après l'avoir délivrée du joug étranger, se seraient volontiers retirés de la lutte, les uns — les chefs, — à boire leur vin généreux dans la paix de leurs vieux châteaux en ruine, les autres — les honveds redevenus paysans, — à chanter leurs vieilles chansons magyares dans la vaste et libre solitude de la *puszta*.

Les Hongrois se sont réveillés à la vie nationale et à la vie moderne avec les sentiments chevaleresques, épiques et bucoliques d'un âge disparu. Les nécessités de la vie pratique contemporaine et la convoitise des autres races les harcèlent maintenant de tout côté; et ce ne sera que poussée par le plus ardent patriotisme que la majorité intelligente des Hongrois, pour l'honneur et pour la prospérité de la nation, quittera ses habitudes traditionnelles pour entrer à son tour dans le *struggle for life* et prendre rang avec les autres races qu'elle doit guider et qui lui disputent le pas.

Cela ne manquera pas d'arriver, car le Hongrois est chatouilleux de l'honneur de sa nation comme de son honneur à lui.

Mais où se trouve-t-elle la patrie hongroise? Quels sont ses confins?

Elle n'a pas de confins proprement dits. Elle est partout où bat un cœur hongrois. Elle n'a d'autre

boulevard que la vaillance des poitrines hongroises. Elle peut s'étendre aussi loin que les sympathies pour le peuple hongrois lui permettront de s'avancer, ou bien s'abriter tout entière sous le toit d'une seule cabane, sous la voûte d'une seule église.

N'est-ce pas de la chaire de l'église calviniste de Debreczin que la diète hongroise proclamait, le 14 avril de l'année 1849, la déchéance de la maison de Habsbourg?

Et cependant, par la générosité de son caractère, le peuple hongrois se réconciliait avec cette même maison le lendemain de sa défaite à Sadowa. De même qu'autrefois les nobles magyars donnaient refuge à Marie-Thérèse, et brandissaient pour elle leurs vaillantes épées, de même, après l'année 1866, les nouveaux chevaliers de la Hongrie offraient, avec la couronne de Saint-Étienne, leur fidélité à un empereur chevaleresque pour le consoler de ses malheurs. Un pacte fut scellé entre le nouveau roi de la Hongrie et son peuple; et de part et d'autre, depuis dix-huit ans, on l'observe avec la même loyauté. L'archiduc Joseph, le commandant suprême des honveds, un noble cœur voué au devoir, adorant la Hongrie et très respecté par les Magyars, est le plus beau gage de cette union d'intérêts et de ce réciproque dévouement d'une dynastie et d'un peuple.

Malheureusement, les véritables chevaliers magyars ne sont pas nombreux.

Dans les statistiques, on les chiffre par millions. Mais, les éléments étrangers qui ont pénétré dans le sang hongrois rendent assez difficile le dénombrement des purs éléments magyars.

A différentes époques de l'histoire, les Allemands, les Slaves, les Turcs, les Italiens, les Daco-romains, les Arméniens, les Tziganes, les Israélites ont contribué, en différentes proportions et sous des formes diverses, à modifier dans plusieurs familles le type originaire des Hongrois; et nous ne tenons pas compte ici des alliances plus anciennes de cette race asiatique avec les derniers Celtes sur les plaines de la Pannonie et avec les derniers Daces dans les vallées de la Transylvanie. L'alliance des Celtes surtout a dû exercer une influence essentielle dans la constitution du type hongrois de la plaine; elle lui a, peut-être, donné ce cachet spécial, cette mobilité toute celtique, ce caractère à la fois rêveur, poétique et chevaleresque qui le distingue des Finnois et des Turcs, avec lesquels il a cependant tant de rapports ethniques.

Les purs Magyars ne sont pas nombreux. Il faut pourtant reconnaître que, dès qu'on entre en Hongrie et qu'on apprend à vivre avec les Hongrois, on se magyarise aisément. Les premiers Hongrois qui ont occupé la Transylvanie et la Pannonie n'étaient sans doute pas nombreux; les milliers sont devenus des millions seulement par la force d'assimilation. Le Hongrois n'étouffe jamais son voisin; il le cap-

tive. Après un court séjour en Hongrie, on s'y acclimate. La seconde génération des Italiens et des Allemands passés en Hongrie est devenue magyare; à la troisième génération on ne trouve presque plus de traces de leur origine étrangère. Un psychologue très attentif pourrait seul retrouver dans certains penchants individuels un indice de la première nationalité.

Dans la Haute-Hongrie et dans la Hongrie Centrale, tout le monde veut devenir et paraître magyar. Être Magyar signifie pour tous être noble. Ce qui n'est pas noble n'est pas hongrois : une lâcheté, une bassesse, un mensonge trahirait chez un Hongrois une défection du caractère national.

Le Hongrois est quelque peu indolent et, parfois, légèrement étourdi. Il sait (peut-être) mieux dissiper que gagner son argent. Toujours fidèle à ses engagements, dès qu'il a engagé son honneur, s'il se crée des idoles, il ne les brise pas, il les garde ; s'il prête serment, il meurt plutôt que devenir parjure. Mais, dès qu'on lui laisse toute sa liberté, il est possible que la raison ne soutienne pas toujours sa volonté, que le caprice l'emporte sur le jugement et qu'il dépasse la mesure. Seulement, remarquons-le bien, si quelque chose de semblable peut arriver, au milieu de tous ses désordres, on ne verra jamais un Hongrois traître ou rampant ; cette impossibilité d'être vil, cette nécessité de sauvegarder sa noblesse et de se tenir toujours debout, la tête haute, constitue la

véritable force et une supériorité morale incontestable du peuple magyar.

Cette force est d'autant plus remarquable que le Hongrois n'en tire aucune vanité, et n'en fait jamais parade. Le naturel qui distingue le geste et le langage du peuple hongrois ne lui permettrait jamais de faire étalage d'un sentiment aussi intégrant de sa nature ; le jour où il se vanterait de sa noblesse, il ne se sentirait plus noble. Il a cependant pleine conscience de son être et cette conscience l'aidera un jour ou l'autre à faire de la Hongrie libre une Hongrie puissante.

L'Allemagne envoie un très grand fleuve à la Hongrie qui le passe à l'Orient plus grand encore et plus majestueux. Ce fleuve est un symbole qui lui parle de sa mission civilisatrice, de son rôle de médiatrice entre les peuples de l'Orient et ceux de l'Occident.

Pour le moment, la Hongrie se sent comme prise entre deux colosses qui menacent de l'écraser : le colosse germanique et le colosse slave. Autrefois l'Italie se débattait également entre l'Autriche et la France. Grâce à la générosité de cette dernière, elle s'est délivrée de la double étreinte. Depuis elle a grandi ; et voilà que, non seulement elle n'est plus l'objet d'aucune convoitise étrangère, mais qu'elle représente dans le monde civilisé un élément d'ordre et de paix. La Hongrie, placée au centre de l'Europe, nous semble destinée à une mission semblable.

En attendant, il est peut-être providentiel que la région habitée par ce peuple qui se sent appelé dans l'avenir à une mission idéale, n'ait pas encore des confins bien définis. Si la fédération des peuples n'est pas un rêve de poète, tout fait présumer que, par l'aggrégation d'éléments homogènes et par l'influence pacifique de la civilisation, les confins actuels du domaine hongrois seront un jour portés beaucoup plus loin.

Lorsque le paysan hongrois, tourné vers le nord, lance au loin son regard dans la plaine immense, peut-être cherche-t-il le pays dont Louis-le-Grand et Étienne Bàthory ont été rois, la patrie de l'empereur-roi Sigismund et des anciens rois Jagellons. Lorsqu'il regarde les montagnes éloignées de la Transylvanie, qui dressent leurs cimes neigeuses du côté de l'Orient, peut-être a-t-il une vague conscience de la nationalité daco-romaine attribuée au grand roi Mathias Corvin. [1] Lorsqu'il cherche du côté du sud le port éloigné de Fiume, à la fois italien, hongrois et slave, il peut songer que les

[1] Cette nationalité est décidément affirmée par les écrivains valaques, qui se fondent sur le nom de Vuk ou Vaik porté par le père de Mathias, Jean Hunyade. Mais les écrivains hongrois objectent que saint Étienne aussi, dont l'origine magyare est indiscutable, s'appelait Vaik avant sa conversion. Le type de ce roi, d'après le portrait traditionnel, semble cependant être plutôt valaque que magyar.

Slaves du sud aidant, l'Italie et la Hongrie se rapprocheront un jour. Le peuple hongrois n'a certainement pas besoin d'un accroissement de territoire; celui qu'il cultive lui suffit. Il n'ambitionne donc point de devenir un plus grand propriétaire ; mais il ne veut pas non plus que ce beau domaine où il est libre devienne sa prison. Il faut lui ouvrir des débouchés, et plusieurs nationalités sont intéressées à faciliter au peuple hongrois ses sorties. La Hongrie est très accueillante pour ses voisins ; il faut donc, qu'à leur tour, ses voisins prennent à cœur de si grands intérêts ; il faut qu'ils fassent taire leurs petites rancunes, qu'ils ouvrent au peuple hongrois toutes les voies et toutes les portes, et se rallient à cette force sympathique dont l'impulsion peut faire du centre de l'Europe un nouveau et puissant foyer de civilisation. Groupées, en vertu d'un pacte fédéral, autour de la Hongrie, les différentes monarchies ou républiques slaves — le nom importe peu, — les Tchèques, les Polonais, les Serbes, les Croates, les Monténégrins, les Bulgares, et même les Saxons et les Daco-romains, pourront se développer rationnellement. Et le jour où, l'Allemagne absorbant fatalement l'Autriche, ces peuples se trouveront menacés d'une extinction complète, ce jour-là, la Hongrie deviendra leur point d'appui et de ralliement, elle sera leur refuge et leur boulevard.

Ayant une confiance si entière dans l'avenir que nous croyons réservé, dans l'intérêt même des au-

tres nationalités, à la Hongrie, nous avons désiré l'étudier de près, la voir à l'œuvre et l'écouter.

Les pages qui vont suivre sont le fruit de nos observations pendant un séjour de deux mois dans ce pays captivant; un pays qui nous est devenu cher et a éveillé en nous plus d'un sentiment d'admiration.

Mais puisque parmi les qualités qui honorent le plus le caractère hongrois se trouvent la sincérité, le respect pour la vérité, l'horreur de la flatterie, nous tâcherons de mériter à notre tour l'estime de nos lecteurs hongrois en leur prouvant que nous ne sommes pas des admirateurs aveugles ou de parti pris.

Un étranger curieux ne manque d'ailleurs jamais de voir bien des choses qui échappent à l'observation des nationaux. La fable des deux besaces du vieil Ésope n'a rien perdu encore de sa signification. Nous l'invoquons donc ici pour notre excuse, tout en reconnaissant d'avance que le peuple hongrois ne saurait éveiller qu'un sentiment d'envie.

I.

Les peuples de la Hongrie.

D'après le relevé statistique de 1880, la Hongrie proprement dite et la Transylvanie comptaient, sur une surface de 322,000 kilomètres carrés, 15,642,102 habitants.

Il ne faut pourtant pas s'arrêter à ce chiffre et le prendre pour base d'un calcul ethnographique ; car c'est seulement dans le centre de la Hongrie et spécialement dans les plaines entre le Danube et la Tisza ~~Theiss~~ que les vrais Magyars se trouvent en majorité.

La statistique ne pourrait rien préciser si elle essayait de fixer les éléments exclusivement magyars de la Hongrie. Dès qu'un homme coupe sa barbe et relève ses moustaches d'une certaine façon, dès qu'il porte un nom hongrois et parle correctement la langue magyare, on est tenté de le prendre pour un fidèle représentant du type magyar. Pourtant, rien n'est plus facile que de se tromper.

Les statisticiens ne vont certes pas à la recherche des généalogies lorsqu'ils dressent leurs tableaux. Cependant, cette recherche serait indispensable en Hongrie. On peut fort bien adopter le type hongrois dans ses lignes extérieures, sans avoir, pour cela, une seule goutte de sang magyar dans les veines.

Une plaisante anecdote concernant l'illustre historien Mommsen renseignera mieux, à ce propos, que n'importe quelle dissertation. Pendant une visite au musée de Budapest, l'auteur de l'*Histoire romaine* y rencontra d'abord M. Erdy, conservateur de la section d'archéologie; ensuite M. Mátraï, bibliothécaire; enfin M. Toldy, secrétaire de l'Académie des sciences. Le soir, M. Mommsen causait avec le baron Eötvös, le célèbre ministre de l'instruction publique; il aurait pu se contenter d'observer son interlocuteur, dont les traits dénotaient décidément le type hun; il se félicita, au contraire, d'avoir fait la connaissance, pendant la journée, de trois représentants du véritable type magyar. On comprendra aisément quel dût être son désappointement lorsqu'on lui apprit que le premier de ces Magyars, avant de s'appeler Erdy, avait porté le nom de Lutzenbacher, que le second s'appelait jadis Rotherebs et que le troisième s'était appelé Schädel. Les éléments allemands ont pénétré, depuis bien des siècles, dans la société hongroise, et, soit en gardant, soit en changeant leurs noms, ils se sont parfaitement magyarisés. Seuls les Saxons de la Tran-

sylvanie, ayant toujours formé une société à part, ont gardé intacte leur ancienne nationalité et montré une hostilité accentuée aux Hongrois.

Par contre, les Allemands fixés dans la Hongrie proprement dite ont non seulement fait cause commune avec les Hongrois, mais se sont entièrement identifiés avec eux. Les Allemands du comitat de Zips comptent parmi les meilleurs Hongrois; c'est dans un village de ce comitat que deux illustrations hongroises, les deux Hunfalvy, ont vu le jour. Une partie de l'aristocratie hongroise elle-même est d'origine allemande. Certaines familles aristocratiques allemandes, disparues dans la mère patrie, continuent d'exister en Hongrie. Nous citerons, entre autres noms, ceux des barons Rauber von Plankenstein et des comtes Rindsmaul. Les familles Kont de Hedervâry proviennent des célèbres oligarques du XIIIme siècle, les Német-ujvari, qui avaient pris, dit-on, leur nom d'un château construit par des Allemands. En Hongrie et en Transylvanie, les Allemands ont toujours été, avec les Italiens, les meilleurs constructeurs de maisons, d'églises et de châteaux. Les villes de la Hongrie et de la Transylvanie les plus solidement construites sont des villes bâties par des architectes et des maçons allemands et italiens.

Parmi les familles hongroises illustres d'origine allemande, on peut encore citer les Hunt-pázmán, les Haller von Hallerstein qui habitent la Transylvanie, les barons Wenckheim, les comtes de Degenfeld.

Ces derniers ne se sont pas bornés à devenir d'excellents Magyars, mais ils ont rendu de grands services à la Hongrie. Le baron Béla Wenckheim fut ministre dans le second cabinet constitutionnel, et représentait admirablement le type du chevalier hongrois. La même chose peut se dire pour le comte Éméric de Degenfeld, beau-père de M. Coloman Tisza.

D'après la statistique, les comitats où la majorité de la population est composée d'Allemands présentent le moins d'analphabètes. Avec l'amour de la science, les Allemands ont apporté en Hongrie des habitudes de travail. Le mélange de l'allemand avec le hongrois a profité aux deux nationalités.

Il est donc à regretter que les Saxons de la Transylvanie, doués d'intelligence, généralement instruits et actifs, continuent à s'enfermer dans un particularisme qui les éloigne de la vie nationale hongroise. Qu'espèrent-ils de cet isolement fâcheux ? Pensent-ils sérieusement que les intérêts généraux de quinze millions d'habitants peuvent être absorbés par les intérêts particuliers de 200,000 individus ? Si leurs traditions sont respectables, si leurs priviléges sont anciens, si leur culture est incontestable, les Saxons des comitats transylvains sont, comme population, dans la proportion de 1 à 3 vis-à-vis des Hongrois et de 1 à 12 vis-à-vis des Daco-romains. Si même ils ne désirent pas se magyariser, ainsi que l'ont fait sans perdre aucun de leurs avantages plusieurs Allemands de la Haute-Hongrie, pourquoi

leur indépendance devrait-elle prendre une attitude hostile ?

Les Saxons sont établis en Transylvanie depuis la première moitié du XII[me] siècle. Le roi Geza II les appela d'Allemagne pour habiter une partie dépeuplée de la Transylvanie et la défendre contre les invasions des Koumanes et des Byssènes. Mais une fois fixés dans leur nouvelle patrie, au lieu de se considérer comme les hôtes du pays, les nouveaux venus s'enfermèrent dans leur belle ville d'Hermannstadt[1] et dans d'autres villes, depuis dites villes saxonnes de la Transylvanie. Il s'y retranchèrent même comme dans des forteresses, le pays montagneux se prêtant à ce retranchement.

Les Saxons parlent volontiers d'une oppression magyare et s'imaginent peut-être qu'un jour ou l'autre leurs frères d'Allemagne viendront les délivrer du joug. En 1848, lorsque les Magyars se soulevèrent contre l'Autriche, les Saxons de la Transylvanie se rallièrent aux Autrichiens. Quels bénéfices ont-ils tiré alors de cette défection ? En quoi et comment le Magyar est-il leur oppresseur ? Peut-on appeler oppresseur celui qui se défend et qui ne se

[1] *Villa Hermanni* ou *Cibinium;* ainsi s'appelait-elle dans les documents latins du moyen-âge. Elle compte maintenant 19,000 habitants, dont 10,000 sont Saxons, 4,500 Valaques, 2,000 Magyars, 725 Tziganes, 145 Israélites, 130 Arméniens, plus un millier d'étrangers de différentes nationalités.

laisse pas dépouiller de tous ses droits? Tant que les Saxons de la Transylvanie feront partie soit de leur royaume, soit de leur confédération, les Hongrois, en leur qualité de chefs de l'État, devront exiger que les Saxons, monarchiques ou républicains, reconnaissent et respectent la loi commune. Personne en Hongrie ne songe ni à les opprimer, ni à les supprimer, ni à les chasser du pays pittoresque qu'ils habitent; mais, puisqu'ils font partie intégrante d'un grand État, ils doivent en bénéficier comme tous les autres citoyens, et en même temps accepter et observer la loi publique. Le jour où l'État hongrois sera lui-même plus indépendant, le jour où il pourra affirmer sans contestation sa suprématie morale, civile, politique, et modifier sa constitution générale, les Saxons pourront, à leur tour, dans un État plus libre et plus vaste, atteindre un degré de plus grande prospérité. Mais alors comme à présent ils devront reconnaître le droit des gens et ne pourront pas certes revendiquer pour eux-mêmes des priviléges capables de troubler l'économie générale de la nouvelle confédération.

Pour le moment, à l'exception de leur domination légale, les Hongrois ne pèsent pas autrement sur les Saxons. Quels sont donc les véritables griefs de ces derniers contre les Magyars? Les impôts que les Saxons payent sont les mêmes que ceux auxquels le peuple magyar a dû se soumettre. Il faut en outre noter qu'une grosse partie de ces impôts

n'entrent pas dans les caisses du trésor national hongrois, mais sont destinés, comme contribution annuelle, à l'armée, à la flotte et à la dette autrichienne.[1] Les Magyars n'ont jamais songé à se créer la part du lion dans leur constitution qui a pour base la plus parfaite égalité. C'est là tout ce qu'on pouvait raisonnablement exiger, et on ne voit pas comment les Saxons peuvent espérer des conditions meilleures sous n'importe quelle autre forme de gouvernement, savoir même sous un gouvernement allemand.

Les Saxons de la Transylvanie désirent être reconnus comme les médiateurs naturels entre la civilisation allemande et la civilisation hongroise. Rôle superbe, en effet, et digne d'une grande nation, mais qui exige la paix de l'âme et l'amour pour le peuple sur lequel on désire exercer une influence, et une connaissance intime et profonde de sa civilisation. Les plus envenimés contre les Magyars sont peut-être les prêtres saxons protestants. Excités par ces derniers et par les propres prêtres, les paysans valaques, auxquels les maîtres magyars avaient donné la liberté en 1848, tombèrent sur leurs bienfaiteurs comme des bêtes fauves déchaînées et en firent un horrible massacre. Le souvenir de ces jours sanglants fait

[1] A propos de cette dette, il peut être intéressant de savoir que la Hongrie s'est engagée, en 1867, à payer annuellement à l'Autriche trente-deux millions de florins, comme prix de sa délivrance.

encore frémir les Magyars qui survivent en Transylvanie. Et pourtant ce clergé saxon, maintenant si hostile aux Hongrois, a reçu des princes hongrois de la Transylvanie tous les larges privilèges dont il jouit de nos jours. Grâce à ces générosités, parmi les églises protestantes de la Hongrie et de la Transylvanie, celles des Saxons sont les plus riches. Pourquoi doit-on voir payer avec tant d'ingratitude de si grands bénéfices ?

Lorsque les Saxons célèbrent leurs fêtes patriotiques avec tant d'éclat, il n'y a jamais l'ombre d'une opposition gouvernementale. Ils ont leurs propres maîtres d'école ; leur presse est libre ; leur vie est presque celle d'un pays en république. De quoi se plaignent-ils sérieusement ? Ils ont en Hongrie des frères aînés qui les surveillent et les protégent, plutôt que des maîtres. Ces frères sont-ils vraiment déjà de trop ? Mais, on se demande ce que les Saxons pourraient faire, abandonnés à eux-mêmes, et comment ils résisteraient à l'invasion des Daco-romains qui avancent et les pressent de tous côtés.



Dans la seule Transylvanie on chiffre maintenant les Daco-romains par un million six cent mille individus.[1] Si les chiffres sont exacts, il y aurait à

[1] Des écrivains daco-romains ont fait monter ce chiffre jusqu'à deux millions quatre cent mille. Mais on sait combien l'imagination des patriotes valaques est fertile dans l'invention des données statistiques, historiques et géographiques. Le livre de M. Hunfalvy, *Die*

côté des Hongrois transylvains plus que le double de Daco-romains. La statistique officielle de 1880 compte en Hongrie et en Transylvanie 2,323,788 Valaques. C'est ainsi que les Hongrois les appellent. Le peuple, qui ne manque pas d'intelligence, mais qui est pour le moment encore très ignorant,[1] ne se soucie guère du nom qu'on lui donne; toutefois les prêtres, les avocats, les médecins, les savants en somme, dédaignent le nom de Valaques. Ils s'appellent eux-mêmes « Romains » tout court ; ils se contentent cependant qu'en France on les appelle *Roumains* et en Italie *Rumeni* ou *Rumani.*

Nous avons adopté, pour ce peuple intéressant et, selon nous, destiné, par sa force expansive, à un brillant avenir, une dénomination un peu plus longue, mais qui nous semble exprimer plus fidèlement et avec moins de détours sa double nationalité.[2]

Rumänen und ihre ansprüche, publié il y a deux ans à Vienne, révèle des faits qui ont dû faire rougir les véritables savants de la Romanie.

[1] D'après la statistique, le plus grand nombre d'analphabètes se trouve parmi les Ruthènes de la Haute-Hongrie et les Valaques de la Transylvanie. Les chiffres parlent avec une triste éloquence. Comment les patriotes daco-romains peuvent-ils s'obstiner à représenter le Magyar comme un sauvage, comme un barbare vis-à-vis du Valaque? On peut lire avec profit l'étude de M. Lang sur les *Progrès de la civilisation magyare*, publiée dans la livraison du 10 avril 1885 de la *Revue Internationale.*

[2] M. de Cihac, dans son *Dictionnaire étymologique daco-romain* et autres écrivains nous avaient, d'ailleurs, donné l'exemple.

Les habitants de l'ancienne Dacie, après avoir reçu la culture romaine des vétérans romanisés amenés sur les bords du Danube par Trajan et par ses successeurs, et tout en se romanisant à leur tour, sont restés néanmoins des Daces. Ayant, plus que tout autre peuple, gardé avec ténacité les éléments de la langue romaine, ils méritent bien qu'on les appelle Daco-romains. L'importance que les Daces et les Macédoniens ont eue parmi les peuples de l'antiquité devrait rendre, il nous semble, les descendants légitimes de ces peuples jaloux de garder, même dans leur nom, le souvenir d'une origine aussi noble et aussi ancienne. Si la Dacie a fourni beaucoup d'esclaves à la Grèce et à Rome, si l'esclave de la comédie greco-latine s'appelait Davus — au lieu de Dacus, — il ne faut pas oublier non plus que ce Davus jouait toujours le rôle d'un homme intelligent; qu'il était, en quelque sorte, le *Deus ex machina* de toute l'intrigue comique; qu'il se vengeait de sa dépendance par sa ruse et par son esprit;[1] que le maître devenait, par conséquent, presque toujours un jouet dans les mains de cet esclave habile et fourbe. Qu'on se console, enfin, en songeant que le noyau des troupes macédoniennes qui marchèrent avec Alexandre à la conquête de l'Asie était probablement composé de Daces, ainsi qu'on peut le voir par les monuments indo-macédoniens découverts

[1] Spartacus lui-même, le chef de l'insurrection des esclaves, avait été un Thrace nomade, peut-être un Dace.

dans l'Inde par M. Leitner, illustre savant hongrois. L'artiste, dont le ciseau a taillé ces pierres, était peut-être grec et se rappelait les grands modèles de la sculpture de son pays; les détails de l'ornementation et la forme du culte auquel se rapportaient ces monuments étaient tirés du symbolisme et des cultes de l'Inde: mais le type ethnique que ces monuments ont le plus souvent reproduit est le type dace coiffé. Lorsque nous avons visité dernièrement le nouveau musée de Déva en Transylvanie, contenant une centaine de morceaux sculptés, tirés des fouilles de l'ancienne Sarmizegetusa (*Ulpia Traiana*) et se rapportant au culte de Mithra, nous avons été frappé de stupeur. La ressemblance du type ethnique et du costume dans certaines sculptures indo-macédoniennes avec le type et le costume phrygien des sculptures daces de Sarmizegetusa est saisissante; et on peut se l'expliquer seulement en admettant qu'une grande partie des soldats d'Alexandre étaient des Daces et que les colonies des vétérans romanisés de l'Asie Mineure et des confins de la Perse, qui ont transporté en Dacie le culte de Mithra, étaient composées en grande partie de peuples de l'Asie Mineure ayant des rapports ethniques assez intimes avec les anciens peuples de la Dacie.[1]

[1] M. DURUY, dans sa grande *Histoire romaine*, IV, 756, après avoir cité les mots d'Eutrope: « Ex toto orbe « Romano infinitas eo copias hominum transtulerat ad

Toutes les découvertes archéologiques faites en Transylvanie nous portent à croire que l'ancienne civilisation de l'Asie Mineure s'est continuée dans la Dacie. Les héritiers les plus directs de cette vénérable civilisation seraient donc les Valaques ou Daco-romains. Après les nouvelles colonisations de Trajan et d'Aurélien, ayant adopté comme langue publique la langue latine, ainsi que les lois et une partie des mœurs de l'ancienne Rome, une nouvelle nation s'est formée. Mais les fondements de cette nationalité, sa force et son avenir reposent sur des bases beaucoup plus larges que cet héritage romain de seconde main.

« agros et urbes colendas, » ajoute ce qui suit : « Les colons de provenance latine dûrent être de beaucoup les plus nombreux, puisque leur langue est restée dans le pays et que l'on y trouve des *Augustales*, qui ne se rencontrent que dans les provinces de l'Occident. Mais les inscriptions montrent des Asiatiques, des Galates, des Cariens etc. à Napoca (Kolozsvár) à Sarmizegetusa (Várhely) et des Dalmastes à Alburnus major (Verespatak). *Ce devaient être des vétérans ayant été forcés d'apprendre le latin au service, sans désapprendre leurs croyances religieuses.* » Un écrivain daco-romain, M. HURMUZAKI, dans ses *Fragmenta dinistoria Românilor*, I, Bucuresci, 1879, s'exprime ainsi : « Le territoire appelé ensuite Valachie, avait formé une partie de l'empire romain et appartenait à la province nommée Dacie. Lorsque les invasions des barbares devinrent trop fréquentes, sa population, un mélange de Gètes qui l'habitaient depuis longtemps et des nouveaux colons romains fut transférée sur la droite du Danube par l'empereur Aurélien, vers l'année 270 après J.-C. »

On ne conçoit donc pas trop comment le patriotisme des Daco-romains, au lieu d'être fier d'une double origine qui donne au peuple valaque un cachet de grande originalité, s'évertue à la dissimuler, pour se parer d'une origine exclusivement romaine que toutes les données historiques ont démentie depuis bien des années. Les Daco-romains méritent une place à part parmi les peuples modernes, ainsi que toutes les sympathies des Latins, ayant, seuls entre les peuples dits barbares de l'antiquité, accepté et conservé la langue militaire de l'empire, c'est-à-dire la langue des vétérans placés par Trajan en Dacie, *missione agraria*. Mais on n'a qu'à regarder le paysan valaque pour se persuader qu'il a un type à lui, le même type de leur grand roi dace, l'illustre Décébale,[1] tel qu'il nous apparaît dans la belle tête du British Musæum.



La situation des Valaques ou Daco-romains vis-à-vis des Hongrois, et des Hongrois vis-à-vis des Valaques ou Daco-romains en Transylvanie est, sans contredit, fort difficile.

Les Székely ou Sicules, c'est-à-dire une tribu hongroise de la Transylvanie, diffèrent par leurs traditions, par leurs habitudes et par leur type des Hongrois

[1] Le mot *décébale*, que les Romains ont cru un nom propre, n'était probablement qu'un titre indiquant la dignité royale du chef des Daces; *balis*, d'après Hésychius, signifie roi.

de la plaine. Peut-être sont-ils aussi anciens que les Valaques eux-mêmes et ont-ils habité les alpes transylvaniennes depuis une antiquité reculée, résistant à la romanisation pour se transformer seulement à l'arrivée des Huns. Peut-être aussi, et c'est l'opinion la plus probable, sont-ils les véritables descendants des Huns restés comme race dominante dans une partie de la Transylvanie. Quoi qu'il en soit, nous trouvons les Székely établis en Transylvanie comme seigneurs du pays avant l'arrivée des Hongrois, c'est-à-dire avant le IXme siècle. Pendant le moyen-âge, ils furent les gardiens du sol hongrois, les sentinelles avancées, les guerriers, les chevaliers de la nation hongroise; ils obtinrent des privilèges et ils les gardèrent les armes au poing. Ils se considèrent encore tous comme nobles, et une grande partie du sol transylvanien, labouré par les Valaques, leur appartient.

Que deviendront-ils ces Székely, les plus anciens Hongrois de la Transylvanie, le jour où les Dacoromains demanderont sérieusement à être définitivement séparés de la Hongrie et réunis avec la Romanie? Se résigneront-ils à devenir les sujets de la Romanie? Émigreront-ils en Hongrie? Étoufferont-ils, par la force, la révolution avant qu'elle ne se déclare?

S'il n'est pas imminent, un danger existe, et ce ne sera certes point par la haine que l'on parviendra à résoudre aucune question. Il serait donc sage, de part et d'autre, de le conjurer par une entente préalable entre les chefs daco-romains de la Transylvanie

et le Gouvernement hongrois, en faisant des réserves pour l'avenir. L'appui de l'Autriche peut sauvegarder provisoirement les droits de la noblesse magyare; et, peut être, les hommes politiques les plus éclairés ont-ils raison de craindre que la Hongrie séparée de l'Autriche ne devienne tôt ou tard la proie de la Russie, et de considérer cette séparation définitive de l'Autriche comme un grand malheur; mais, puisque cette séparation est possible, il serait sage de s'assurer d'avance que tous les Valaques, ceux de la Romanie aussi bien que ceux de la Transylvanie, destinés un jour ou l'autre à se réunir, travailleront d'accord avec les Hongrois à la constitution d'un nouvel et puissant État fédéral.

Les discussions historiques ont peu d'importance en face de la réalité. La solution du problème actuel n'avance pas d'une ligne, lorsque d'un côté les savants hongrois soutiennent que la Transylvanie a toujours été le partage des princes magyars, [1] ou

[1] Certains historiens hongrois vont même plus loin; ils tiennent à prouver qu'au moyen-âge il n'y avait point de Valaques dans toute la Transylvanie. Ainsi les Valaques seraient les usurpateurs du sol hongrois et non pas les Hongrois les usurpateurs du sol valaque. Mais nous demandons: qui labourait donc la terre transylvaine pendant le moyen-âge? Si le Valaque est l'usurpateur, pourquoi, au lieu de devenir le maître, est-il resté l'esclave de la glèbe? Nous ne contrastons point qu'à la suite de quelque invasion, d'autres Valaques se soient réfugiés, pendant le moyen-âge, de la grande Va-

bien lorsque les savants daco-romains déclarent que le sol transylvain a été possédé et gouverné jadis par des princes de leur race et toujours habité par un peuple latin.

Le fait est qu'à présent, Hongrois et Daco-romains se disputent en Transylvanie le droit de suprématie sur le même sol. L'hostilité des deux races est malheureusement très grande et éclate en toute occasion. N'avons-nous pas lu dernièrement dans les journaux hongrois, que la Romanie, invitée à présenter ses produits nationaux à l'exposition nationale de Budapest, où l'on avait préparé un pavillon exprès pour les y accueillir, a décliné avec dédain l'invitation? Le comité hongrois organisateur de l'exposition à répondu à cette fin de non recevoir par cette longanimité qui caractérise la nation, en employant une partie des fonds mis

---

lachie dans les montagnes de la Transylvanie; mais ce fait n'exclut point qu'un plus grand nombre de Valaques auraient pu se trouver déjà établis depuis le temps des Huns en Transylvanie, dans une condition à peu près servile. « La diète transylvaine qui se tint en 1291 sous les yeux d'André III, était une assemblée divisée, comme le pays lui-même, en trois nations: les Hongrois, les Szeklers ou Székely, les Saxons. Celle des Valaques, bien que la plus nombreuse, n'avait pas d'existence légale, parce que les paysans qui la formaient presque en entier ne comptaient pas, et que les anciens Knèzes (princes) s'étaient confondus peu à peu avec la noblesse magyare. » SAYOUS, *Histoire générale des Hongrois*, I, 292.

à sa disposition par le Gouvernement, pour acheter en Transylvanie et en Romanie les objets qu'on avait refusé d'envoyer. Ceci n'est qu'un fait isolé, mais, comme indice de la disposition des esprits valaques en Transylvanie et en Romanie, il donne à réfléchir et fait entrevoir un avenir plein de troubles. La tension des esprits parmi les Daco-romains est telle qu'elle ne leur permet plus de juger d'une manière équitable ce qui se passe en Hongrie. Les actes du Gouvernement hongrois sont tous blâmés de parti pris; la haine aveugle tout autre sentiment; la passion l'emporte sur la justice. Mais on ne voit assurément pas au nom de quel principe humain, la prospérité, la grandeur des Daco-romains, qui est dans les vœux de tous les amis de la Romanie, devrait entraîner la perte ou même seulement la diminution de la nationalité magyare.

Dans la statistique des peuples de la Hongrie, on a quelquefois grossi le nombre des Valaques, en y comprenant les Tziganes de la Transylvanie et de la Hongrie, qui forment ensemble un total de près de 150,000 individus. Mais l'on ne saurait faire un plus grand tort aux Daco-romains que de les comparer à des Tziganes, qui occupent dans l'échelle sociale des habitants de l'Europe un degré infime.

Certes, si l'on se bornait à les juger d'après les bandes de musiciens qui jouent dans les grandes villes hongroises, qui s'habillent, parlent et sentent, à peu près, comme des Magyars, on pourrait croire

qu'il n'y a plus de Tziganes proprement dits en Hongrie. Mais il faut les voir ailleurs que dans ces milieux où ils se raffinent forcément; et nous, qui avons eu l'occasion d'en surprendre un certain nombre dans leur accoutrement villageois à la foire de Kolozsvár, nous avons eu de la peine à croire que, sous une pareille enveloppe, dans une semblable dégradation, dans un état aussi voisin de l'état sauvage, pouvait se cacher un peuple d'artistes. Rien ne saurait donc consoler davantage au point de vue du progrès humain et de l'éducation qu'une comparaison entre le Tzigane à l'état de nature et le Tzigane civilisé.

En visitant les prisons de Szegedin, nous avons remarqué que, relativement au nombre, le plus fort contingent de malfaiteurs était fourni par les Tziganes. Il n'y a sans doute pas de peuple en Europe chez qui le sens moral soit moins développé que chez le peuple tzigane, tel qu'il croupit dans sa misère hideuse, dans certains villages de la Hongrie et de la Transylvanie.[1] Le Tzigane, à son état naturel, est ignoble et repoussant; mais, dans cet être couvert de haillons sordides brille cependant une étincelle divine. Dès que le Tzigane touche à l'art, dès qu'il dépose son éternelle pipe pour jouer et pour chanter, la brute se transforme en homme comme par enchantement.

[1] D'après un conte populaire tzigane de la Transylvanie, c'est du diable même que le Tzigane a reçu le don incomparable de la musique.

C'est en 1415 que les Tziganes ont fait leur première apparition en Transylvanie. Ils arrivaient de la Valachie, où ils étaient établis depuis deux siècles; ce qui contribua, avec leur costume demi-valaque, à les faire passer auprès des Hongrois pour des Valaques d'une espèce inférieure. Un certain nombre de Tziganes passèrent bientôt de Hongrie en Allemagne, ce qui a pu donner lieu à cette autre opinion, tout aussi fausse, que la Hongrie était le pays originaire des Tziganes.

Il n'y a plus aucun doute maintenant que la véritable mère patrie des Tziganes est l'Inde. Leur langue et leur type, bien que dégénérés, le prouvent suffisamment. Issus d'une race nomade, appartenant à une caste maudite, chassés par les Mongols de leurs plaines asiatiques, la longue misère les a abrutis, le mépris et la persécution les ont avilis. Mais, aussitôt qu'ils se nourrissent mieux, qu'ils se soignent et se civilisent tant soit peu, on est frappé du changement qui s'opère en eux. Ainsi nous ne croyons pas avoir été l'objet d'une simple illusion, lorsqu'en examinant de près les musiciens des bandes tziganes qui jouent dans les grands restaurants de Budapest, nous avons été saisi par la ressemblance de certaines têtes de musiciens tziganes avec certaines têtes de marchands et même de princes marathes, tels que les dessins et les photographies nous les représentent.

Les Tziganes gardent-ils encore, parmi leurs traditions populaires, quelque souvenir de leur origine

indienne? On ne saurait jusqu'à présent l'affirmer. M. de Wlislocki a cru reconnaître une allusion au fleuve Gange dans *le fleuve sacré* mentionné par une ballade tzigane; mais cette seule indication est trop vague pour permettre d'affirmer quelque chose de positif à ce sujet.

Dans les siècles passés, on croyait que les Tziganes étaient arrivés de l'Égypte; et cette croyance leur valut en Hongrie le nom de *peuple de Pharaon*. Le nom qu'ils se donnent eux-mêmes est *Rom*, que l'on a rapproché de *Romains*, mais qui pourrait très bien avoir une origine indienne.[1] Dans la Transylvanie ils parlent trois dialectes: l'un est un mélange de tzigane (c'est-à-dire d'indien) et de hongrois; l'autre de tzigane et de saxon; le troisième de saxon et de valaque. C'est ce troisième qui prédomine. On peut même prévoir qu'avec le temps le dialecte tzigane sera entièrement absorbé par la langue daco-romaine.

Il y a deux espèces de Tziganes en Transylvanie. Les uns sont nomades et s'appellent *Kortorar*, les autres sont établis à demeure dans les villages et on les nomme *Gletecore*. Ce n'est que chez les premiers que l'on trouve encore le vrai type tzigane, pur de tout mélange, pittoresque et, malgré tout, poétique. Malheureusement, ils ne forment pas la

[1] Le mot sanscrit *rama* signifie « celui qui se réjouit, qui s'amuse, qui joue. »

Les Juifs

majorité du peuple tzigane, et les *Gletecore*, qui marquent un état de plus grande dégradation, sont beaucoup plus nombreux.

Ni les uns ni les autres ne créent, cependant, aucun embarras au Gouvernement hongrois. On prétend même que le Tzigane a autant de sympathie pour les Hongrois que d'antipathie pour les Juifs. Dans les villages où l'on a donné la chasse au Juif, les Tziganes faisaient office de meute. Était-ce par patriotisme? On a dit que le Tzigane en veut au Juif de ce qu'il a ruiné, par l'usure, un grand nombre de magnats hongrois, de ces grands seigneurs, qui, de tout temps, ont été prodigues de leur argent aux musiciens tziganes. Mais ceux-ci ont cependant de quoi se consoler, puisque, soit par goût, soit par vanité, les Juifs riches, ou plutôt les Juifs enrichis protégent à leur tour les bandes tziganes. D'après ce que l'on nous a assuré, et quoique nous hésitions à le croire, il y en aurait même qui sont en train de se ruiner, pour se payer, à leurs grands repas, le luxe d'un orchestre tzigane.

Le Juif non plus ne sape d'aucune façon la puissance de l'État hongrois. Loin de là ; car, trouvant son intérêt dans le statu quo, il travaille activement à sa conservation. Nous examinerons ailleurs et de plus près la question sémitique. En énumérant ici les différents peuples placés sous la couronne de Saint-Étienne, nous nous bornerons à indiquer qu'il y a en Hongrie à peu près un million de Juifs dont

un fort grand nombre se trouvent déguisés sous des noms magyars.

Le Gouvernement hongrois, en partie pour soustraire plus facilement les Juifs émancipés à la persécution, en partie pour faciliter leur magyarisation, les a autorisés, moyennant le payement d'une taxe minime, à changer de nom et à s'approprier un nom magyar. On avait d'abord laissé les Juifs maîtres de leur choix, et il va sans dire qu'au commencement ils n'avaient point manqué de s'affubler des noms les plus illustres et les plus ronflants de l'aristocratie magyare. On s'en amusa pendant quelque temps; mais le Gouvernement ne tarda pas à voir les inconvénients de cette confusion créée par l'usurpation des grands noms de la part des Israélites. Aussi, pour l'avenir, se chargea-t-il lui-même de la besogne. Maintenant c'est le ministère de l'intérieur qui désigne aux familles juives, qui en font la demande, les noms magyars qu'elles devront prendre et qu'on tire le plus souvent de quelque localité hongroise ou transylvaine.

A un Juif qui portait le nom d'une petite ville transylvaine, quelqu'un demandait un jour, ignorant sans doute l'origine ethnique de son interlocuteur :

— Votre famille, monsieur, provient certainement de la Transylvanie?

— Non pas, répondit l'Israélite; elle provient du ministère de l'intérieur.

Une autre anecdote amusante et caractéristique servira à montrer quelle foule de Juifs déguisés sous des noms magyars pullule dans la ville de Budapest.

Un Juif de la Bohême arriva un jour dans la capitale de la Hongrie et apprit, à son grand étonnement que tous ses corréligionnaires, dont quelques-uns étaient de sa connaissance, avaient troqué leur ancien nom judaïque contre un beau nom magyar. L'un d'eux lui fit les honneurs de la ville et passant devant l'Académie des sciences il s'arrêta, avec son compagnon, en face de la statue de son illustre fondateur :

— Qui est cet homme ? demanda à son cicerone le Juif de la Bohême.

Le Juif magyarisé s'empressa aussitôt de répondre :

— C'est notre grand Szétchenyi.

Sur quoi l'étranger :

— Bon ! mais comment s'appelait-il auparavant ?

Ce fils d'Abraham, tombé de la Bohême dans le nouveau Pest, n'y avait remarqué guère autre chose que des Israélites magyarisés. Il se crut arrivé dans la Terre-Promise. Pourquoi le vieux Pest devait-il dessiller ses yeux et faire tomber dans les eaux du Danube son rêve grandiose ? Quoi qu'il en soit, la seule possibilité d'une pareille illusion, le jour où en arriva la nouvelle au ministère de l'intérieur, dut donner lieu à de graves réflexions ; et qui sait si M. Tisza ne se dit point tout bas qu'on avait peut-

être poussé un peu trop loin ce beau zèle pour la magyarisation des Juifs.

Cependant, nous le répétons, la constitution de l'État hongrois n'a rien à craindre de la part des Juifs. Ceux-ci peuvent introduire dans la société magyare quelques éléments moins purs, mais, étant redevables au Gouvernement hongrois de tous leurs bénéfices, ils s'efforceront de conserver le plus longtemps possible le gardien suprême de leurs intérêts.

Ceux qui minent véritablement les bases de l'État hongrois ce sont les peuples qui, attirés par d'autres centres de vie nationale, tendent à se détacher des Magyars.

Nous avons déjà indiqué quelle est la situation actuelle des Daco-romains vis-à-vis des Hongrois : ces derniers n'ont pas lieu non plus de se réjouir de l'attitude des Slaves.

Il y a en Hongrie cinq peuples slaves, savoir : à peu près un demi million de Ruthènes et à peu près deux millions de Slovaques au nord ; environ 300,000 Serbes, 200,000 Croates et quelques milliers de Slovènes au sud.

Les Serbes demeurent actuellement en Hongrie comme des hôtes. Leur cœur est certainement en Serbie ; mais, puisqu'ils ont choisi de vivre en Hongrie, ils comprennent parfaitement qu'ils ont des devoirs envers le peuple hospitalier qui les a si cordialement reçus. Le jour où il y aura une constitution fédérale entre les peuples de l'Europe centrale, les Ser-

bes ne sentiront pas le besoin de quitter le pays qu'ils habitent pour rentrer en Serbie, pas plus qu'ils n'invoqueront les armes de leurs frères de Serbie pour être délivrés des Hongrois. Ces Serbes prouvent, au contraire, la possibilité du contact de plusieurs nationalités en Hongrie, sans qu'il y ait conflit entre elles. Aussi comprennent-ils parfaitement la nécessité d'apprendre la langue hongroise, puisqu'ils veulent vivre et travailler avec les Hongrois.[1] Le même esprit libéral porte les Serbes de la Hongrie à apprendre dans leurs écoles, indépendantes et surveillées par des inspecteurs serbes, l'allemand et le français. Les Serbes de la Hongrie sont généralement des ouvriers. Dans les comitats du sud, leur nombre est assez grand et une des villes industrielles les plus florissantes de la Hongrie, Szabadka,[2] est habitée spécialement par des ouvriers serbes et dalmates, qui par-

[1] Nous devons signaler ici particulièrement le nom de M. Frédéric Szarvady, un des anciens partisans de Kossuth, qui a le plus et le mieux travaillé pour amener à une entente les Serbes et les Magyars. C'est le même patriote qui en 1849 conclut, au nom de Kossuth, un traité d'alliance avec la république de Venise, et qui porta plus tard, au nom de l'ex-dictateur, les offres de la Hongrie au comte de Cavour.

[2] C'est un magnat hongrois, le comte Eugène Zichy, surnommé *le comte de l'industrie*, qui, par la création d'une grande école industrielle, a peut-être le plus contribué à éveiller des sympathies pour la Hongrie parmi les Serbes de la ville et des environs de Szabadka.

lent le hongrois comme leur propre langue et qui sont animés des meilleurs sentiments pour la Hongrie. On pourrait vraiment dire des Serbes hongrois qu'ils ont le cœur assez grand pour aimer deux patries. Nous avons visité à Budapest l'institut Tökölien fondé par un ancien bienfaiteur. L'inspecteur des écoles serbes, M. Étienne Popovics, un écrivain pédagogique très estimé en Serbie, nous accompagnait. A notre entrée, les dix-huit étudiants qui habitent l'institut, nous ont accueillis avec un *eljen* qui nous donna pour un instant l'illusion d'être entrés dans une école magyare. Cependant ces dix-huit étudiants étaient tous des Serbes arrivés de leur province dans la capitale, où ils reçoivent le logement et 300 florins par an, pendant tout le temps qu'ils fréquentent les différents cours à l'Université de Budapest. Le logement est fort modeste; chaque chambrette a pour tout mobilier deux lits, deux chaises, deux tables. C'est le tout; et ce tout est assez mesquin. Les étudiants sont pauvres et l'on n'a pas voulu sans doute les habituer au luxe. La vie sera peut-être rude pour le plus grand nombre d'entre eux; ils doivent donc se préparer dès le début aux privations. Mais, comme l'essentiel ne leur fait pas défaut, non seulement ils ne se plaignent jamais, mais ils ont tous l'air fort satisfaits de leur sort. Une petite bibliothèque composée de deux mille volumes est à leur disposition, ainsi qu'une salle de lecture où se trouvent des revues nationales et étrangères et des

journaux serbes et hongrois. L'église serbe est à côté. Tous les dimanches les étudiants et les ouvriers serbes de la ville de Budapest s'y donnent rendez-vous. Pendant que leurs prières montent vers Dieu, une pensée vole sans doute du côté de leurs frères éloignés, là-bas dans la Serbie. Ils sont en terre d'exil; mais cet exil est volontaire et, grâce à la cordialité de leurs hôtes, l'amertume est mêlée d'une certaine douceur.

Les Serbes n'ont d'ailleurs pas oublié que le plus grand poète hongrois, Petöfi Sandor, était de leur race, et que le père de Petöfi, un Serbe de la Hongrie, [1] s'appelait Petrovics.

On confond aisément à l'étranger les Slovaques avec les Slovènes ; en effet, il est plus que probable que, dans l'antiquité, ces deux peuples n'en aient formé qu'un seul; [2] mais, depuis que les Huns et les Avares, et, quelques siècles après, les Hongrois arrivés aux Karpathes de la Transylvanie et de là aux plaines de la Pannonie eurent refoulé une partie de

---

[1] Petöfi naquit au milieu de la grande plaine hongroise, dans l'Alföld, et il l'a chantée avec émotion: « Sur cette plaine, unie comme la mer, je me sens chez moi. Mon âme, semblable à l'aigle envolée de son aire, peut en embrasser l'infini.... Tu es magnifique à mes yeux, Alföld ! C'est là que je suis entré dans la vie ! »

[2] Les Slovaques s'appellent aussi *Ougro-Slovènes*. Une chanson populaire appelle la ville de Nitra, au nord-ouest de la Hongrie, *la mère des Slovènes.*

Slaves au nord-ouest et une autre partie au sud-ouest, ces Slaves ont pris une physionomie distincte et formé un peuple à part. L'élément slovaque prédomine dans les comitats les plus septentrionaux de la Hongrie occidentale ainsi que dans les comitats de Presbourg, Hont, Gömör, Zemplin et Ung.

Les Slovènes s'étendent du sud-ouest de la Basse-Hongrie jusqu'à la Vénétie.

Les Slovaques s'unirent aux Tchèques pour repousser l'invasion des Avares. Grâce à cette alliance, il leur fut possible de demeurer sur le sol de la Pannonie jusqu'au IX[me] siècle. Mais, à l'époque de l'invasion des Hongrois, ils se virent forcés de reculer et ils marchèrent vers le nord-ouest, attirés, sans doute, par leurs sympathies pour les Tchèques, dont les rois étendaient à cette époque leur domination sur la Pannonie. Les Tchèques et les Slovaques ne semblent d'ailleurs qu'une variété du même peuple. La littérature tchèque s'impose aux Slovaques, de même que la littérature croate s'efforce d'exercer son influence sur les Slovènes. Seulement, que les Tchèques et les Croates, qui ne cessent de miner la puissance des Magyars, prennent garde; il n'est pas bien certain que le jour où les Slovaques et les Slovènes se détacheraient de la Hongrie, ils se joindraient à eux. Grâce à l'influence de leur clergé catholique, on remarque déjà chez les uns et chez les autres un mouvement séparatiste. De séparatisme en séparatisme, on ne sait pas où l'on peut

finir par arriver. Nous ne saurions oublier l'aveu d'un savant slovaque, Kollar, placé au premier rang parmi les écrivains de la Bohême : « Un des principaux obstacles au progrès de l'instruction chez les Slaves, disait-il au commencement de ce siècle, c'est la multiplicité des dialectes. Chez les Slovaques de la Hongrie il y a presque autant de dialectes que de grands centres et de comitats. Cette diversité, qui résulte de la situation géographique du pays et du voisinage de peuples étrangers, est encore plus frappante par suite de la décadence de la littérature et des tendances nouvelles de quelques écrivains qui veulent élever le patois de village à la hauteur d'une langue littéraire. Ces malentendus les perdent; mais ils mériteraient en outre un châtiment public, car ils entravent le développement de trois à quatre millions d'hommes pour cinquante ans ou un siècle; ils les fractionnent à l'infini et produisent une vaine confusion dans les esprits. Chacun croit qu'il écrit et parle le mieux le slovaque. »

Les patriotes tchèques se plaignent aujourd'hui encore de ces tendances séparatistes des Slovaques; ayant travaillé à les séparer des Hongrois, il se trouve maintenant que les Slovaques ont tout aussi grande envie de rester séparés des Bohêmes. Mais dans ce contraste haineux des races, les Magyars doivent en tout cas et toujours avoir tort aux yeux des Tchèques qui, d'ailleurs, pour fortifier leur nationalité si menacée, ont parfaitement raison de vou-

loir grossir leur nombre par les Slovaques de la Hongrie. Les Hongrois sont donc accusés d'être eux-mêmes les auteurs de ces tendances séparatistes des Slovaques, dans le but de les détacher des Tchèques et d'en avoir ainsi plus facilement raison.

En Hongrie, les Ruthènes, au nombre de 500,000, forment la majorité de la population dans les comitats de Bereg, d'Ugocsa et de Marmaros. Le centre d'attraction des Ruthènes, une race très petite, pas belle du tout et excessivement arriérée, mais bonne et douce, se trouve du côté de leurs frères ruthènes de la Galicie et de la petite Russie. Cependant il n'est pas impossible que la situation actuelle change et que la liberté dont on jouit en Hongrie n'y attire, au contraire, dans l'avenir les frères de l'Orient.

Les Slovènes proprement dits, ces Slaves que les Allemands appellent Wendes et quelques savants Korutanes, se trouvent en nombre à peu près insignifiant dans le pays des Magyars. Ils méritent cependant d'être pris en considération dans cette étude, parce que le sud-ouest de la Hongrie est la dernière limite au nord, ainsi que le Frioul est la dernière limite au sud de cette nationalité ; ils le méritent plus encore, en raison de la confusion habituelle et intentionnelle que l'on fait entre ces Slovènes proprement dits et les Slovènes du nord ou Slovaques, dans l'espoir d'augmenter ainsi le nombre des ennemis des Magyars. Ce que nous avons dit pourtant des Tchèques par rapport aux Slovaques, peut être

répété à propos des Croates par rapport aux Slovènes. Les Croates, en voulant forcer la main pour s'assimiler les Slovènes, provoqueront le sentiment contraire; ils rapprocheront de plus en plus des Hongrois ces Slovènes qui n'ont point oublié leurs chansons populaires, où le glorieux Mathias Corvin, roi de la Hongrie, après avoir délivré son épouse des mains des Turcs, pousse son cheval dans la Sava et arrive, à travers la large rivière, *sur la belle terre hongroise.*

Les Croates ne sont pas nombreux en Hongrie, ne dépassant pas de beaucoup le nombre de 200,000. Le voisinage de la Croatie suffit cependant à les tenir en émoi. Un jour ou l'autre ils seront, sans doute, attirés vers leur centre de gravitation; c'est la loi de nature, et c'est aussi tout ce que les patriotes de la grande Croatie ont le droit d'espérer de toute cette agitation antihongroise. Mais ne pourrait-on pas y arriver sans une agitation si peu chrétienne? Cela serait d'autant plus facile qu'un illustre évêque, qui est à la fois un grand savant et un bienfaiteur pour son peuple, se trouve à la tête du mouvement. Ne pourrait-on pas faire plus grande et plus libre la Croatie sans diminuer en rien les mérites et la gloire des Magyars? Que deviendraient les Croates si les Hongrois, outrés par une hostilité si déraisonnable se mettaient en tête d'isoler entièrement cette Croatie devenue incommode et cherchaient leur point d'appui pour atteindre l'Adriatique dans le pays habité par les Slovènes?

Ne se doutent-ils point que les Hongrois pourraient aussi travailler à rattacher l'Esclavonie non pas à la Croatie, mais à la Serbie, autrement sympathique aux Magyars à l'heure actuelle ? [1]

En général, on trouve que les Valaques et les Croates qui vivent à Budapest et se familiarisent tant soit peu avec les Hongrois montrent un esprit conciliant; c'est seulement en rentrant chez eux qu'ils retrouvent leurs haines assoupies et qu'ils reprennent leurs propos intransigeants. Ceci prouverait que l'antimagyarisme, chez les Valaques comme chez les Croates, n'est pas un sentiment inné et néces-

[1] La position réciproque et les droits de la Croatie vis-à-vis de la Hongrie viennent d'être examinés par le docteur George Jellinek professeur à l'Université de Vienne et par le docteur Joseph Pliveric dans une brochure importante tirée de la *Gazette d'Agram* et intitulée: *Das rechtliche Verhältniss Kroatiens zu Ungarn.* Dans son ouvrage intitulé: *Die Lehre von den Staatenverbindungen*, le prof. Jellinck avait soutenu la thèse que la Croatie n'est point actuellement un État légalement constitué, mais une province hongroise autonome. Le prof. Pliveric entreprit à son tour de combattre cette théorie et de prouver que le Croatie est vraiment un État qui se trouve avec la Hongrie dans les rapports d'une *union réelle.* La question financière est spécialement débattue dans cette brochure qui mérite l'attention des hommes d'État hongrois, d'autant plus que le professeur Pliveric se place à un point de vue exclusivement scientifique et au-dessus de toutes les passions des partis.

saire, mais seulement le produit factice d'une certaine agitation d'esprit, trouble qui se déclare seulement dans un milieu remuant. Dès qu'on approche le Magyar, on se trouve forcément porté à l'aimer et à le respecter; mais de loin on se gêne moins, et on ne lui épargne aucune injure. En hommage à la bonne chevalerie, ne serait-ce pas le contraire qui devrait arriver?

Malgré tout, le tableau ethnographique que nous venons de tracer n'est pas réjouissant. La Hongrie doit lutter, pour vivre et pour vaincre, contre des difficultés immenses. La statistique a beau être complaisante et persuader les Magyars que la moitié des habitants du royaume appartient à leur race. On ne gagne rien à se donner de pareilles illusions; loin de là, car on court le danger de s'endormir au bord d'un précipice. Aussi les hommes marquants, les esprits sérieux de la Hongrie sont-ils soucieux de l'avenir, et travaillent-ils non pas au jeu enfantin et inutile de faire paraître le nombre des Magyars plus grand qu'il ne l'est en réalité, mais à améliorer leur situation économique, à civiliser de plus en plus et à cimenter tout ce qui est magyar, à élever le niveau intellectuel du peuple, à le fortifier, à lui créer des sympathies, à lui assurer la considération de l'Europe. Quelle que soit la forme définitive de la future confédération politique qui se formera inévitablement sur des bases libérales au centre de l'Europe, le triomphe dans cette lutte des

nationalités pour l'existence, pour l'indépendance et pour l'hégémonie, sera réservé, *non pas à la nation la plus nombreuse, mais à la nation la plus civilisée*. Pour le moment, le prix n'est pas encore à adjuger. Dans tous les cas, il ne pourrait jamais être que le fruit d'un long travail économique sans convoitise, d'une longue préparation intellectuelle, d'une supériorité reconnue qui s'impose naturellement, sans aucun effort et sans aucune violence, à la sympathie et à la reconnaissance publiques. Le jour où l'un des peuples de l'Europe centrale qui ambitionnent l'hégémonie aura atteint cette supériorité légitime, tous les autres éléments apaisés, domptés ou assimilés viendront se ranger, bon gré mal gré, autour du vainqueur. Le nom du peuple destiné à être couronné dans cette joute de la civilisation ne saurait encore être proclamé définitivement. Tant que ce nom se cache, tant que chacun de ces peuples a la possibilité de devenir par la lumière et par le travail le peuple roi, nous demandons à tous une trêve et le respect réciproque.

II.

Les rapports entre la Hongrie et l'Italie.

On a l'air de s'étonner en Romanie de l'étroite sympathie qui lie les Français et les Italiens civilisés avec les enfants d'Attila, les fils de l'Asie, les farouches descendants des hordes ouraliennes. La langue, les mœurs, les traditions, les constitutions politiques isolent entièrement les Hongrois de la société latine. Comment peut-il se faire qu'un Hongrois arrivant à Paris ou à Florence y soit toujours fêté?

C'est qu'au-dessus de cette superfétation de l'amour sacré de la patrie qui s'appelle chauvinisme, il existe dans chaque peuple un sentiment plus naturel et plus élevé, que le christianisme a contribué à développer. On sent dans l'homme une étincelle divine commune et, dès que cette étincelle se communique, la sympathie s'éveille. Les Français, les Italiens, les Hongrois ont peut-être dans leur esprit une même dose et un même genre d'électricité. Dès qu'ils se

rencontrent, leurs yeux brillent, leurs âmes s'ouvrent, leurs mains se serrent par l'effet d'un seul regard qui leur fait dire : « Nous sommes frères. » Si nous ne nous touchons pas en raison de l'affinité latine, Français, Italiens et Hongrois, nous avons tous connu les Celtes. Ce feu celtique commun qui nous a touché un jour et que nous conservons est, peut-être, la cause secrète et indéfinissable de nos sympathies.

Quoi qu'il en soit, le fait de ces sympathies est réel et indéniable. Les esprits sérieux de la Romanie qui s'occupent de politique doivent en tenir compte dans leurs calculs de probabilités pour l'avenir. Les Italiens ont des sympathies évidentes pour les Daco-romains et pour leur cause; et, à l'occasion, ces sympathies pourront devenir actives. Le lien de la civilisation romaine qui unit les fils latinisés de l'ancienne Dace avec le peuple italien, les souffrances endurées, la bravoure, les efforts passés et présents des Daco-romains pour reconquérir cette complète indépendance qui seule peut leur faire atteindre une nouvelle grandeur, toutes ces causes ensemble nous feront toujours suivre avec sympathie le mouvement ascendant de la Romanie. Mais, tout en nous associant de cœur aux vœux légitimes des Daco-romains, nous tenons à déclarer que ce serait de leur part une illusion funeste de croire qu'ils pourraient parvenir, par leurs violentes réclamations contre le peuple magyar, à nous le rendre odieux.

Dans le passé, nous avons malheureusement fait

beaucoup trop de rhétorique en Italie; nos déclamateurs nous ont nui de plus d'une façon; la boursouflure a été pendant longtemps la véritable gangrène de notre littérature. Nous sommes enfin revenus de tout cela et nous ne nous laissons plus prendre à ce jeu de mots ronflants et creux. Nous pensons bien qu'on veut rendre responsable le Magyar d'une situation politique qui n'a pas été créée par lui et qui est le résultat d'une longue série de circonstances, dont il est impossible de retrouver l'enchaînement et dont les auteurs échappent au jugement de l'histoire.

Ces liens de sympathie existent donc, et ce ne sera certes point par des insinuations qu'on pourra les briser. Ils existent, d'ailleurs, aussi pour d'autres causes que nous allons énumérer et qui prouveront que les Italiens et les Hongrois ne sont pas aussi étrangers les uns aux autres qu'on le pense ou qu'on le dit.

L'histoire a souvent rapproché les deux peuples; et si, plus d'une fois, c'est par la guerre qu'ils se sont revus de près, le choc des armes a presque toujours été suivi de rapports pacifiques, dont les deux nations ont bénéficié.

Les Hongrois n'ont certes pas la prétention d'avoir rendu à l'Italie tout le bien qu'ils en ont reçu dans les siècles passés. Barbares, ils venaient se polir dans un pays civilisé; pauvres, ils rentraient dans leurs pays riches de nos dépouilles, après leurs campagnes italiennes. C'est des Italiens qu'ils avaient appris à

se loger plus convenablement, à vivre plus confortablement, et nous oserions même dire, à manger et à boire. Car, n'en déplaise au patriotisme de nos aimables amphitryons de la Hongrie et de la Transylvanie, nos études de gastronomie comparée nous ont fait tirer la conclusion qu'une grande partie de ce que les Hongrois appellent leur cuisine nationale n'est qu'un mélange de cuisine slave, de cuisine allemande et de cuisine italienne. C'est par les princes de la maison d'Anjou, passés de Naples en Hongrie, que plusieurs plats napolitains ont été introduits et ont pris droit de cité en Hongrie. Il semble en outre définitivement prouvé que les vignobles du fameux Tokaï, dont une espèce se rapproche de notre meilleur vin de Capri et l'autre de notre meilleur lacryma-christi, sont d'origine napolitaine.

Si les Hongrois n'ont rien apporté aux Italiens, lorsqu'ils les visitaient les armes à la main, ils ont cependant eu le grand mérite de savoir les attirer dans leur patrie et de les y retenir par leur génie hospitalier. Un grand nombre d'Italiens, après avoir vu les Hongrois dans la péninsule, ont dû éprouver une certaine confiance pour ces barbares qui ne venaient pas seulement s'enrichir et s'amuser, mais aussi s'instruire en Italie, et auxquels on reprochait rarement des actes de cruauté. Le fait est qu'après chaque invasion guerrière de Hongrois en Italie, il y a eu un courant d'émigration pacifique d'artisans et de marchands italiens en Hongrie.

Il paraît que les émigrations italiennes dans la Pannonie ont commencé à l'époque des Huns et continué dans celle des Longobards et des Francs. Les armées ayant frayé le chemin, les Italiens en profitèrent pour établir des relations de commerce avec la région située entre le Danube et la Theiss. Mais, ce n'est que sous le règne de Bérenger, au Xme siècle, après les incursions des Hongrois en Italie, que nous voyons l'émigration italienne en Hongrie prendre de vastes proportions.

Aucun peuple n'a jamais été plus accueillant pour l'étranger que le hongrois. Le génie international est dans sa nature et dans ses habitudes ; il est pour ainsi dire consacré dans ses constitutions politiques. Le grand roi saint Étienne[1] appela en Hongrie un grand nombre d'Italiens pour construire des églises, des couvents et des palais. On donnait à ces artisans le nom de Latins, et ils obtenaient de grands privilèges, connus sous le nom de *jura latina*. Quelqu'un dut reprocher au roi toutes ces faveurs accordées à des étrangers ; mais le roi civilisateur répondit par cette admirable sentence qui se trouve dans l'épître adressée à son fils Emmerich et qui étonne vraiment dans un siècle de si grande barbarie: *Regnum unius linguæ, unius moris, imbecille et fragile est;* sentence qui a surtout un grand sens dans la bouche d'un roi de Hongrie désirant civiliser et renforcer son peuple par

[1] Couronné en l'année 1000, mort en 1038.

l'adhésion sympathique et l'annexion d'autres peuples plus avancés dans la culture que le sien.

Le roi Étienne examinait lui-même les différentes bâtisses pendant leur construction, encourageait les architectes, recommandait la solidité, s'intéressait à l'ornementation.

La ville métropolitaine de Gran,[1] la Rome, ou du moins le Cantorbéry de la Hongrie, et depuis longtemps la résidence du cardinal primat fut, en grande partie, l'œuvre des Italiens,[2] qui dans le XIme siècle formaient à eux seuls la majorité de la population. A Stuhlweissenbourg,[3] la résidence royale, le plus grand nombre des habitants était représenté par les Italiens. A Grosswardein,[4] il y avait à demeure une colonie d'Italiens pour la construction de la cathédrale. Ces ouvriers habitaient une partie de la ville, la principale, appelée, alors comme à présent, Olaszi, c'est-à-dire *des Italiens.*[5] On retrouve aujourd'hui encore plusieurs localités hongroises qui portent ce nom, en souvenir des Italiens qui les ont habitées. Près de

[1] *Esztergom* en hongrois, *Strigonium* en latin.

[2] Les Lombards étaient en majorité. Le fondateur de l'abbaye de Tata fut aussi un Lombard, le comte de Sanseverino.

[3] En hongrois *Székesfehérvar*, en latin *Alba regia.*

[4] En hongrois *Nagy-várad.*

[5] L'auteur du *Carmen miserabile*, qui avait décrit, vers l'année 1240, l'invasion des Mongols et le siége de Grosswardein, était un Italien habitant de cette ville, le chanoine ROGERIO.

Tokaï, il y a aussi un village qui s'appelle toujours *Olaszi*, probablement en mémoire des premiers colons qui ont introduit les vignes destinées à produire le nectar de l'Olympe magyar. La ville de Szepes avait aussi une *villa latina* dont les *hospites* sont mentionnés dans un document du XIIIme siècle.[1]

Les mariages des princes et des princesses hongrois avec des princes et des princesses italiens ont aussi amené en Hongrie un certain nombre d'Italiens. Mais tous ceux qui s'y sont établis n'ont pas tardé à se magyariser, même dans ces villes où la colonie italienne était d'abord constituée avec des priviléges et pourvue d'un sceau spécial.[2]

Déjà une sœur de saint Étienne, célèbre par sa beauté, avait épousé le doge Othon Orseolo, dont le fils devait régner en Hongrie. Ce mariage apprit aux Magyars le goût de la magnificence orientale des Vénitiens.

En 1096, le roi Coloman augmente le nombre de ses sujets italiens par la prise de plusieurs villes de la Dalmatie et se fait couronner roi de Dalmatie et de Croatie par l'évêque de Spalato, après avoir accordé des concessions importantes aux Croates et

[1] *Monumenta ecclesiæ Strigoniensis*, publié par le chanoine KNAUZ à Gran, sous les auspices du cardinal primat Simor.

[2] Dans les actes de l'église de Gran, par exemple, il est mention, à l'époque des Anjous, d'un *sigillum latinorum*.

aux Dalmates.[1] Par son mariage avec Busilla, fille du roi des Deux-Siciles, il attire à sa cour et en Hongrie un grand nombre de Siciliens, qui ne rentrent plus dans leur pays.

Le roi Béla, après avoir battu dans les eaux de Trau la flotte vénitienne, exige que les futurs évêques de la Dalmatie reconquise soient magyars de naissance. En même temps, il charge les comtes Frangipane, seigneurs de l'île de Veglia, en face de Fiume, de surveiller et de défendre la côte. Depuis ce temps, les Frangipane appartiennent à la noblesse et à la nationalité hongroise, à laquelle ils ne cesseront de rendre les plus grands services. Pendant l'invasion des Mongols,[2] le roi de Hongrie est sauvé dans la forteresse de Trau en Dalmatie par la valeur des Frangipane, qui équipent à leurs frais une flotte, se multiplient, livrent bataille aux Mon-

[1] Les concessions aux Dalmates mettaient tout spécialement de mauvaise humeur le chroniqueur vénitien Dandolo, qui écrivait : « Cogitavit, illicitis promissio-« nibus, cives allicere. Jadra igitur occupata, reliqui « Dalmatini, terrore commoti, per nuntios, suas civi-« tates regis voluntati obtulere, qui apud Jadram cu-« riam tenens, Dalmatinos in suis libertatibus et con-« suetudinibus conservare promisit. »

[2] Cette invasion ne fut pas sans conséquence pour l'Italie. On sait que le roi Béla envoya des explorateurs dans le pays des Mongols. Les récits de ces explorateurs indiquèrent le chemin à suivre pour arriver dans l'Asie centrale et excitèrent l'imagination du voyageur le plus hardi du moyen-âge, le vénitien Marco Polo.

gols, les dispersent et méritent qu'on dise d'eux qu'ils sont « des anges envoyés du ciel pour le salut du roi. » Le dernier des Frangipane tombe, victime de la tyrannie autrichienne, pour avoir vaillamment défendu les droits de la noblesse magyare (1671).

Le dernier des Arpád, le roi André III, fils de la noble vénitienne Tomasina Morosini,[1] était né et avait été élevé à Venise pendant l'exil de son père. Il dut garder des sympathies pour son pays natal, puisque nous lisons qu'il appela des Italiens en Hongrie et qu'il leur conféra de grands priviléges ; deux citoyens florentins surtout furent comblés par lui.[2]

Tous les Arpád ont signalé leur règne par des concessions aux Italiens. Les villes italiennes possédaient une bourgeoisie intelligente, active, entreprenante qui avait besoin d'une plus grande expansion.

---

[1] Les Morosini ont eu ensuite de nombreuses alliances avec l'aristocratie hongroise. Une Morosini vient de mourir à Venise sans testament. Sa fortune, composée de plusieurs millions, est passée à ses plus proches parents qui se trouvent être non pas des Morosini de Venise, mais les comtes Szápáry de Hongrie.

[2] « Auch Andreas III, der Letzte aus dem Hause « Arpád, scheint sich für die Bergbaugegend besonders « zu interessiren. Anstatt der Hunts, Forgachs und Ba- « lassas, welche bisher als Hauptgrund besitzer, Herren « und Obergespäne der ganzen Gegend, auch deren « Berggrafen waren, machte er seine aus Italien mit- « gebrachten Anhänger, die Florentiner Balduin und « Merculin, zu Berggrafen. » Ipolyi, *Geschichte der Stadt Neusohl*. Wien, 1875.

La Hongrie fut un large débouché pour cette bourgeoisie. Les Italiens étaient toujours désirés par les fils d'Arpád. Dès qu'ils arrivaient, les Magyars trouvaient immédiatement à utiliser leurs talents artistiques et industriels, ainsi que leur entente du commerce. Ces bourgeois italiens se mariaient souvent dans le pays qui les hébergeait et s'y fixaient ensuite à jamais. Cette immigration italienne du temps des Arpád a été des plus bienfaisantes pour la Hongrie.[1]

On ne saurait, peut-être, en dire autant de celle qui eut lieu, le siècle suivant, pendant la domination des Anjous. La cour des gentilshommes français et napolitains qui suivaient le roi Charles-Robert d'Anjou, nommé roi de Hongrie par l'intervention du pape Boniface VIII, apporta en Hongrie seulement des habitudes de luxe et des éléments de trouble. La fierté des Magyars se trouva, en outre, froissée par l'ostentation avec laquelle les Napolitains de la suite du prince angevin voulaient leur faire comprendre qu'ils tenaient leur roi des mains du pape. Aussi une vive protestation de la part de toute la noblesse éclata-t-elle, lorsque au milieu de la diète solennelle de 1308 le légat Gentile de Montefiore

[1] Sous les Arpád, le nombre des familles étrangères, surtout allemandes et italiennes était déjà si grand, que le chroniqueur du roi Ladislas, Simon de Keza, pouvait écrire, en 1260, toute une dissertation sur les familles étrangères de la Hongrie.

eut la maladresse d'accentuer ce point et d'y insister.

La Hongrie profita davantage de ses relations avec l'Italie, lorsqu'une grande partie de la noblesse magyare, les Laczfy, les Szeczy, les Apor,[1] suivirent le roi Louis-le-Grand dans son voyage à Naples, entrepris pour venger son frère, l'infortuné André. Pendant cette course à travers l'Italie, en causant avec le peuple, avec les lettrés et avec les artistes italiens, en visitant ces villes superbes, ces palais, ces églises, les nobles hongrois sentirent passer dans leur âme comme un souffle de la renaissance italienne. Lorsqu'ils rentrèrent en Hongrie, une ardeur nouvelle s'empara d'eux : le guerrier vaillant mais dur, le rude chevalier devint un gentilhomme poli, un véritable grand seigneur. Quelques-uns d'entre eux trouvèrent aussi, à leur retour de l'Italie, que leur maison était petite et qu'il fallait l'élargir, qu'elle était trop modeste et qu'il fallait l'embellir.

Ayant appris que plusieurs étudiants hongrois quittaient leur pays pour fréquenter les universités

[1] Il est probable qu'à cette même époque où furent introduites en Hongrie les vignes de Tokaï, d'autres vignes italiennes se soient acclimatées en Hongrie et en Transylvanie. N'oublions cependant pas que la colonie de Trajan était envoyée en Dacie dans un but agricole et que dans les vieilles armoiries de la Transylvanie la grappe de raisin se trouve déjà représentée comme symbole.

étrangères, et en premier lieu celles de Padoue et de Bologne, le roi Louis fonda en 1367 la première université hongroise à Pécs,[1] et engagea pour y enseigner le droit le bolonais Galvano Bettini, auquel il assura un large traitement.

Parmi nombre d'autres familles venues d'Italie pendant la domination des Anjous, les documents contemporains mentionnent les Giletti, les Rubini, les Negroni et ces Drugeth de Homonna, provenant sans doute d'Italie, mais probablement d'origine française, et que Boccace cite dans ces trois vers :

Florida magnanimus regni quum sceptra tenebat
Carolus hungaricam quum moderatus humum,
Drugethios aluit binos tunc nobile regnum.

Charles de Durazzo, le successeur impatient de Louis-le-Grand, perdit, par son impatience même, la couronne et la vie. Il entraîna même dans sa perte un grand nombre de familles italiennes qui l'entouraient, et qui furent exposées à la fureur du peuple magyar, justement indigné contre un prince assez audacieux pour se faire couronner sans avoir été élu.

L'attention des Magyars dégoûtés de la domination de princes étrangers, se tourna alors, avec le sentiment d'une très vive admiration, vers son héros populaire, ce Jean Hunyade, digne père du glorieux

[1] *Fünf-kirchen* en allemand, *Quinque Ecclesiæ* en latin.

Mathias Corvin, le futur roi de la renaissance hongroise.

D'après ses biographes, Jean Hunyade aurait combattu dans sa jeunesse en Italie, sous les ordres de Philippe Visconti, duc de Milan. Pendant ses croisades contre les Turcs, ses inspirateurs, ses conseillers intimes furent deux Italiens : d'abord le légat du pape, Julien Cesarini, ensuite son propre confesseur, Jean de Capistran.[1]

Mathias Corvin qui par son origine appartient peut-être à la race daco-romaine, et semble, par son esprit comme par sa culture, un concitoyen de Laurent de Médicis son contemporain, méritait, par les nobles qualités de son âme, de régner non pas seulement sur la Hongrie, mais sur l'humanité entière.

[1] Jean de Capistran naquit dans les Abruces, en 1385, d'une famille noble et riche. Il entra dans les ordres seulement à l'âge de trente ans, après une vie mondaine, où il eut lieu de faire briller de grands talents. Il s'adonna immédiatement à la prédication et éveilla par le feu de son éloquence de grands enthousiasmes non seulement en Italie, mais aussi en Allemagne, en Pologne et en Hongrie. Il prêcha une croisade contre les Hussites de la Bohême et une autre contre Mahomet II. S'étant enfermé avec Jean Hunyade à Belgrade, il contribua à délivrer cette ville assiégée par les Turcs. Mort en 1456, il fut canonisé par l'Église en 1690 et sanctifié en 1724. On a de lui plusieurs traités écrits en latin sur des matières juridiques et ecclésiastiques. Dans le beau château de Vaïda-Hunyad, on nous a indiqué un petit trou rond, par lequel le confesseur de Jean, restant inaperçu, pouvait voir et entendre tout

La puissance de sa famille, inaugurée avec son père, s'est éteinte avec lui ; mais sa gloire et sa popularité durent encore. On dirait que Mathias Corvin vit encore en Hongrie. Tout ce qu'il y a d'ancien et d'illustre parmi les Hongrois semble se rattacher à son souvenir. Si tel palais et telle église sont encore debout, c'est que le roi Mathias les a fait bâtir ou rebâtir. Avec les dépouilles de sa bibliothèque, la plus belle et la plus riche de son temps, plusieurs bibliothèques de l'Europe se sont enrichies.[1]

C'est en Italie que le roi Mathias vint chercher sa compagne, la belle et docte Béatrix, fille du roi Ferdinand de Naples, véritable princesse de la renaissance italienne, connaissant par cœur ses poètes latins et citant avec prédilection les vers de Virgile. Le lecteur de la reine Béatrix était l'humaniste Antoine Bonfini, de la ville d'Ascoli, auteur d'une grande histoire de la Hongrie, en latin, et de trois

ce qui se passait dans la salle des assemblées et en informer secrètement le pape. Le château de Vaïda-Hunyad garde ce caractère demi-gothique, demi-renaissance lombarde de certains châteaux de la Haute-Italie, surtout de la Vénétie. Il est donc probable qu'il ait été bâti par des architectes et des maçons italiens. Nous avons encore rencontré à Vaïda-Hunyad deux maçons venus de la Vénétie.

[1] Au sujet de cette bibliothèque, voici en quels termes s'exprimait Ange Politien, en écrivant à Mathias Corvin lui-même : « Bibliothecam jam pridem comparas, « omnium sicut expectamus, non ornatissimam solum, « sed etiam copiosissimam. »

dialogues intitulés, en l'honneur de sa souveraine: *Symposion Beatricis: De pudicitia conjugali.*[1]

Mathias Corvin donna comme précepteur à son fils naturel Jean, Fabius Ugoletti, celui-là même qui avait été chargé par le roi de faire copier à Florence les codes de la Laurenziana.[2]

Le bibliothécaire du roi Mathias à Bude était Félix de Raguse, un érudit sous la direction duquel travaillaient trente copistes, miniaturistes et traducteurs. Cette seule administration coûtait au grand roi trente mille florins d'or par an.

L'un des confidents du roi Mathias Corvin était l'humaniste Martius Galeotti de Narni, jadis professeur à Bologne, arrêté et emprisonné par l'inquisition de Venise pour avoir soutenu que la foi n'est point nécessaire au salut de l'âme et que les bonnes

[1] Bonfini était aussi l'auteur de cette inscription qu'on lisait dans le palais de Bude, embelli avec l'art italien par le roi Mathias:

Atria cum statuis, ductis ex aere, foresque
Corvini referunt Principis ingenium.
Mathiam, partos tot post ex hoste triumphos,
Virtus, æs, marmor, scripta, perire vetant.

[2] Le florentin Naldi surveillait dans la bibliothèque les quatre copistes qui travaillaient pour le roi Mathias. L'un des quatre était ce Philippe Valori, disciple de Marsile Ficino que le roi Mathias désira plus tard avoir à sa cour pour être instruit dans la philosophie platonicienne.

œuvres peuvent suffire. Délivré par la recommandation du pape Sixte IV, Galeotti passa en Hongrie et trouva à Bude l'accueil le plus bienveillant. Il paya l'hospitalité de Corvin par un livre curieux et intéressant, intitulé: *De egregie, sapienter et jocose dictis ac factis Mathiæ I regis Hungariæ.*

La cour du grand roi était, en grande partie, composée de lettrés italiens, et, au dire de l'un de ses historiens, l'abbé Tuberone de Dalmatie, personne ne quittait le roi Mathias sans emporter avec lui quelque témoignage de sa libéralité. Les Italiens surtout étaient parmi les plus assidus; mais l'abbé Tuberone donne de cette assiduité une raison indigne du grand roi autant que de ses admirateurs.[1]

Avec toutes ses libéralités, Mathias Corvin devait se trouver et se trouva parfois à court d'argent. Il en eut surtout défaut au moment d'entreprendre ses campagnes contre les Turcs. Se souvenant alors que l'Italie n'était pas seulement belle et docte, mais qu'elle était riche, il s'empressa de donner à son ambassadeur auprès de la république de Venise ces instructions habiles: « Ne parlez pas d'*argent*, mais d'*assistance*. Ne concluez rien pour un temps

[1] « Neminem ab se nunquam dimisit, cui aut vestem pretiosam, aut equos phaleratos, aut cœlatum argentum dono non dederit. Hoc insuper famæ hujus principis multum conferebat, quod Italis, genti et lingua promptæ et suapte natura adulatrici ac quæstui deditæ, largiri solebat. » LAD. TUBERONIS, *Comm.* I.

déterminé, mais bien pour tout le temps que durera l'expédition générale; et ne sortez pas de là.... Ayez soin de remercier le doge de ses promesses et dites-lui que je préfère qu'un agent vénitien distribue lui-même la solde à mes troupes. Demandez-lui de m'envoyer encore son secrétaire Tomasi, auquel je suis habitué et qui connaît les hommes et les choses de notre pays. Dites-lui que je vous ai ordonné de parler et d'agir partout suivant ses conseils. Ne partez pas sans une réponse concluante et sans un acte en bonne forme. Quand vous verrez le pape, vous lui demanderez des subsides, mais vous ne lui direz pas ce que vous avez décidé avec les Vénitiens. Vous parlerez ou vous ne parlerez pas aux seigneurs de Ferrare et de Florence, selon les conseils du doge. »

Le jour même de sa mort, le 4 avril 1490, le roi Mathias avait armé chevalier l'ambassadeur de Venise. A sept ans de date, comme échange de gracieuseté, la république de Venise inscrivait dans le livre d'or de sa noblesse Jean Corvin, fils naturel du roi Mathias et qui avait fixé sa demeure dans la ville des doges.

Mathias Corvin ne fut d'ailleurs pas le seul de son temps en Hongrie à entrer dans le courant lumineux de la renaissance italienne. Le célèbre précepteur de Mathias, Jean Vitez, plus connu comme poète sous le nom de Janus Pannonius, était le disciple du florentin Ficino et de Guarino de Vérone. Csoda, plus connu sous le nom de Nicolas de Mira-

bilibus[1] avait eu des entretiens de philosophie avec Laurent de Médicis. Grégoire Bánffy, le neveu du palatin, était prieur dans un couvent de Rome. Le premier imprimeur de Bude, André Hess, qui fit paraître la *Chronique de Bude* en 1473, avait appris l'art typographique en Italie. A son tour, Hess enseigna cet art à des typographes magyars qui s'en furent ensuite travailler en France et en Italie.

Le courant civilisateur entre l'Italie et la Hongrie était établi. On n'avait qu'à le suivre.

Malheureusement, avec la mort de Mathias Corvin les troubles du royaume se renouvelèrent. La succession fut longuement disputée; des aventuriers, des insurgés, des brigands, la misère, la peste, les Turcs ravagèrent, dépeuplèrent, appauvrirent le pays. L'Autriche guettait depuis longtemps sa voisine et la Hongrie devint bientôt sa proie. Celle-ci vit encore quelques beaux jours sous le règne des princes transylvaniens, spécialement sous Étienne Báthory et Gabriel Bethlen. Mais ce fut comme un éclair de prospérité et de gloire. Cet éclair suffit cependant pour ranimer les sympathies entre l'Italie et la Hongrie et pour renouer des relations qui menaçaient de s'éteindre. A la cour de Sigismond Báthory, on parlait de préférence l'italien. Le prince Sigismond, comme l'ancien roi et empereur de ce nom, proté-

[1] Le mot hongrois *csoda*, tiré sans doute du slave, signifie « merveille. »

geait les Italiens et ceux de ses sujets qui avaient étudié en Italie. Avec ces derniers il parlait volontiers la langue italienne.

Nous ne nous attarderons point à parler du marchand vénitien Louis Gritti, fils naturel du doge de ce nom, qui fut pendant quelques années le régent et presque le tuteur du faible roi Jean Zápolya, ni de ces violents Italiens, Basta, Belgioioso, Caraffa, Contarini qui ont laissé d'assez tristes souvenirs en Hongrie. Mais les noms glorieux du général Montecuccoli, du comte Marsigli, du prince Eugène de Savoie resteront à jamais gravés dans la mémoire du peuple hongrois.

Quoique Zrinyi, le rival de Raymond Montecuccoli ait reproché à ce dernier d'avoir fait, pendant ses campagnes, plus de mal à la Hongrie que l'ennemi lui-même, ce reproche n'a plus aucun sens après la campagne décisive de 1664, où les Turcs furent complètement battus moyennant la nouvelle stratégie du général italien.

Le comte Louis-Ferdinand Marsigli de Bologne, général commandant l'artillerie sous les ordres du duc Charles de Lorraine, délivra la ville de Bude des Turcs. Parmi ses nombreux manuscrits conservés à Bologne, on distingue une foule de papiers intéressants qui concernent la Hongrie, la Transylvanie et les Turcs.

Le prince Eugène de Savoie n'était pas seulement un grand général, il était aussi un politique à vue

perçante. Il aimait les Magyars et les connaissait. Aussi, dès le commencement du siècle passé recommandait-il à l'Autriche de s'appuyer sur eux. « La Hongrie, écrivait-il en 1720, deviendra la base même de la monarchie autrichienne. » Voyant que le Gouvernement autrichien ne trouvait aucun moyen pour mettre fin à l'insurrection du prince Rakoczi qui menaçait de détacher la Hongrie de l'Autriche, il avisa lui-même le seul moyen propre à remuer le cœur des guerriers magyars et à les distraire de leur préoccupation politique, en les engageant à le suivre dans sa campagne contre les Turcs; campagne dont l'issue fut si radicalement funeste pour ces derniers, que la puissance ottomane ne s'en est plus relevée.

Eugène de Savoie ne se contenta point de vaincre les Turcs; mais ayant constaté les ravages produits dans le Banat par une domination turque de cent soixante-quatre ans, il chargea le comte Mercy d'aviser aux moyens de lui rendre son ancienne prospérité par la colonisation.

Le comte Mercy présenta donc un projet de trois colonies simultanées, qui fut approuvé: l'une, destinée à labourer la terre, devait être composée d'Allemands; l'autre serait tirée de l'Espagne et spécialement appliquée à la culture de la vigne; la troisième devait se composer d'Italiens chargés de créer l'industrie dans le pays.

Des colons partirent donc de Mantoue, de Roveredo, de Gradisca, de Valanca, de Castelnuovo, de Bari et

d'autres villes d'Italie et arrivèrent en 1733 dans le Banat au nombre d'environ 700. La moitié de ces émigrants prit demeure dans un village près de Temesvár qui, en l'honneur de son fondateur, le comte Mercy, s'appela en allemand Mercydorf.

Les artisans italiens devaient se bâtir eux-mêmes leurs maisons avec les matériaux qui leur étaient fournis ainsi que les instruments de leur métier. On leur accordait en outre en apanage pour eux et pour leurs familles une certaine quantité de terre, et pendant six ans ils étaient exemptés de tout impôt.

Les Italiens, avec leur curé, Clément Rossi de Mantoue,[1] songèrent tout d'abord à se bâtir une église qui surgit quelques mois après avec cette inscription : « En l'honneur de saint Joseph et de la Vierge, avec l'aide de Dieu tout-puissant. »

Le premier rouet que l'on vit dans cette partie du Banat fut apporté de la ville de Udine. Le premier produit de ce rouet fut offert à la cathédrale de Temesvár qui en orna pendant longtemps son maître-autel. Le second fut présenté à l'empereur Charles qui, à son tour, en fit hommage à la reine Elisabeth, en le recommandant à son attention comme « le produit industriel d'un pays où quelques années auparavant régnait la plus profonde barbarie. »

[1] Ce curé fut bientôt chargé aussi de l'inspection de la fabrique de soieries de Temesvár et des colonies italiennes du Banat.

M. Maurice Rosenfeld, auquel nous sommes redevables de ces intéressantes notices sur les colonies italiennes du Banat, [1] observe que les Italiens ont appris leurs métiers aux habitants du pays ainsi qu'à mieux labourer la terre, à perfectionner la culture de la vigne et à confectionner rationnellement le vin.

En 1737, la nouvelle se répandit que les Turcs allaient revenir dans le Banat. La panique s'empara des colons, dont un grand nombre quittèrent le pays et se dispersèrent de différents côtés. La population italienne du Banat diminua du même coup des deux tiers. La peste de 1738 vint ensuite enlever un grand nombre d'Italiens établis à Mercydorf et à Temesvár. Réduits au nombre de seize familles dans le village de Mercydorf et dédaignant le plus souvent les mariages avec les Allemands, ces colons

[1] « In den Districten Lugos und Werschetz beschäftig-
« ten sich einzelne Italiener mit der Pflege und Veredlung des Weinstockes und waren auf diese Art rüstige « Vorarbeiter der Deutschen. Die vortheilhafternen « Culturen, die grosse Vermehrung, die geschicktere « Zubereitung des Weines sind alles Verdienste der Italiener; daher ist es falsch, wenn man annimt, dass « die Deutschen die eigentlichen regenerirenden Weinbauer dieser Gegend waren. Auch die Obstcultur förderten die Italiener und trugen nicht wenig zur Veredlung der Obstbäume bei. Es ist das Verdienst der « italienischen Colonisten, den Grundstein zum Aufblühen des Ackerbaues in Banat gelegt zu haben. » *Italienische Colonisten in chemaligen Banat*, dans l'*Ungarische Revue*, 1884, VIII heft.

italiens s'éteignirent peu à peu. Au commencement de ce siècle, ils avaient presque entièrement disparu et, à l'heure présente, ils sont entièrement oubliés.[1] Mais ils ont laissé, dans l'arrondissement de Temesvár, l'héritage d'une culture agricole et de procédés industriels qui sont en grande partie leur œuvre.

Les Italiens ne sont jamais arrivés et ne se sont jamais groupés en masses de quelque densité sur le sol hongrois. Les 700 colons du Banat étaient dispersés, çà et là, dans dix villages.

Dans les autres parties de la Hongrie où à des époques différentes on avait vu paraître de petites colonies italiennes, des faits analogues avaient dû se produire. L'Italien qui se trouve isolé hors de sa patrie, loin d'attirer à lui d'autres éléments de sa nation pour se renforcer, se façonne facilement d'après son entourage; il devient Allemand avec les Allemands, Valaque avec les Valaques, Magyar avec les Magyars. Dès qu'il guérit de sa nostalgie, il s'acclimate.

C'est ainsi qu'un grand nombre de familles italiennes passées séparément en Hongrie se sont entièrement magyarisées. Nous citerons parmi les plus illustres, les Odescalchi et les Pallavicini. Au commencement de ce siècle, un célèbre professeur de droit

[1] A Mercydorf il y a encore deux familles qui portent des noms italiens : Filippi et Denelutti; mais elles ne parlent plus l'italien. Le village étant devenu allemand, elles sont tout à fait germanisées.

à l'université de Kolozsvár s'appelait Fortini. Actuellement, l'un des plus brillants juristes de la même université est M. Victor Concha, un Magyar à la fois ardent et sceptique, qui nous raconta publiquement comment son grand-père avait été un simple ramoneur venu de Lombardie.[1]

Presque toujours, les Italiens expatriés démentent l'opinion répandue à l'étranger sur leur paresse.

Nous avons connu à Kolozsvár le fils d'un Italien arrivé en Hongrie au commencement de ce siècle, M. Biasini-Kibédi, que le roi a ennobli en considération des services rendus à son pays d'adoption. Le père de M. Biasini était un petit bourgeois de

[1] Nous croyons même avoir trouvé en Hongrie le nom magyarisé d'un membre de notre famille, passé, peut-être, sous le règne de Marie-Thérèse du Piémont en Hongrie et devenu professeur de langue et de littérature hongroises à l'Académie de Presbourg, après avoir été capitaine pendant les deux dernières insurrections hongroises. Dans la riche bibliothèque du primat de Gran et dans celle du collége réformé de Debreczin, nous avons trouvé un ouvrage en deux volumes, qui porte ce titre curieux : « *Antonii Gubernath*, linguæ et « litteraturæ hungaricæ in regia Posoniensi Academia « professoris P. O., ac emeriti utriusque insurrectionis « regnicolaris capitanei : *Institutiones linguæ et litteraturæ* « *hungaricæ* ; Tomus I, complactens Grammaticam cum « Syntaxi, Posonii, Typis Georgii Aloysii Belnay, 1802 ; « Tomus II, complectens ornatam syntaxim cum phra- « seologia et *cortesia.* » Posonii, 1803. Ce livre, grâce à l'aimable empressement du savant historien M. Alexandre Szilagyi, se trouve maintenant dans nos mains.

Lodi. Il installa à Kolozsvár le premier hôtel confortable et le premier service d'omnibus et de diligences ; il s'enrichit et il profita de ses richesses pour faire beaucoup de bien à la ville. Son fils continue à se faire aimer et respecter : et son petit-fils est l'un des deux représentants de la ville de Kolozsvár à la Chambre des députés. [1]

L'italien que parlent les Biasini de Kolozsvár n'a jamais peut-être été et n'est certes plus maintenant le toscan le plus pur ; mais quelques étincelles du soleil d'Italie brillent encore dans les yeux et dans l'âme de ces Italiens expatriés depuis trois générations.

Nous n'avons pas été moins surpris à Vaïda-Hunyad, lorsque le major Benedicti nous fit si gracieusement les honneurs de sa maison, du château et de la ville. Ce cicerone accompli et des plus brillants conserve encore, ainsi que sa nièce, son type originaire, bien qu'il y ait près de deux cents ans que la famille s'est transférée de l'Italie meridionale en Hongrie ; [2] et si on les rencontrait dans une ville des Abruces ou des Pouilles, personne ne songerait à les prendre pour des Hongrois. Mais en Transylvanie ils sont des Magyars, et des meilleurs.

---

[1] L'autre député est M. Désiré Sigmond, un grand industriel et un économiste distingué.

[2] Serait-ce avec les colons du Banat ? N'avons-nous pas lu qu'une partie d'entre eux arrivaient de Bari ?

Pendant notre séjour dans le royaume de Saint-Étienne nous suivions avec le plus vif intérêt cette transformation de l'Italien en Hongrois, et nous admirions surtout la grande aisance avec laquelle ces émigrants s'approprient et parlent une langue aussi difficile et aussi éloignée de la nôtre que la langue hongroise.

La fille de la comtesse Orsini, par exemple, la gracieuse margrave Pallavicini-Csáky, cette spirituelle jeune femme dont les Florentins ne cessent de regretter l'absence, peu de temps après son mariage et son séjour en Hongrie était citée au nombre des dames magyares qui parlent le hongrois le plus pur.

A Debreczin, parmi les membres du comité qui nous fit l'honneur d'un accueil inoubliable, se trouvait M. Charles Fumagalli, un noble milanais, un sympathique lombard de la plus belle eau, mais habitant depuis environ trente-cinq ans la Hongrie, où il possède une fortune considérable.[1] La force

[1] L'Autriche en avait fait, d'abord, un soldat par force, puis un officier. Lorsque la guerre de l'indépendance éclata en Italie, M. Fumagalli quitta le service et rentra dans la vie privée, ne voulant pas combattre contre les Hongrois qu'il avait appris à aimer, et encore moins contre son propre pays. A Debreczin, depuis nombre d'années, il rend des services aussi nombreux qu'ignorés aux pauvres ouvriers italiens qui arrivent dans la ville sans aucune connaissance de la langue et du pays, et, le plus souvent, sans aucune ressource.

de l'habitude est si grande que parfois, parlant avec nous, M. Fumagalli s'oubliait si bien qu'il nous faisait relever les progrès de l'industrie locale avec une satisfaction évidente de bon Magyar, en ajoutant : « Eh bien, qu'en dites-vous ? *Nous aussi*, nous avons avancé ! N'est-ce pas ? » M. Fumagalli n'a pas de famille et ne laissera point d'enfants en Hongrie. Mais on pourrait prédire, sans crainte de s'y tromper, que les fils de ce Lombard à peu près magyarisé seraient des Magyars.

Lorsque l'empereur Léopold, aussitôt rentré de Toscane en Autriche, rendit à la Hongrie son indépendance, projetant ces réformes économiques dont il avait déjà fait l'application dans son grand-duché de Toscane, il amena avec lui un certain nombre de bourgeois italiens qu'il voulait donner en exemple aux Hongrois, pour décider la petite noblesse magyare à entrer dans une vie plus active. Léopold parlait lui-même volontiers le toscan et son entourage imitant forcément son exemple a dû aider à la diffusion de la langue italienne en Hongrie. Mais cette diffusion a plutôt été le mérite des Hongrois que celui des Italiens. Ces derniers, une fois en Hongrie, abandonnaient vite l'usage de leur langue ; aussi, à la fin de leur séjour l'avaient-ils tant soit peu oubliée. L'italien n'étant pas, jusqu'à ces derniers temps, la langue d'un peuple libre et puissant, on semblait presque avoir honte de le parler dans un pays qui considérait la liberté comme le bien suprême. En

fixant sa demeure en Hongrie, l'Italien voulait devenir Magyar à tout prix. Citons encore un exemple illustre.

Au siècle passé, un membre de la noble et ancienne famille florentine Guadagni passa en Hongrie où il épousa une comtesse Forgacs. Il espérait par le seul privilége de sa naissance et de cette alliance avoir le droit d'être admis à la Chambre haute. Ce droit lui fut d'abord contesté ; mais il ne se découragea point pour cela et resta néanmoins bon Magyar. Son fils, suivant l'exemple, devint un illustre général hongrois et un des poètes les plus populaires de la Hongrie sous le nom de *Guadányi*. Voici maintenant quel langage patriotique tenait le vieux Guadagni, en écrivant à une amie le 2 novembre 1796 :[1] « Il faudra que j'aille à l'assemblée. Elle se tiendra à Presbourg, et nous ne savons encore ce qu'il en résultera. Le roi y viendra en personne, à la grande joie du pays. On dit que le roi demandera des secours contre la France. Nous donnerons certes tout ce que nous pourrons, car nous n'abandonnerons pas notre gracieux prince. Peut-être moi aussi tirerai-je l'épée, quoique je me fasse bien vieux. J'ai combattu bien des fois, vu bien des ennemis ; eh bien ! une fois encore, si ma nation est obligée de monter à cheval, je prendrai rang parmi les patriotes. J'ai assez vécu, je puis mourir. »

---

[1] Julienne Fabien.

Ces expatriations, ces possibilités de se donner une autre patrie, étaient plus fréquentes lorsque les Italiens n'avaient aucun espoir de pouvoir servir leur propre pays. Maintenant que chaque peuple vivant d'une vie libre réclame toutes ses forces et tous ses fils, sauf des raisons de commerce, il est assez rare qu'un Italien aille offrir son bras ou son intelligence à un pays étranger. Les Italiens qui demeurent encore à l'étranger sont des vétérans. Ils ont quitté leur patrie pendant son servage ; ils ont été empêchés de courir à son secours le jour où elle s'est levée ; leurs yeux se mouillent cependant et leur cœur palpite lorsqu'ils entendent des nouvelles de leur patrie délivrée et devenue grande, lorsque la voix sonore d'un compatriote vient les surprendre sur leur chemin éloigné, lorsqu'on leur donne l'assurance que la mère patrie ne les a point oubliés.

Nous avons rencontré en Hongrie un grand nombre de Magyars parlant ou s'efforçant de parler la langue italienne. Si le Magyar séduit l'Italien qui se trouve en Hongrie, il en arrive de même pour le Magyar qui vient en Italie. C'est encore la guerre qui, dans ce siècle, a amené le plus grand nombre de Hongrois dans la péninsule. Par goût, le Magyar ne se déplace et ne voyage guère volontiers. Mais l'armée autrichienne a souvent entraîné avec elle quantité de bataillons et d'escadrons magyars. A Marengo, avant l'arrivée de Desaix, lorsque la victoire se déclarait en faveur de l'Autriche, les plus vaillants combattants

furent les soldats magyars de Pálffy, de Haddik, de Splenyi, de Ott, de Zach.

Plus tard, les escadrons hongrois furent lancés par l'Autriche contre l'Italie insurgée. En vain, le vieux Tisza reprochait au cabinet de Vienne, dès l'année 1833, cette espèce d'attentat contre la dignité des libres soldats de la Hongrie. La monarchie autrichienne absolutiste n'en continua pas moins son système outrageant. Ceux des Hongrois qui se révoltaient allaient rejoindre les patriotes italiens dans les forteresses de Gradisca, Spielberg, Josephstadt, Theresienstadt.[1] Les martyrs des deux nations fraternisaient dans la douleur comme dans la joie.

Les Italiens n'ont pas encore oublié et n'oublieront jamais qu'en 1848, les Hongrois attirèrent sur eux les violences de la répression autrichienne, à la suite de la déclaration publique de leurs sympathies pour l'Italie insurgée. Metternich avait conseillé à l'empereur de tout promettre à la diète dans l'espoir que les Hongrois, par dévouement envers leur roi-empereur, marcheraient avec enthousiasme contre les rebelles de la Lombardie. L'assemblée ne se laissa pas prendre à ce piège et vota une adresse

[1] On peut trouver des détails inédits sur les prisonniers hongrois de Theresienstadt dans un livre d'un intérêt saisissant et qui vient d'être publié à Milan sous ce titre : *Da Venezia a Theresienstadt*, memorie di Vincenzo Maisner, con prefazione di Giovanni Rizzi.

où l'on sauvegardait également le respect que les Hongrois désiraient conserver envers leur souverain et celui des droits du peuple italien. Mais sur ces entrefaites la capitulation de Milan ayant eu lieu devant Radetzky, Metternich triomphant déclara que la pragmatique-sanction avait été violée par les Hongrois et déchaîna Jellacic sur la Hongrie.

Quelques mois après, commençait l'exode des patriotes hongrois, échappés aux balles russes et autrichiennes, à la prison et à la potence. Ils arrivèrent à Turin, à Paris, à Londres, à Munich, à Constantinople, grands dans leur misère, sacrés dans leur douleur, sublimes dans leur fierté. Presque toute la gloire de la Hongrie était passée à l'étranger.[1] Là, ces patriotes appprenaient de nouvelles langues et d'autres mœurs, étudiaient les institutions étrangères et se préparaient par un travail sérieux à la revanche.

Un des exilés, M. Ignace Helfy, un patriote ardent, un orateur et écrivain distingué, conçut alors le plan d'une alliance entre les Italiens et les Hongrois. Et, pendant qu'une légion de beaux cavaliers magyars — Étienne Türr, Tüköri, Frigyesy, le comte Sandor Teleki, le baron Blaise Orbán étaient de ce nombre, —

[1] Il suffit de nommer les Kossuth, les Klapka, les Teleki, les Szemere, les Eötvös, les Tréfort, les Andrássy, les Pulszky, les Irányi, pour que l'on comprenne toute la portée de cette affirmation.

descendait en Sicile pour prendre part à l'épopée garibaldienne, il fondait et rédigeait tout seul à Milan un nouveau journal également sympathique aux deux nations, intitulé : *L'Alleanza.* Rentré en Hongrie avec le rétablissement des libertés constitutionnelles, M. Helfy continua de pérorer dans la presse hongroise en faveur de celle qu'il considère comme sa seconde patrie.

Surpris d'entendre parler notre langue avec un accent étranger à peine perceptible, nous lui en fîmes la remarque : « C'est en Italie, nous répliqua-t-il, que je suis devenu homme : j'étais presque enfant lorsque j'ai quitté mon pays ; j'y suis rentré presque vieux, et ma femme est Italienne.[1] Pourquoi ne

[1] Mme Helfy est une Lombarde, ainsi que Mme Than, la femme de l'illustre peintre hongrois. La sœur de l'ancien garde des sceaux, l'éminent jurisconsulte napolitain H. Pessina, a épousé l'historien hongrois Léopold Ováry. D'autres Hongrois marquants ont également contracté des mariages en Italie. Nous citerons encore ici M. de Gosztony, un Magyar de la meilleure trempe, dont la mère était une comtesse Triangi de Trente ; l'origine italienne perce encore dans les vives sympathies pour l'Italie et dans le langage poétique et passionné de l'une de ses sœurs, Mme la chanoinesse P. de Gosztony. Quelques Italiens ont, à leur tour, contracté des mariages en Hongrie ; nous citerons, entre autres, le comte Guy de Valpérga, le comte Tolomei de Sienne qui a épousé une comtesse Pálffy, le prince Ruspoli dont la femme est une comtesse Eszterházy et le prince Borghese qui a épousé une comtesse Apponyi.

parlerais-je pas l'italien comme le hongrois ? Aussi lorsque je suis revenu, tout le monde ici ne m'appelait plus autrement qu'*Olasz* (l'Italien). Je décidai en conséquence de signer *Ignace Olasz* tout ce que j'écrivais dans un journal que je publiais alors. En peu de temps ce pseudonyme devint si populaire, qu'un jour, ayant demandé la parole à la Chambre, le président me l'accorda avec les paroles sacramentelles : « La parole est à l'honorable.... *Olasz*. » La Chambre n'a jamais ri d'aussi bon cœur. »

L'idée qui a dominé pendant trente ans l'esprit et la vie de cet excellent patriote hongrois doublé d'un excellent patriote italien, est encore bonne à reprendre. On dirait même qu'il y a prédestination dans ce sens et que pour rendre plus complète l'entente des deux pays, le sort a voulu que les couleurs du drapeau national hongrois et du drapeau national italien fussent les mêmes.

Lorsque sur la scène du vaste et élégant théâtre de Debreczin nous vîmes surgir, comme par enchantement, un splendide tableau vivant, où, en forme d'apothéose, étaient représentés le roi et la reine d'Italie, Victor-Emmanuel, Cavour et Garibaldi entourant la figure de l'Italie couronnée de lauriers et caressée par des drapeaux tricolores, lorsque sur un ruban tricolore, au milieu des acclamations du public électrisé et applaudissant frénétiquement nous lûmes ces mots : *Ai nostri cari amici italiani,* une profonde émotion s'empara de nous. Nous sentîmes

alors que les couleurs hongroises et les couleurs italiennes étaient les mêmes, parce qu'elles représentaient les mêmes sentiments : Le rouge, le sang de nos martyrs; le blanc, la foi que nous avions gardée à la patrie; le vert, l'espoir dans sa résurrection et dans un avenir glorieux.

III.

Les précurseurs de la renaissance hongroise.

Le premier souffle de la nouvelle renaissance hongroise est venu de la poésie. Avec la splendide évocation de la *Muse hongroise* chantée par Michel Csokonaï, cette gloire de Debreczin,[1] s'ouvre une ère nouvelle pour la littérature et pour la vie politique magyares. Ce sont les poètes qui ont prononcé les premiers le *sursum corda.* Csokonaï, un précurseur, n'avait que vaguement entrevu toute la puissance du chant national comme émanation de la patrie; mais il se détacha le premier de la tournure conventionnelle et de l'école classique pour donner à ses vers plus de force et d'aisance, ainsi qu'une allure plus hongroise.

[1] Csokonaï naquit à Debreczin en 1774. Son poème *Magyar Musa* date de l'année 1797; il mourut à l'âge de trente et un ans.

Les deux frères Kisfaludy, Alexandre l'aîné[1] poète lyrique et Charles[2] poète dramatique, firent un nouveau pas en avant. Ils s'essayèrent non seulement à faire passer dans la littérature le sang même de la vie nationale, mais, comme le premier des deux poètes le déclara, ils visèrent « par le spectacle des choses héroïques à relever la nation de son apathie. » Ayant tout particulièrement goûté Pétrarque à Vaucluse, lors de ses campagnes contre Napoléon Ier, Alexandre avait appris du poète italien à chanter d'une façon nouvelle sa bien-aimée (Rozsa) et sa patrie.[3] Ce fut du vivant d'Alexandre (en 1836) que fut fondée à Budapest en l'honneur des deux frères Kisfaludy cette *Société littéraire Kisfaludy* qui décerne des prix, encourage les jeunes talents et a soin de faire traduire les chefs-d'œuvre des littératures étrangères. D'après l'intention de ces poètes patriotes, l'étude des manifestations littéraires des autres pays ne devait pas abâtardir la littérature nationale, mais lui ouvrir des horizons plus vastes.

Quelques années plus tard, Michel Vörösmarty,[4]

[1] Né en 1772, mort en 1814.

[2] Né en 1788, mort en 1830.

[3] Un avocat de la ville de Gran, M. R. Rényi, ancien honved, a publié un essai critique où il essaye une comparaison entre Kisfaludy et Pétrarque, sous ce titre: *Petrárcá es Kisfaludy Sándor irodalomtörténeti tanulmány.* Budapest, Aïgner, 1880.

[4] Né en 1800, mort en 1855.

poëte élégant et délicat, ayant, le premier, deviné tout le parti qu'on pouvait tirer de la poésie populaire, en profita pour écrire cette sorte de Marseillaise hongroise, intitulée *Appel* (Szózat), dont voici la première strophe :

« Hongrois, sois fidèle à ta patrie, sois inébranlable. Elle a été ton berceau, elle sera ta tombe : elle te nourrit maintenant, un jour elle te portera. Dans le monde, si vaste pourtant, il n'y a pour toi d'autre contrée que celle-ci ; maudit ou béni, c'est ici que tu dois vivre, c'est ici que tu dois mourir. »

Ce morceau de poésie fut payé par l'Académie hongroise en raison d'un ducat par vers ; mais le poëte inspiré reçut la vraie, la grande récompense du peuple même qui commença dès ce jour à chanter ses poëmes et qui les chante encore.[1] Lorsqu'il fut mort, Vörösmarty triompha encore par la reconnaissance de sa patrie. François Deák, ayant fait un appel généreux aux patriotes hongrois en faveur de la famille du poëte, eut bientôt après la satisfaction d'offrir à la veuve et aux fils du poëte la somme de 103,000 florins, splendide manifestation d'un sentiment patriotique qui, sous une forme pareille, n'a peut-être pas d'exemple qui l'égale.

Au moment où Vörösmarty ouvrait à la poésie

[1] Nous avons eu le plaisir d'entendre chanter l'*Appel* avec un accord parfait et un accent vibrant par les étudiants du collége réformé de Debreczin.

hongroise une nouvelle voie, Petöfi Sandor [1] s'y lançait à fond de train, ainsi qu'un *czikos* sur un cheval fougueux dans la *puszta*. Le tourbillon l'entraîne. On dirait qu'il porte, comme le vin qu'il chante, le feu dans son âme. Tout est désordre, tumulte, orage dans sa vie comme dans son esprit. Il n'a pas eu le temps de devenir un homme bien élevé, un homme du monde. Le génie l'a poussé de bonne heure hors de sa maison, hors des écoles, hors des chemins ordinaires. S'il se repose un instant, c'est pour regarder sa femme bien-aimée, qu'il couvre de baisers ardents, ou pour s'abandonner à la rêverie au milieu de cette *puszta* qui le captive et qui le trouble.

Dans les descriptions poétiques que Petöfi nous donne de la plaine hongroise on trouve d'avance cette profonde mélancolie qui repose et agite à la fois et qui caractérisera un jour les tableaux des paysagistes hongrois.

C'est ainsi que la nature est comprise ou pour mieux dire sentie par le paysan de la lande hongroise. Cependant, en lisant Petöfi, on peut deviner, à certains traits, qu'il n'est point Magyar de naissance. Un paysan magyar ne saurait haïr un aristocrate de sa race. Il se sent noble lui-même ! Pourquoi détesterait-il ces fiers seigneurs qui ont fait l'histoire, la grandeur, la gloire de la Hongrie ? La haine de Petöfi contre les nobles magyars n'est

[1] Né en 1823, mort en 1849.

point un sentiment hérité du peuple hongrois. Petöfi était d'origine serbe, et les Serbes n'ont jamais eu une véritable aristocratie. Tout est peuple en Serbie ; chaque Serbe peut devenir, par sa gloire, par les services rendus à la patrie, par le suffrage de toute la nation, roi des Serbes. Le privilége de la naissance comptant très peu de chose et même ne comptant rien, il n'y a presque pas de traditions nobiliaires en Serbie. Petöfi n'a pas voulu se rendre compte des différences que présente la constitution sociale des deux pays. Ce Slave de la steppe hongroise, qui a aimé sa femme, n'a vraiment compris qu'une chose, qu'un mot : la liberté. Le plus court de ses poëmes, se compose d'une seule strophe, mais cette strophe nous donne l'homme tout entier :

« La liberté et l'amour ! Tous deux me sont nécessaires. Pour mon amour, je donnerai volontiers ma vie. Pour la liberté, je donnerai mon amour. »

Et cet amour était grand ; le poète l'a chanté avec des vers tour à tour tendres et brûlants ; mais un démon plus fort le tourmentait et le poussait. Petöfi se sentait le poète de la révolution ; il fut donc le poète dont le génie répondait le mieux à celui de Kossuth. Comme le peuple hongrois, il avait connu la misère et la souffrance ; mais il n'avait pas appris du peuple hongrois à être patient et à supporter longtemps sa douleur. Tous ses sentiments trouvaient donc sous sa plume une expression plus qu'énergique. Petöfi est un violent. L'orage avait

éclaté dans son âme avant le réveil de sa patrie. Le jour où toute la Hongrie convulsionnée se souleva, Petöfi se jeta dans la mêlée. Dans l'un de ses poèmes, il avait un jour exprimé le désir de mourir « non pas comme un saule qui pourrit dans le marais, mais comme un chêne frappé par la foudre. » Et il tomba, en effet, foudroyé par une balle étrangère, pendant qu'il combattait comme un lion. Il disparut comme le héros épique, sans laisser aucune trace de son enveloppe mortelle, ce qui aida l'imagination populaire à créer une espèce de légende autour de son nom, deux fois glorieux et à jamais consacré par le génie et par une mort héroïque.

« Je flaire la révolution comme le chien le tremblement de terre, » écrivait-il à un journaliste dès l'année 1847 ; et bientôt il obéissait à son impatience de courir au combat. Il ne comprenait pas d'autre politique que celle de la lutte : il rêvait « des jours sanglants, » il lui semblait avoir déjà vécu dans d'autres siècles, mais seulement pour abattre des tyrans; il croyait avoir tué César avec le poignard de Brutus, Gessler avec la flèche de Guillaume Tell, Louis XVI et les aristocrates avec la parole ardente de Desmoulins. L'artiste révolutionnaire, à la veille du combat, commença à aimer cette pose. Après avoir été ignoré, rebuté, avili, après la misère et la proscription, il se sentait l'idole de son pays. Alors il se souvint de l'histoire et prit goût à des comparaisons particulières. Savourant sa pro-

pre gloire, cette gloire dont il avait écrit un jour que « le regard est ardent mais les baisers sont froids, » il fut effectivement touché par ses lèvres glacées. Sa parole ne coula plus de source ; elle ne déborda plus comme un torrent impétueux ; elle prit une attitude, à tel point qu'à propos d'un journaliste mis en liberté à la suite d'une démonstration populaire guidée par Petöfi, le poète de la *puszta* enfermé dans une chambre de la capitale, chantant faux, pouvait écrire une strophe comme celle-ci :

« Avoir été le chef du peuple dans un pareil jour suffit à ennoblir une vie entière. Pour ce jour je donnerais toute la renommée et toute la gloire de Napoléon. »

Mais la révolution ne laissa point à son poète le temps de poser longtemps comme tribun devant les clubs ; elle le réclamait et l'absorba tout entier. Il l'avait évoquée ; elle s'empara de lui et l'emporta dans son tourbillon effréné.

Au bord du Danube, sur la place de Budapest qui porte le nom de Petöfi, se dresse maintenant sa statue, œuvre imposante de Huszar. La tête du poète tournée du côté de l'Alföld, où il vit le jour, est celle d'un inspiré. Le geste est bien d'un évocateur. De la bouche qui s'ouvre on croirait encore entendre le cri de résurrection lancé à tous les peuples de la Hongrie ; cri si puissant que son cœur même en éclatera. Ce qu'il demandait un jour au Tzigane, il le fera lui-même sur sa lyre :

« Joue, Tzigane, je te récompenserai ; mais joue jusqu'à ce que mon cœur en soit brisé, brisé de plaisir et de douleur. Hélas ! c'est seulement ainsi que le Magyar sait jouir. »

L'enjeu du poète était grand ; s'il avait survécu au combat, à l'heure présente il serait adoré de son peuple. Mais le poète n'a pas attendu sa récompense ; il a brisé sa lyre au milieu du combat et s'est enseveli avec elle dans le tombeau où s'engouffrait la patrie inutilement évoquée. Son chant élégiaque intitulé : *Au printemps de l'année 1849*, qui devait couvrir de son manteau de fleurs les héros tombés pour la sainte cause de la liberté, semblait un présage. En vain le poète appelait-il à son secours l'alouette du ciel, suprême maîtresse des libres chansons ; sur la terre hongroise il n'y avait plus de place pour des hommes de cette trempe. L'alouette emporta dans sa patrie éthérée et lumineuse l'âme du poète, qui laissa sur la terre un héritier moins impatient, moins fougueux, mais également digne d'entretenir, par son charme, le feu sacré de la poésie nationale dans le cœur des Magyars vaincus.

Cet héritier fut Jean Arány,[1] le chantre de *Toldi*, dont Petöfi lui-même avait deviné le génie et auquel il avait adressé des vers enthousiastes. « Si personne ne s'attendrit devant les souffrances du

[1] Né en 1817, mort en 1882.

peuple, lui criait Petöfi, nous, poètes, chantons pour lui afin que chacun de nos chants apporte une consolation aux pauvres et quelque doux rêve à leur chevet de douleur. » Arány fut donc ce consolateur.

« Petöfi, dit M. Charles Szász, l'éminent poète et critique, est le type de la jeunesse hongroise, avec son ambition passionnée, ses caprices échevelés et son enthousiasme flamboyant; Arány est l'incarnation du Magyar grave et viril, puisant le sentiment de sa valeur présente dans son passé glorieux, mesurant sévèrement les tâches qu'impose un siècle exigeant et espérant toujours un avenir meilleur. L'un rêveur et spontané, berçant ses belles chimères, ou improvisant au hasard, mais toujours naïf et poète dans chaque fibre de son être; l'autre tout aussi poète, mais moins enthousiaste et plus savant. »

Petöfi a compris en lisant la première partie de *Toldi*, qu'Arány avait puisé son inspiration à la source populaire. Mais les deux poètes concevaient et aimaient le peuple d'une manière bien différente. Arány prend le paysan hongrois et en fait un homme noble et digne, tandis que le héros populaire de Petöfi ne sera jamais qu'un rebelle et un révolutionnaire. Lorsque la patrie est écrasée, Petöfi mort, Szétchenyi fou, lorsque les grands patriotes sont ou pendus, ou en prison, ou en exil, Arány change de ton et se met à rire de ce rire fou et à demi sauvage qui perce dans ses *Tziganes de Nagy-Ida;* cette épopée satirique qui ne fut pas comprise immédia-

tement, mais dont on sentit plus tard la grandeur, lorsque le poète lui-même eut donné la clef de l'énigme dans ces termes : « Un étrange sentiment s'empara de moi, un sentiment semblable à celui du vigneron qui, voyant toute sa récolte abîmée par la grêle, perd l'esprit et laisse éclater un rire bruyant, tandis que, des larmes pleins les yeux, il frappe la vigne de son bâton en s'écriant : « — Maintenant, Seigneur mon Dieu, allons voir ce qu'à nous deux nous sommes capables de faire ! » Moi aussi, contemplant tes ruines sacrées, j'ai poussé des cris de lamentation contre toi, ma chère patrie. J'ai vu tes nobles défauts défigurés et j'ai commencé à rire pour ne pas pleurer. On te couvrait de haillons pour que tu ne pusses pas te reconnaître, et après une lutte qui étonna le monde, Nagy-Ida resonna du rire fou du désespoir. Alors je vis, dans la confusion, se lever devant moi le peuple tzigane, le grand rêveur Csori, qui dort pour toute la nation, afin de préparer dans le repos la résurrection d'une nouvelle patrie plus heureuse. »

Nous avons déjà noté comment chez les paysagistes hongrois, on retrouve souvent le même esprit qui anime les poésies de Petöfi. Il en est de même pour les peintres d'histoire qui ont plus d'une fois cherché les sujets de leurs tableaux dans les poèmes et dans les ballades nationales d'Arány. Le mot d'Horace : *Ut pictura poesis*, n'est nulle part aussi vrai qu'en Hongrie, où les poètes sont des peintres et les peintres des poètes.

Ce vague qu'on trouve souvent dans les traditions, dans le paysage et dans la vie hongroise se reproduit dans la poésie d'Arány. Dans une de ses lettres il nous raconte lui-même que son père lui a appris à écrire en traçant des lettres sur la cendre avec son bâton. La poésie épique et lyrique d'Arány semble aussi tracée sur des cendres, et nous laisse dans l'âme l'impression de quelque chose d'indéfini, d'inachevé, de fuyant et de souverainement triste. Sa grande épopée *Toldi*, n'est pas née d'une seule inspiration et n'est pas sortie d'un seul jet. Les trois parties de cette trilogie ne se ressemblent d'aucune façon. C'est par bonds que la nation hongroise s'est réveillée, et le poète aussi a senti plusieurs fois bondir, puis s'endormir son génie.

Dans une lettre autobiographique adressée à son ami Paul Gyulaï, il se peint lui-même fidèlement. « Ma vie est simple, écrit-il, mais cependant elle n'est pas aussi tranquille et aussi paisible qu'on a pu le croire. Ma vie est une lutte continuelle, dans laquelle je suis toujours la partie la plus faible. Mon esprit m'a toujours poussé en avant ; le manque d'énergie m'a toujours arrêté et abattu. Aussi, est-il arrivé que je ne suis, comme la plupart de mes œuvres, autre chose qu'un fragment. »

Les poètes avaient sonné le réveil à la conscience nationale, qui se serait néanmoins rendormie si elle n'avait trouvé un écho dans l'âme de quelques grands citoyens capables de diriger le mouvement.

Szétchenyi et Kossuth, Eötvös et Deák avec leur entourage ont incarné l'idée des poètes et l'ont fait triompher. Voilà les grands Hongrois dont l'œuvre est encore vivante et dont la gloire ne périra plus; voilà les véritables pères de la nouvelle patrie hongroise: Szétchenyi, l'homme aux vastes initiatives; Kossuth, le puissant homme d'action; Eötvös, le penseur profond; Deák, l'homme aux grands principes. Si ces quatre hommes avaient toujours travaillé ensemble, la Hongrie serait devenue grande et libre en un jour. Malheureusement pour le pays, les deux premiers n'ont pas toujours été d'accord et les deux derniers, sans l'aide de circonstances exceptionnelles, n'avaient peut-être pas assez d'élan pour entraîner à eux seuls toute la patrie. Cependant, si l'on a vu se produire pendant près de quarante ans, de 1830 à 1867, des faits isolés qui tenaient du prodige, la victoire définitive fut remportée par le moins brillant et le moins ambitieux, mais le plus ferme des quatre, par ce Deák qu'on a appelé tour à tour le Cincinnatus, l'Aristide et le Salomon, c'est-à-dire l'humble, le juste et le sage de sa nation.

Louis Kossuth vient de publier dans le *Pesti Napló* un article sur *Le Comte Szétchenyi*, où il raconte sa première entrevue avec ce grand homme. C'était vers l'année 1836. De 1832 à 1836 le parlement hongrois se réunissait à Presbourg. A cette époque Kossuth était un simple reporter qui s'efforçait d'être fidèle et impartial. Il connaissait alors très peu de

monde et menait une vie retirée. Il vit un jour le comte Szétchenyi rompre en visière avec le parti du Gouvernement en s'adressant ainsi à son pays : *Souveraine patrie !* (Felséges haza). Il en fut ému, vénéra l'homme qui avait parlé avec un si grand courage et pressentit en lui le futur « régénérateur de la patrie. » En même temps, il se dit qu'un citoyen proclamant la souveraineté de sa nation serait peut-être bien disposé à l'égard d'un jeune avocat et écrivain de convictions républicaines.

Après la clôture du parlement, Kossuth quitta Presbourg et se rendit à Budapest, où le comte Szétchenyi avait déjà fondé le *Casino national,* ce point de ralliement du parti libéral que le Gouvernement autrichien voyait avec la plus grande anxiété se développer dans des proportions inquiétantes. Kossuth ayant demandé d'être introduit dans le Casino au baron Wesselényi, [1] celui-ci s'exécuta de fort bonne

[1] Le baron Nicholas Wesselényi, patriote ardent, grand orateur, écrivain politique et économique, membre de l'Académie des sciences, né en 1796, mort en 1850, appartenait à la diète provinciale de Kolozsvár et au parlement hongrois. A cause de sa stature, de sa force et de sa bravoure, on l'appelait le géant et l'Hercule de la Transylvanie. A l'âge de quatorze ans il avait pris part à la bataille de Wagram ; à l'âge de dix ans il accompagnait déjà son père aux assemblées du comitat. On raconte que, lorsque le jeune Wesselényi avait six ans, son père le fit monter sur un cheval sauvage. L'enfant avait peur ; le père lui cria : « Un Wesselényi n'a

grâce. Mais il avait compté sans le président, le véritable maître du logis, qui demanda à voir le jeune avocat en tête-à-tête et lui expliqua comment, pour ne pas donner ombrage à Metternich déjà si mal disposé envers le Casino, il ne pouvait, à son très grand regret, permettre l'entrée de Kossuth dans la société qu'il présidait. Kossuth tient à nous prouver qu'à cette époque-là il était l'homme le plus insignifiant, le plus innocent du monde. Mais Szétchenyi avait la vue assez perçante pour deviner le caractère remuant du jeune avocat et prévoir les embarras que sa présence aurait pu causer. Seulement, en homme politique avisé, il aurait dû comprendre aussi que, exclus du Casino, Kossuth aurait pu lui faire plus de mal que s'il en avait fait partie. Il aurait dû prévoir qu'un jour ou l'autre ce petit noble, plein de feu et d'audace, pourrait devenir quelqu'un

jamais peur ! » et il donna un coup de cravache au cheval qui partit au galop. Peut-être se rappelait-il cet épisode de son enfance, lorsqu'il prononçait au parlement ces paroles contre la levée de nouvelles troupes : « Lorsqu'il s'agit, non pas d'une contribution en blé ou en argent, ni même de notre existence à nous autres qui délibérons, mais de la liberté et du sang du peuple, la nécessité de la levée de troupes qu'on nous demande doit être approfondie par l'assemblée avant qu'elle ait le droit de se montrer magnanime ; c'est une question de légalité, et aussi une affaire de conscience. S'il ne s'agissait que de nos biens à nous, que de notre vie à nous, oh ! alors à cheval pour la constitution et pour le roi ! »

et quelque chose et qu'alors il se souviendrait de l'échec que l'aristocratie avait dédaigneusement infligé à son amour-propre.

Szétchenyi, esprit européen, voyait dans Kossuth l'homme tendant à isoler sa patrie du mouvement de la civilisation et de tout contact avec l'étranger. Tout ce qui n'était pas hongrois ne pouvait intéresser Kossuth et ce culte exagéré du magyarisme était à la fois une force et une faiblesse pour lui.

Le comte Szétchenyi croyait que pour arriver un jour à l'indépendance il était nécessaire d'accroître d'abord les forces du pays, d'en relever la culture intellectuelle, de faire entrer du dehors toute la lumière possible, de détruire chez tous les peuples les plus civilisés de l'Europe l'impression que la Hongrie était encore à demi barbare. Kossuth ne se souciait guère de l'Europe avant son exil ; il aimait la Hongrie telle qu'elle était, et la voulait seulement libre et indépendante malgré tout et à tout prix. Aussi à cette époque se vantait-il de n'avoir pas encore été à Vienne.

Szétchenyi, au contraire, avait beaucoup voyagé, beaucoup étudié, beaucoup observé ; il affectait même dans ses allures un air de gentleman anglais qui le faisait distinguer parmi les autres magnats. Lorsqu'il passait dans les rues de Budapest, tout le monde le reconnaissait. Il parlait haut, gesticulait beaucoup, marchait vite, abordait, questionnait tout le monde. Dès qu'il apercevait une personne de sa connais-

sance, il ne manquait jamais de la saluer le premier, s'accompagnant le plus souvent avec elle, bras dessus bras dessous, lui confiant ses idées et ses projets, provoquant la discussion, s'épanchant, se multipliant à l'infini. Szétchenyi était de tous les cercles, de toutes les sociétés, de toutes les réunions, de toutes les entreprises. Les gens de son rang le considéraient comme un excentrique ; le peuple le regardait avec étonnement; tout le monde sentait qu'il y avait en lui quelque chose d'extraordinaire qui s'imposait. Cet homme de génie avait la fièvre pour son pays tout entier. Il aurait voulu le refaire et lui souffler une autre vie. Il aurait désiré entraîner dans le torrent de sa prodigieuse activité toute la Hongrie ; aussi, rien ne l'irritait autant que certains obstacles, que certaines contradictions; rien ne le rattristait plus que l'inertie et l'apathie qu'il rencontrait dans les hommes de sa caste. En se voyant, le plus souvent, à peu près seul, il payait de sa personne, de son génie, de sa bourse, et versait des sommes énormes sur l'autel de la patrie, afin de créer de nouvelles institutions capables d'en relever le prestige. Rien ne lui coûtait pour atteindre son but, et il se prodiguait sans cesse d'une manière éblouissante pour les autres et énervante pour lui-même.

Mais son rêve était trop vaste. Dans une courte période de temps et à lui seul, il avait voulu faire accomplir l'œuvre d'un siècle et de nombreuses gé-

nérations. Nous avons nommé le Casino national qui fut sa création ; mais la Hongrie lui est encore redevable de la société pour l'élevage des chevaux, de plusieurs sociétés industrielles et agricoles, du Théâtre national, du Conservatoire de musique, des moulins à vapeur de Pest, du pont grandiose jeté sur le Danube pour réunir Bude avec Pest, de la navigation à vapeur sur le Danube et du projet pour l'endiguement de la Theiss. On pourrait dire, enfin, que presque toutes les manifestations de la civilisation hongroise de 1830 à 1850 ont été l'œuvre de Szétchenyi.

Cet homme vraiment extraordinaire, si élevé dans l'idéal qu'il poursuivait, si large dans la conception des moyens pour effectuer ses idées, cet homme qui, après le désastre de l'année 1849 devait devenir sceptique et terminer sa vie dans une maison de santé, avait cru pendant longtemps que la force d'une nation réside dans la dignité morale appuyée sur l'indépendance matérielle. « D'abord, disait-il, il faut que la Hongrie soit riche; après quoi elle deviendra libre. La Hongrie possède dans son territoire une telle richesse que, si elle se dépêche de se civiliser, si elle apprend et travaille seulement la moitié de ce que les autres nations doivent apprendre et travailler pour vivre, elle sera en mesure d'imposer des conditions et de réclamer ce qui lui est dû, sans supplier plus longtemps et sans pétitionner. J'ai souvent parlé de tout cela avec Metternich, et il me craint plus

qu'il ne craint Kossuth, parce qu'il trouve mes idées « diablement pratiques. »

Szétchenyi visait à la résurrection réelle de sa patrie, résurrection que, d'après lui, on aurait atteint par l'indépendance économique bien mieux que par une indépendance politique factice accompagnée de la sujétion économique.

La femme de Szétchenyi, qui fut une des beautés célèbres de son époque; dut exercer une influence notable sur l'esprit de l'homme d'État. Elle était une comtesse Seilern und Aspang comme jeune fille, et avait épousé en premières noces le comte Charles Zichy. C'est elle qui, probablement, a fait entrevoir à Szétchenyi la possibilité de cette union politique avec l'Autriche qui devait devenir le credo des Deák, des Andrássy et des Tisza. Mais, en acceptant la nécessité d'un compromis politique avec l'Autriche, le patriotisme de Szétchenyi s'efforçait de préparer dans le futur dualisme de la monarchie la meilleure situation à la Hongrie.

Malheureusement, son exemple fut peu suivi. On l'admirait et on le laissait faire; mais on ne l'imitait guère, malgré tous les moyens de propagande qu'il avait employés pour divulguer l'esprit de ses réformes. Les académies, les écoles, les cercles, les sociétés, les revues, les journaux, tout devait servir, dans son plan, à réveiller et à régénérer son pays. Il devint lui-même auteur pour prêcher la réforme et publia des livres et des brochures. Nous cite-

rons, entre autres : *Le crédit, La lumière, Stadium, Les chevaux, Projet de réformes, La navigation du Danube, Quelques mots sur la Hongrie, L'Académie hongroise, Programme du mouvement politique, L'abolition de la peine capitale.*

Dans ses écrits, comme dans ses discours et même dans la causerie, il allait toujours droit au but ; mais, à fin d'impressionner son auditoire, quel qu'il fût, il recourait souvent à l'aphorisme, au paradoxe, à l'anecdote plaisante. Ce qu'il venait de dire se répétait dans les cercles et sa parole divulguée ainsi que son œuvre servait à l'éducation nationale.

Trouvait-il, par exemple, que l'on donnait trop d'importance aux repas en Hongrie ? Vite, il saisissait une occasion pour faire connaître son opinion à ce propos, sans toutefois blesser directement personne. Un jour le jeune Liszt, au commencement de sa glorieuse carrière, vint lui annoncer son intention de faire une tournée de concerts en Hongrie et en Transylvanie. « Très bien, lui dit Szétchenyi, n'oubliez pas cepedant qu'en Hongrie, pour conserver la célébrité il faut avant tout posséder un bon estomac. » Le mot a voyagé autant que Liszt ; et c'est beaucoup dire.

Mais Szétchenyi ne recommandait pas moins la modération à ses compatriotes qui voyageaient hors du pays. « En voyage, disait-il un jour au comte Béla son fils qui partait pour l'étranger, il faut se garder de la débauche ; mais, tout en observant un

régime sévère, il faut toujours payer largement, pour que les étrangers comprennent que les Hongrois ne sont pas des mendiants. »

Le grand comte, comme on l'appelait en Hongrie, n'a jamais cessé, malgré toute sa popularité, d'être un grand seigneur et il savait pourtant combien il lui fallait payer cher cet honneur. Un jour cependant il faillit se fâcher tout rouge contre le propriétaire d'un misérable hôtel valaque où on lui avait présenté une note invraisemblable. Il eut néanmoins la force de se dompter et de changer d'avis. Au lieu de se fâcher, il paya en souriant et en montrant son grand étonnement d'avoir à payer une note aussi mesquine, trois fois moins élevée de ce qu'il avait cru dans un hôtel où il avait été si bien. « L'hôtelier, racontait plus tard Szétchenyi, demeura interdit, et moi je savourai en le regardant la plus douce des vengeances. Je lui ai laissé pour toute sa vie le remords de ne pas avoir écorché davantage le comte Szétchenyi. »

Mais le comte Szétchenyi, « le père de la réforme » comme l'appelaient aussi bien ses ennemis que ses amis, a dû constater plus d'une fois et à ses dépens que ses idées devançaient son temps. Il racontait lui-même une plaisante histoire à ce propos. Un jour il pérorait dans la petite Coumanie devant le peuple assemblé pour recommander à tout le monde de travailler à l'exemple des Anglais. « Les Anglais, disait-il, travaillent toujours; personne ne se fatigue de sa

tâche, ni le grand seigneur, ni le paysan, ni la grande dame, ni l'ouvrière. Tous travaillent, toujours, toujours! » Il croyait avoir enlevé son public, lorsqu'il entendit une voix s'écrier: « Oh! les pauvres! Toujours, toujours travailler! Oh! les pauvres! »

Szétchenyi s'était d'ailleurs persuadé lui-même qu'il travaillait pour l'avenir, lorsqu'il lançait ce cri prophétique devenu proverbial: « La Hongrie n'est pas; elle sera! » Le prophète aurait mérité de vivre jusqu'au jour où il aurait pu avoir la joie de s'écrier: « Elle est! » Mais ce jour ne se leva pas pour lui. Un voile ténébreux vint obscurcir cette belle intelligence et l'empêcha d'assister, lors de sa dernière heure, à la réalisation du rêve glorieux de toute sa vie. Dans les derniers mois de sa pénible existence, il se passionna pour le jeu des échecs. A quel roi donnait-il la chasse? A Kossuth, peut-être. Mais pourquoi ne comprit-il pas, lorsqu'il reçut la visite de l'archiduc Joseph, que sa bête noire, l'homme de la révolution, restant en exil, le roi de la Hongrie n'aurait pas trop tardé à revenir?[1]

La bête noire de ce pauvre grand Szétchenyi est

[1] Le comte Étienne Szétchenyi mit fin à ses jours, par un coup de revolver, la nuit du 8 avril 1860, à l'age de soixante-huit ans. On prétend que la cause immédiate de sa mort fut le désespoir intense qu'il éprouva à la suite d'une perquisition de la police autrichienne qui le soupçonnait d'être l'auteur d'un pamphlet anonyme publié à Londres contre le Gouvernement de Bach.

cependant restée l'idole du peuple hongrois. Le peuple a déjà presque oublié le nom de l'illustre réformateur; mais il soupire toujours après le seul des grands patriotes hongrois qui ne soit pas revenu de l'exil. Il envie ce coin d'Italie qui a la gloire de le posséder; il le ressuscite dans ses souvenirs; il le cherche dans ses fêtes nationales; il en fait l'objet de ses pèlerinages patriotiques. Le peuple aime à se personnifier dans un héros-martyr. Cette fois le héros-martyr s'est survécu et le peuple peut encore adorer Louis Kossuth.

Louis Kossuth a atteint le 27 avril[1] 1885 sa quatre-vingt-troisième année. Il naquit à Zemplin d'une famille qui appartenait à ce qu'on appelle en Hongrie la *gentry* et précisément à cette partie de la *gentry* des petites villes devenue bourgeoise par le travail. Son père était avocat en province. En 1832, Louis Kossuth se rendit à la diète de Presbourg pour y représenter, d'après l'usage, la veuve d'un magnat qui ne pouvait pas encore être remplacé par ses fils mineurs; il essaya même une fois de parler pour l'absent, mais sans aucun succès. Il profita alors de sa présence à la diète et de ses talents littéraires pour écrire de brillants comptes rendus des séances dans une correspondance manuscrite, dont une centaine d'exemplaires circulaient dans les

[1] D'autres biographies donnent le 16 septembre comme jour de sa naissance.

différents comitats, malgré tous les tracas de la censure. Il essaya de continuer à Pest la rédaction de ces bulletins manuscrits, par des comptes rendus des séances des comités provinciaux. La censure le lui interdit; mais, malgré la défense, il poursuivit sa tâche, ce qui lui valut d'être emprisonné. A sa sortie, il se trouvait être l'homme le plus populaire de la Hongrie et se mettait à la tête du mouvement révolutionnaire. Ce fut alors qu'il fonda le *Pesti Hirlap* (Journal de Pest), qui obtint bientôt une grande vogue, mais dont il quitta spontanément la direction en 1844, pour se vouer, à l'exemple de Szétchenyi, quoique avec un succès douteux, au développement des sociétés industrielles. En 1847, le comitat de Pest le choisit comme député à la diète où il ne tarda guère à montrer des talents de grand orateur. Kossuth travailla alors, avec une ardeur fiévreuse, à l'indépendance complète de la Hongrie, à sa complète magyarisation, à l'émancipation des paysans, à l'agrandissement de la bourgeoisie, à la diminution de la noblesse. Il donna une véritable chasse au noble, et commit une faute grave, une faute essentielle pour un homme politique hongrois, une erreur grossière qui l'empêcha de devenir la véritable expression du sentiment et de la volonté de cette nation dont il avait senti battre le cœur mais qu'il avait imprudemment décapitée.

Après une déclaration de fidélité à la monarchie autrichienne, ayant été accueilli comme ministre des

finances dans le premier cabinet constitutionnel présidé par le comte Louis Batthyány, il quitta son portefeuille en septembre 1848 pour se livrer tout entier à la défense nationale contre l'Autriche, jusqu'au jour où il proclama la déchéance de la maison de Habsbourg et prit la présidence du Gouvernement provisoire comme gouverneur ou dictateur de la Hongrie. Au moment du suprême danger, ne pouvant tenir tête à toutes les difficultés qui surgissaient devant lui, il se retira; et son rival, l'illustre général Arthur Görgey [1] le remplaça dans la dictature. Görgey arrivait cependant trop tard. Il avait été un brave jusque-là. Il oublia, pour son malheur, que des honveds, mêmes vaincus, ne sauraient se rendre qu'à la dernière heure. Pour éviter un combat sanglant et inutile, pour leur sauver la vie, il attira sur lui l'accusation de trahison qui le poursuit encore et

[1] Né à Toporcz le 5 février 1818. Il fit des études sérieuses; avant d'entrer dans les honveds avec le grade de capitaine il avait occupé pendant quelque temps une chaire de chimie. Il fit preuve en différentes occasions de la plus grande bravoure et d'une très grande capacité militaire; mais étant partisan de l'union avec l'Autriche il se trouva souvent en désaccord avec Kossuth. Plusieurs fois victorieux, il fut désigné successivement pour le commandement en chef, pour le ministère de la guerre et pour la dictature; mais ce dernier pouvoir il l'obtint à un moment où il ne lui restait plus qu'à capituler. Dans ses *Mémoires* publiés à Leipsick en 1852 il se défend contre l'accusation de trahison et déclare que la dédition a eu lieu avec le consentement de Kossuth.

l'accable dans sa triste solitude tandis qu'une auréole de gloire couronne la tête de son héroïque compagnon d'armes, le général George Klapka,[1] le vaillant défenseur de Komorn.

En attendant, l'ex-gouverneur Kossuth avait passé les confins de la Turquie, après avoir caché la couronne de Saint-Étienne.[2] La Turquie interna l'illustre exilé à Kutaïa dans l'Asie Mineure. De là, Kossuth passa en 1851 aux États-Unis, en 1852 à Londres, et enfin à Turin.

Le malheur, l'exil, la méditation, une certaine clairvoyance dans les affaires politiques de l'Europe, ses mémoires, sa modération relative dans ses appréciations, son aspect vénérable et la distance même des événements auxquels Louis Kossuth a pris part,

[1] Né à Temesvár le 7 avril 1820. Dans les campagnes de 1848-49 il déploya de grands talents militaires et un héroïsme à toute épreuve ; la victoire le suivit partout, et sa capitulation devant Haynau ne fut qu'honorable pour lui et pour ses compagnons d'armes. Après la capitulation, il passa à l'étranger, en France, en Suisse, en Italie. Nous avons visité ce beau vieillard, ce grand patriote, ce glorieux vétéran des honveds entouré du plus grand respect dans la ville de Fiume. Nous venons d'apprendre qu'après un séjour de neuf mois, il a quitté Fiume pour aller s'établir à Paris. On a de lui un volume de *Mémoires ; La guerre nationale en Hongrie et en Transylvanie*, en deux tomes; *La guerre d'Orient*.

[2] Elle fut retrouvée seulement le 8 septembre 1853, près de Währowa.

l'ont grandi dans l'estime publique et lui ont gagné de nouveaux titres de respect, non pas seulement aux yeux de son peuple bien-aimé qui ne l'a point oublié, mais de toute l'Europe civilisée. Dans les deux années où il se trouva maître presque absolu de la scène politique hongroise, Kossuth commit certainement de grandes fautes; mais le temps en effacera le souvenir pour garder intacte la seule figure d'un grand patriote qui a remué l'âme de son pays.

L'histoire pourtant a ses droits et les réclame. Voilà, par exemple, comment un historien éminent de son parti, M. Daniel Irányi nous signale le défaut essentiel de cet homme d'État: « Une science importante, écrit-il dans son *Histoire de la révolution*, lui fit défaut: la connaissance des hommes. Il ne devinait pas les caractères, et les protestations verbales arrivaient à son cœur plus vite que le souvenir des actes ne revenait à son esprit. Il avait trop longtemps vécu renfermé dans son cabinet, il ignorait les conditions de l'action; même après avoir été trompé, il ne pouvait pas réparer une erreur; même en se montrant sévère, il était d'une douceur périlleuse. »

Et cependant Kossuth lui-même, tout comme aurait pu le faire un ancien sophiste, dans un certain jour, à une certaine heure de sa vie, définissait la politique en l'appelant « la science des exigences, » déclarait que « l'homme politique ne doit pas rester enfermé dans un système immuable » et ajoutait que « l'on doit pouvoir tirer parti des circonstances

pour le bien de sa patrie, pourvu que la conduite ne soit pas immorale. »

Si telle était vraiment son opinion, pourquoi donc ne pas écouter le comte Szétchenyi qui ne cessait de lui répéter: « La liberté est un but et jamais un moyen ? » Pourquoi, lui, un avocat, jugeait-il nécessaire d'employer des moyens violents, là où l'on pouvait espérer d'arriver à des résultats plus durables par la persuasion ? En empêchant l'œuvre paisible mais progressive de Szétchenyi, en substituant la révolution à l'évolution, n'a-t-il pas retardé de presque vingt ans la véritable et définitive résurrection de sa patrie ? En effet, François Deák a repris en 1866 l'œuvre que Kossuth avait interrompue en 1848. Pouvant attirer à lui un grand nombre de magnats, Louis Kossuth préféra se mettre en opposition directe avec eux, et éloigner leur concours pourtant si nécessaire en Hongrie. Les magnats marchent lentement, mais ils marchent ; pourquoi les ensevelir vivants dans leur passé, au lieu de leur tendre la main pour les faire avancer ?

Le poète Kölcsey[1] avait déjà pris en main, avant Kossuth, la cause du peuple : « Chez nous, disait-il, en dehors des citoyens de quelques villes, il n'y a que deux classes d'hommes libres : le seigneur qui

[1] François Kölcsey, poète, critique, orateur éloquent, né en 1790, mort en 1838, député de Szathmár à la diète de Presbourg.

possède le village, et le mendiant qui, les pieds et la tête nus, demande son pain dans les rues du village. Pourquoi maintenir cette situation dans l'intérêt de la monarchie? Un peuple qui n'a rien n'en est que plus redoutable. Le peuple de Paris a renversé Louis XVI. Était-ce dans l'intérêt de l'aristocratie? Mais chez nous la noblesse vit dans les campagnes, au milieu des contribuables; elle a besoin de leur bienveillance qui ne peut s'acquérir que par une confiance mutuelle. Le Gouvernement ne semble pas comprendre que les temps sont changés, qu'aujourd'hui le soldat et le financier sortent du peuple. Il ne faut donc plus parler des intérêts d'une caste, mais bien des intérêts communs qui relient tous les membres de la société à la patrie: la liberté et la propriété. »

Kölcsey avait raison dans le fond; mais le ton de cette réclamation n'était pas des plus propres à engager les nobles à s'exécuter. Au lieu d'adoucir ce ton, Kossuth vint l'aigrir, et son langage ressembla à un ordre péremptoire. Ce fut un manque de tactique. L'aristocratie brusquement, violemment dépossédée sous son gouvernement, ne fut pas pour cela domptée. Les rancunes durent encore: et ces rancunes mal cachées ne tournent certes pas au profit de ce peuple dont Kossuth s'était créé et constitué le suprême défenseur, ni en faveur de la nation, à laquelle ces rancunes soutirent une partie de ses forces.

Pourquoi Kossuth, en voyant à ses côtés des hom-

mes tels que Szétchenyi, Wesselényi, le vieux Andrássy, Eötvös, Lonyaï, Vaï, Teleki, Keméuy, Bethlen, Batthyány, Eszterházy, Dessewfy, Maïlath, le vieux Apponyi, entrés avant lui ou avec lui dans les voies du progrès, pourquoi Kossuth n'a-t-il pas compris qu'il fallait absolument compter sur l'appui de l'aristocratie magyare ? Comment n'a-t-il pas senti, lorsqu'un magnat tel que le comte Szétchenyi demandait la liberté de la parole pour tout le monde et la conciliation de tous les partis, qu'il ne fallait point isoler la caste la plus riche et la plus influente du mouvement national ? « Que Dieu permette, s'écriait Szétchenyi bien avant les clameurs de 1848, que j'exprime ce que je sens comme je le sens, avec la même pureté, et que mes paroles soient sans équivoque. Mon but est la conciliation, non seulement entre les partis, mais entre les deux Chambres de cette diète, mais entre la nation et le Gouvernement. C'est là le seul moyen d'être vraiment utiles à notre patrie. Nous avons besoin d'une régénération complète et elle est impossible si nous ne comprenons pas le Gouvernement et s'il ne veut pas nous comprendre. Le moment de l'union est venu et un des meilleurs remèdes à nos maux c'est la liberté de la parole. »

Voilà comment parlait un aristocrate ! Écoutons maintenant ce que le tribun, l'orateur républicain, le futur dictateur avançait à la diète de Presbourg le 3 mars 1848, à la veille de la formation du premier cabinet constitutionnel :

« Sincèrement et fidèlement attaché à la dynastie, j'ai prédit ceci : Le second fondateur de la dynastie des Habsbourg, sera celui qui réformera le système gouvernemental, qui consolidera le trône sur la base inébranlable de la liberté des peuples fidèles dont se compose l'empire. Depuis que j'ai prononcé ces paroles, des trônes appuyés sur une sagesse proverbiale se sont écroulés et des peuples ont reconquis leur liberté ! Et cela s'est accompli comme en rêve, durant ces trois mois que nous avons employés à rouler le rocher de Sisyphe ! Oh ! la douleur de cette immobilité accable mon âme et la charge de soucis. »

Vingt jours après ce discours, Kossuth était mimistre des finances dans le cabinet présidé par le comte Batthyány, ayant pour collègues Szétchenyi aux travaux publics, le baron Eötvös à l'instruction, le prince Paul Eszterházy comme ministre des relations avec la cour de Vienne, Deák à la justice, Szemere à l'intérieur, Klauzál à l'agriculture, Meszáros à la guerre. La présence de quatre aristocrates dans le premier cabinet constitutionnel, après l'abolition de tous les droits féodaux, ne devait-elle pas donner à réfléchir à Kossuth et le persuader qu'il serait au moins prudent d'en venir à un compromis avec les nobles ? Kossuth ne voulait pourtant rien demander au Gouvernement ni à l'aristocratie ; au fond de son cœur, il comptait leur prendre tout. Au point de vue révolutionnaire, Kossuth avait parfai-

tement raison ; au point de vue politique, il dut se convaincre plus tard qu'il avait fait fausse route. Il se découragea trop tôt et s'indigna trop vite contre cette noblesse qu'il tenait comme responsable de tous les maux du pays. « Triste expérience ! s'écriait-il, le Magyar si vigoureux jadis n'est plus capable de s'émouvoir de rien. Tant d'amollissement est un signe de mort ; et le corps, tel qu'il est, ne peut plus être rappelé à la vie. Il est nécessaire de reconstituer la nation avec de nouveaux éléments. » Quelle insouciance de l'histoire et de la réalité !

Et cependant il est incontestable que cet homme a donné une forte impulsion à son pays et que les effets de cette impulsion sont encore ressentis en Hongrie à la distance de presque quarante ans. Dans une vie aussi longue que celle de Kossuth, deux années d'activité puissante, de fougue et d'audace ont suffi pour lui assurer une célébrité impérissable. Peut-être que l'homme d'avant 48 intéresserait davantage le psychologue et que le vieillard honorable devenu philosophe pendant l'exil nous offrirait plus de côtés propres à captiver notre respect. Mais les visiteurs hongrois de toutes les classes sociales, les pèlerins qui vont de loin lui rendre hommage recherchent et saluent en lui l'idole de 1848. C'est l'ancien tribun, l'ancien député, l'ancien ministre, l'ancien gouverneur que l'on voudrait voir revivre et qu'on essaye de fixer à jamais dans le souvenir national.

N'espérant plus son retour en Hongrie, on lui écrit, on lui télégraphie, on lui envoie des adresses, des députations, des photographes, des peintres chargés de rapporter quelque chose de l'illustre exilé : un mot, une ligne, un trait de sa figure glorieuse.

Le dernier de ces visiteurs a obtenu un succès complet auprès du grand patriote. C'est une femme, une jeune fille de grand talent, Mlle Vilma Pàrlaghy, qui est enfin parvenue à faire poser l'ancien dictateur de la Hongrie pour un portrait à l'huile.

Dans une lettre enthousiaste à une amie, elle décrit sa joie et donne des détails intéressants sur Kossuth dont les traits fixés définitivement sur la toile ne manqueront certes point de produire une impression profonde en Hongrie. Ne pouvant ramener à Budapest le dictateur lui-même, Mlle Pàrlaghy en a rapporté l'image vivante, après l'avoir étudiée dans une étroite intimité.

« Il ne faut point se faire d'illusion, écrit-elle. Les années remplies de soucis et de douleurs ont laissé des traces sur lui. Il est, sans doute, encore un homme fort et sain, mais son visage imposant et plein de feu s'est raccourci et montre bien des rides ; sa tête est chauve ; les poils de sa barbe ont blanchi ; sa haute taille se courbe. Son âme, cependant, est toujours jeune, sa causerie toujours vive, on peut même dire entraînante. Dans ses yeux brille, ainsi qu'un éclair, le feu éternel du génie. Son pays

est toujours le thème favori de ses discours. Il a beau se tenir en exil, son âme plane au-dessus du Danube et son imagination le transporte vers les deux villes jumelles que séparent les eaux du grand fleuve blond; il pense à Budapest et veut qu'on lui raconte des heures durant combien la capitale prospère et embellit. Je devais aussi lui donner des nouvelles de notre art, de nos femmes dont il admire le patriotisme et l'intérêt pour toutes les manifestations du sentiment national. Et, cependant, bien peu de femmes hongroises l'ont visité pendant son long exil. »

Mlle Párlaghy nous raconte, en outre, comment elle se décida à demander à Kossuth l'honneur de faire son portrait. Elle savait pertinemment qu'il s'y était toujours refusé; mais elle est femme et a su comment s'y prendre. De tout temps, la grâce a subjugué la force. Kossuth accorda donc plusieurs séances à Mlle Párlaghy, et poussa si loin sa complaisance qu'il lui permit de faire son portrait de grandeur naturelle, dans trois poses différentes, dont deux le représentent assis et une debout. Le fils et la sœur de Kossuth ont trouvé les portraits d'une ressemblance frappante; aussi la jeune artiste a-t-elle le droit d'être fière de son succès et de s'écrier avec émotion: « Je bénis ma destinée qui m'a permis de voir l'accomplissement de mon rêve le plus hardi, et je bénis l'homme qui m'a procuré le bonheur de pouvoir transmettre son portrait à la

postérité. » Le nom de Mlle Párlaghy se trouvera maintenant associé à jamais à celui du grand patriote qui a jadis communiqué tant de feu au cœur de sa patrie. C'est par l'amour d'une femme que l'image du Sauveur ressuscité s'est gravée dans le souvenir des hommes ; c'est grâce au cœur dévoué d'une noble femme que les traits de Kossuth ne s'effaceront plus. Si, dans sa vie, il a excité des méfiances et des haines, il a aussi éveillé de grands amours. Une femme hongroise lui a enfin parlé pour toutes ses compatriotes, pour celles qui lui gardent rancune ou qui lui ont déjà pardonné, comme pour celles qui l'adorent. Kossuth peut se consoler en pensant que le dernier mot est resté à l'amour et qu'une femme de talent a été l'interprète du meilleur sentiment.

Sur une des places de Budapest se dresse la statue du baron Joseph Eötvös. [1] Il tend ses bras en avant comme pour s'avancer, mais sa marche semble retardée par une force invincible. Le sculpteur Huszár a sans doute voulu exprimer l'idée du progrès rationnel, et perpétuer dans le bronze cette fidèle expression de la vie et des œuvres de l'éminent écrivain et puissant homme d'Etat.

Le baron Joseph Eötvös fut à la fois un grand savant, un grand artiste, un grand penseur et un

[1] Né à Bude le 3 septembre 1813, mort à Pest le 2 février 1871.

grand patriote. Ses mérites exceptionnels lui permirent de sortir des chemins battus pour se frayer une voie où exercer la grande activité de son esprit original.

Sous ce vaste front que nous avons admiré dans un admirable portrait de lui par Benczur, se cachaient les conceptions les plus larges, les talents les plus variés. Ses maximes font de lui une sorte de La Rochefoucault hongrois, ses romans le placent au premier rang parmi les conteurs de notre temps ; ses comédies et ses drames ont obtenu sur les scènes hongroises un succès longtemps envié ; son grand ouvrage intitulé : *Influence des idées dominantes du XIXme siècle sur l'État* et ses brochures politiques lui ont donné la première place parmi les publicistes magyars de notre époque ; ses écrits sur les systèmes pénitenciers ont créé en Hongrie toute une littérature se rapportant à ce sujet. Comme jurisconsulte, comme orateur, comme journaliste, comme philosophe, comme président de l'Académie des sciences, comme ministre des cultes et de l'instruction publique, le baron Eötvös poussa tout le pays non pas seulement vers une culture plus élevée, mais vers une activité puissante et mieux dirigée. Il avait remarqué comment les idées exclusives de liberté, d'égalité, de nationalité tendent à se diminuer, à se rétrécir, à s'exclure mutuellement. Il fit donc tous ses efforts pour les mettre autant que possible d'accord. Centralisateur par principe, il croyait qu'il fallait tout

concilier, sans refuser aucun des éléments utiles à la conservation et à la prospérité de l'État. Ses harangues au parlement étaient des plus éloquentes; son passage à la présidence de l'Académie hongroise fut aussi signalé par des discours remarquables; son double séjour au ministère des cultes et à celui de l'instruction publique amena dans le pays un courant de lumière bienfaisante et un zèle ardent pour le relèvement de la culture nationale.

Dans le ministère Andràssy, le baron Eötvös se trouvait être le seul ministre ayant pris part au Gouvernement pendant l'année 1848. Depuis cette époque, une demeure prolongée en Allemagne avait mûri ses idées et élargi son esprit. Ses premiers voyages à l'étranger avant 1838 lui avaient déjà ouvert des horizons nouveaux. Ses observations et ses méditations pendant l'exil lui permirent enfin d'introduire dans son pays toutes les réformes les plus propres à élever le niveau intellectuel de la nouvelle génération.

Il y avait quelque chose de fiévreux dans son zèle pour revendiquer à l'Etat et soustraire aux confessions religieuses la direction supérieure des écoles. La protection que le baron Eötvös avait accordée impartialement à toutes les confessions religieuses, y compris les Israélites, tout en conservant la suprême hégémonie de l'État, avait d'abord soulevé de la part du clergé catholique une forte opposition contre lui; mais la cause de la liberté qu'il défendait loyalement dans l'in-

térêt commun finit par triompher. Ayant, comme ministre des cultes, proclamé la liberté complète de toutes les confessions, il désira comme ministre de l'instruction publique que les écoles aidassent à faire respecter ce principe. Son idée a fait depuis un long chemin.

Pendant son second ministère, le baron Eötvös fonda de nouvelles institutions scolaires, encouragea la fondation de sociétés et de revues pédagogiques, projeta une nouvelle organisation de l'Université de Pest et la création d'une Université à Kolozsvár. Une fin précoce vint interrompre l'œuvre du réformateur. Cependant, l'impulsion donnée par cet homme de génie à la culture intellectuelle du peuple magyar a été si puissante qu'elle dure encore et continue ses bienfaits, surtout depuis que la succession du ministère des cultes et celui de l'instruction publique est échue au beau-frère du baron Eötvös, M. Tréfort, qui est, sous tous les rapports, un ministre digne de la nouvelle renaissance hongroise.

En parcourant le Musée National de Budapest on traverse une chambre d'apparence presque banale et ne contenant aucun objet d'art, aucune pièce archéologique remarquable, aucun monument qui frappe et arrête particulièrement l'attention du visiteur. Pourquoi toutes ces couronnes? Les meubles de cette chambre sont des meubles d'hôtel : la chambre elle-même n'est point parmi les plus vastes ou les plus belles du musée. Pourquoi donc, dès que l'on y en-

tre, on ne voudrait plus la quitter? Ce fut du moins ce qui nous arriva, lorsque nous nous trouvâmes dans ce réduit historique. Le savant directeur du musée nous accompagnait et paraissait pressé de nous montrer les nombreux trésors renfermés dans les autres salles. Nous le suivions, mais, tout en avançant, nous ne cessions de nous retourner en arrière. Il nous semblait que quelqu'un nous retenait, quelqu'un que nous avions connu et qui désirait nous parler dans ce lieu, dont la vue inspire une sorte de sentiment religieux. Car nous avions devant les yeux le modeste mobilier qui fut le témoin muet de la vie intime de François Deák, le grand bienfaiteur de la Hongrie, mort, il y aura bientôt dix ans, dans une chambre de l'*Hôtel de la reine d'Angleterre* à Budapest. Les meubles en sont passés, comme une relique, au Musée National. Sur ce fauteuil Deák s'est assis et a longuement médité; sur cette table il a écrit; sur ce lit il a veillé dans l'insomnie pendant bien des nuits, cherchant la solution du grand problème national. Tout parle ici de l'homme le plus vertueux et le plus sage de toute la Hongrie. On dirait réellement que son âme s'est attardée dans cette chambre pour accueillir les visiteurs et dire à chacun d'eux: « J'ai vécu pour vous montrer combien et comment il faut aimer sa patrie, rester fidèle à ses principes et les servir avec désintéressement. »

François Deák, le citoyen sans tache et sans reproche, personnifiait à lui seul, aux yeux de l'empe-

reur François-Joseph et du comte de Beust, les meilleures qualités de son peuple. Il avait l'esprit et le cœur de tout le monde; aussi sa raison était-elle une raison supérieure qui dominait tous les raisonnements individuels. Quel noble représentant de son pays, quelle conscience ferme, quel bon sens, quelle intégrité! quelle force aussi dans sa modération et quelle ténacité lorsqu'il s'agissait de défendre une cause juste! quelle indulgence pour les faiblesses d'autrui! quelle dignité, quelle grandeur dans la simplicité! quelle harmonie, enfin, dans toutes ses facultés!

François Deák, né le 17 octobre 1803 à Kehida, dans le comitat de Zala, appartenait à une famille d'ancienne noblesse. Ayant étudié le droit, il se distingua de bonne heure par son talent et par son esprit réformateur. A la diète de Presbourg (1832-36) il représentait son comitat. Devenu bientôt un des chefs de l'opposition, il pérora pour des réformes rationnelles en proposant, non pas l'abolition, mais la modification du système féodal et l'égalité des citoyens devant la loi et devant les impôts. Ce fut encore lui qui, à l'occasion de la révolution de Pologne et des répressions qui s'ensuivirent, protesta contre les paroles d'un député conservateur qui soutenait qu'il fallait abandonner à elles-mêmes les nations destinées à périr. « Je le sais, observait gravement François Deák, je le sais bien, l'histoire enseigne qu'une nation s'élève tandis qu'une autre

s'abaisse. Mais l'histoire ne nous enseigne pas à regarder froidement et sans la secourir une nation qui lutte contre la destruction. Je sais que les hommes naissent pour périr ; en est-ce moins notre devoir de secourir un homme dans le danger ou dans le besoin ? »

Dans les questions qu'il abordait, Deák trouvait toujours la note juste. Ainsi, par exemple, il voulait la liberté des paysans, non pas pour diminuer l'influence des nobles, mais pour augmenter les forces de la nation. « Notre devoir de législateur, disait-il dans la séance du 10 novembre 1833, est double. Nous devons aider les paysans dans leur misère matérielle présente, mais nous devons aussi leur préparer un avenir plus digne en leur donnant la liberté et le droit de propriété. Voilà ce que le Gouvernement ne veut pas admettre, lui si pressé d'adoucir le sort des paysans. Tous ces adoucissements matériels ne sont que la moitié et même pas la moitié de notre devoir. La liberté des paysans est un devoir envers la patrie ; car la patrie n'est vraiment heureuse et florissante que lorsque des mains libres cultivent le sol. Et la nation dont l'indépendance est protégée par des mains libres est toujours forte. »

Voyant que le Gouvernement autrichien ne se souciait point de l'instruction publique en Hongrie, Deák conseillait aux Hongrois d'y songer eux-mêmes : « Comment ! s'écriait-il, nous ne demandons au Gou-

vernement ni argent ni conseil, nous n'attaquons en rien ses droits, nous voulons simplement faire une loi sur l'éducation de nos concitoyens, et l'on nous en empêche ! Quel sera le résultat de cette conduite ? On croira que le Gouvernement, se défiant de la Hongrie, veut arrêter ses progrès.... Je conseille à la nation de ne compter que sur elle-même. »

Deák distinguait cependant toujours le Gouvernement de Metternich de la personne du roi pour laquelle il professait le plus grand respect. Lorsqu'il vit la liberté électorale menacée dans son pays, il adressa au roi lui-même cet appel suprême : « Je n'aurais jamais cru que dans un pays constitutionnel il me faudrait commencer par où je me vois obligé de commencer ; mais, puisqu'il le faut, je déclare qu'en nommant le Gouvernement, je n'entends point parler du souverain, mais bien des conseillers qui l'entourent et que les anciennes lois du pays devraient punir.... A personne il ne serait plus agréable qu'à moi de sécher les larmes et de briser les chaînes de ceux qui sont dans le malheur. Pourtant, je ne puis rien sacrifier du bien public : ma conscience et les instructions que j'ai reçues me le défendent. Aussi avant toutes choses j'élève ma voix chargée de plaintes vers mon bon roi, et je me demande : Est-ce une plus grande preuve de confiance de dire ouvertement au prince : Seigneur, c'est pour tes fidèles Magyars une grande douleur, mais ils se sentent incapables d'obéir à tes ordres tant que tu

n'auras pas guéri leurs maux ; ou bien de dire : Nous souffrons, mais ce que tu désires nous allons l'exécuter ? D'après ma conviction, le premier de ces discours est le plus confiant et le plus respectueux. Aussi je demande qu'on nous donne satisfaction avant de discuter les propositions du roi. » Quel dévouement affectueux dans cette fermeté de langage ! Des voix se levèrent alors pour demander d'accepter ce que le Gouvernement proposait, dans l'espoir de hâter ainsi la délivrance des patriotes qui languissaient dans les prisons autrichiennes. Un Spartiate comme Léonidas, un Romain comme Attilius Regulus n'auraient pu répondre plus noblement que Deák : « Les douces obligations de l'amitié et de la sympathie inspirent aux plus ardents de nos collègues le désir de soulager les souffrances, de délivrer les captifs et de les rendre à leur patrie. Mais un devoir plus saint et plus grand se dresse devant nous : le devoir envers la patrie. La nation ne nous a pas commandé d'adoucir le sort de quelques citoyens, mais bien d'obtenir le redressement des griefs publics. Eux-mêmes trouveraient une pareille liberté plus cruelle que leurs souffrances. »

François Deák s'était tracé un chemin qu'il poursuivit avec fermeté jusqu'au bout, sans jamais se laisser détourner. Tous ses actes comme tous ses discours étaient concentrés vers un seul point : relever la patrie, la réformer progressivement et la rendre indépendante. Chargé avec Szálay de prépa-

rer un projet de code pénal, le résultat de son long travail parut un chef-d'œuvre aux jurisconsultes de son temps. A l'approche de la campagne électorale de l'année 1847, Deák fut engagé à rédiger le programme de l'opposition modérée. « Je veux croire, écrivait le leader, que le Gouvernement n'osera jamais porter atteinte à notre existence constitutionnelle ; j'admets même qu'il cherche à la développer. Mais comment s'y prend-il ? Il dit qu'il veut établir l'ordre ; mais l'ordre n'est qu'un moyen de gouverner, ce n'est pas le but d'un État. Pour qu'un Gouvernement puisse obtenir l'ordre, il faut qu'il soit fort, c'est-à-dire qu'il ait la force morale autant que la force matérielle. Or, un Gouvernement qui cherche à posséder la force morale se soumet aux lois et respecte les limites qu'elles prescrivent. Est-ce là la conduite du Gouvernement ? »

En 1848, étant ministre de la justice dans le cabinet du comte Batthyány, Deák pourvut réellement aux intérêts de son administration. Pendant la période de fermentation active, ne se trouvant pas d'accord avec Kossuth dont il désapprouvait les mesures révolutionnaires, il se tint à l'écart. Après la répression, le Gouvernement autrichien, qui avait toujours apprécié sa droiture et craint son influence, tâcha de le gagner, en l'engageant à préparer un plan de réformes. Deák refusa net son concours et se retira à la campagne. Lorsqu'en 1860, un « diplôme impérial » inaugurait la première

forme de régime constitutionnel, toutes les espérances se tournèrent vers lui. Mais le sage patriote se méfiait toujours. L'Autriche ne lui offrait pas encore des garanties suffisantes. D'après son sentiment, elle n'avait, après tout, rien à octroyer à la Hongrie, mais seulement à la laisser rentrer en possession de ses droits et de sa constitution historique. Suivant la tradition, la monarchie hongroise ne peut être que constitutionnelle. Quant à la dignité royale, voici ce que la pragmatique-sanction établissait dès 1723 pour la maison de Habsbourg-Lorraine: Tant qu'il y aura des descendants mâles des trois branches de la maison impériale, tant que ces princes de Habsbourg-Lorraine observeront la constitution hongroise, le peuple magyar se maintiendra fidèle à cette dynastie et n'en choisira pas d'autre. Aucun roi de la Hongrie ne peut être couronné par le prince primat archevêque de Gran avec la couronne de Saint-Étienne, s'il ne prête serment à la constitution devant le peuple, par un *diploma augurale*. Dès qu'il la viole, il peut être dépossédé. Le roi doit appartenir à la religion catholique romaine, qui est sous son patronat, mais il exerce aussi sa surveillance suprême sur les autres confessions religieuses de l'État, sans exclure les Israélites que la loi de 1867 a émancipés, en reconnaissant leur autonomie dans les affaires religieuses et scolaires. Le roi est le chef suprême de l'armée et décide de la guerre et de la paix avec le concours du parle-

ment qui doit voter les dépenses et autoriser les levées extraordinaires. Il exerce son pouvoir suprême par l'entremise de son cabinet constitutionnel. Le roi convoque le parlement résidant à Pest et exerce son droit de législateur par cela même que tous les projets de loi présentés au parlement par le ministère doivent être préalablement approuvés par le souverain. Le roi approuve et sanctionne les projets de loi dès que la Chambre basse et la Chambre haute les ont adoptés. S'il a des réserves à faire, elles sont soumises à l'attention du parlement et discutées par lui. L'empereur-roi nomme enfin les ambassadeurs de la monarchie austro-hongroise auprès des autres puissances.

En 1867, par l'initiative du comte de Beust et de François Deák il fut établi entre la diète autrichienne et la diète hongroise un traité de droit public sur lequel la constitution actuelle de l'empire est basée. Quelques administrations sont communes aux deux pays de l'empire, d'autres sont indépendantes. L'administration des affaires étrangères et celle l'armée, concernant toutes les deux des intérêts généraux, sont en commun pour les deux pays. La Hongrie doit contribuer à ces dépenses générales, dans la proportion de trente pour cent. Les trois ministres des finances, de la guerre et des affaires étrangères qui résident à Vienne peuvent exercer leur ingérence dans les affaires de leur ressort en Hongrie, avec réciprocité pour la Hongrie dans les affaires du même

ordre qui se débattent à Vienne, pourvu qu'il s'agisse toujours d'intérêts communs. Pour traiter les affaires communes, la loi de 1867 institua ce rouage assez compliqué des législations autrichienne et hongroise. Dans chaque pays, vingt membres de la Chambre haute et quarante membres de la Chambre basse sont délégués dans ce but pour un an et sont convoqués par le roi à jour fixe, soit à Vienne, soit à Pest. Les délégations se réunissent séparément et se communiquent leurs décisions par écrit. Elles ne peuvent avoir de séance commune que pour voter. Le débat entre les délégués des deux parties de la monarchie est interdit. Par le traité de 1867, il fut en outre décidé que la Hongrie se chargerait de l'extinction d'une partie de la dette de l'État, moyennant une contribution annuelle de 29,188,000 florins. Basé sur ce même principe du dualisme et de l'entente commune, le traité touche encore aux rapports des deux pays en ce qui concerne les chemins de fer, la navigation des fleuves communs, la navigation maritime, le système monétaire, les tarifs douaniers, les lois sanitaires. Ces rapports, cependant, pouvant changer d'après les circonstances, le traité tient plutôt à établir les principes sur lesquels ils doivent être réglés qu'à les fixer définitivement.

L'année suivante (1868) une loi votée par le parlement autrichien et par le parlement hongrois incorporait la Croatie, l'Esclavonie et la Dalmatie à la

couronne de Hongrie. L'empereur d'Autriche étant, par la couronne de Saint-Étienne, reconnu roi de Croatie, d'Esclavonie et de Dalmatie, puisque ces pays ont souvent appartenu dans le passé à cette même couronne, les lois votées au parlement hongrois sont valables pour tous les pays dépendants de la couronne de Saint-Étienne. La ville de Fiume envoie au parlement hongrois un seul député. La Croatie et l'Esclavonie ont leur autonomie en ce qui concerne la justice, les cultes et l'instruction publique et auraient dû verser dans les caisses de l'État, d'après la loi de 1868, la contribution annuelle de 64,407,799 florins, pour leur quote proportionnelle des affaires communes avec la Hongrie.[1] Ces deux pays étant trop pauvres pour supporter cette grave contribution, qui aurait absorbé la plus grande partie de leur budget, le Gouvernement hongrois, dans le désir de faciliter les rapports de la Hongrie avec la Croatie, l'Esclavonie et la Dalmatie et voulant favoriser le développement économique général, autorisa ces pays à prélever d'abord les sommes nécessaires à leur budget annuel et à ne fournir que le surplus dont elles pourraient disposer pour les affaires communes. Le ban de Croatie, d'Esclavonie et de Dalmatie est nommé par le roi sur la proposition du premier

[1] Liste civile, recrutement, défense du pays, service militaire, entretien des garnisons, administration des impôts, douanes, télégraphes, postes, chemins de fer, ports, navigation, routes de l'État, etc.

ministre de Hongrie. Telles sont les bases essentielles du traité public qui régit depuis bientôt dix-huit ans les relations entre la Hongrie et l'Autriche.[1]

Personne ne saurait prévoir les conflits de l'avenir. Quant au présent, l'Autriche et la Hongrie ont été sauvées par le compromis, et la dynastie de Habsbourg a conservé le trône au moment où elle se trouvait le plus menacée. Il fallait passer par là ; aucune réconciliation n'était possible sans des concessions réciproques et sans que, de part et d'autre, on modérât les exigences.

Deák a rendu un grand service à l'humanité par cette réconciliation. Il a empêché une révolution et une dissolution inévitables. Il a permis à son pays de se recueillir et de travailler avec le consentement et l'aide de sa voisine. Son œuvre devait être et fut féconde. Les bénéfices que le pays en a tiré sont immenses. Il est possible qu'on oublie un jour en Hongrie tout ce qu'on doit à ce grand patriote. Pour le moment, la chambre du Musée National qui contient son mobilier est encore visitée avec émotion. L'immense tableau de Zichy, représentant la visite de la reine au cercueil du sage de la nation, est la *great attraction* pour la foule qui visite la galerie de ce musée. Le mausolée de Deák domine le cimetière de Budapest. Le portrait du grand homme

---

[1] KELETI, *Hongrie*, exposé géographique et statistique. Pest, 1873.

d'État se trouve partout. Dans cette figure d'honnête homme, ouverte et loyale, dans ces yeux qui pensent, on voit encore se refléter la conscience du meilleur des Hongrois. Mais le peuple ne s'arrête pas longtemps sur ce qui manque d'éclat. Deák n'a jamais cherché à briller; ses grandes et rares vertus l'ont mis en évidence malgré lui. Ni les honneurs ni les richesses le tentaient. Il avait de quoi vivre et n'ambitionnait rien de plus. Tout son savoir, toute sa prudence, toute sa clairvoyance, tout son zèle, toute son autorité, toute son éloquence devaient être employés au service de son pays.

Après sa mort, Deák n'a laissé pour tout héritage que quelques centaines de florins. Aussi voyait-il avec peine autour de lui une ignoble impatience de s'enrichir. Ce fut à propos d'un de ses concitoyens les plus en vue, les plus remuants et les plus empressés à réclamer des bénéfices du nouveau Gouvernement constitutionnel, qu'il dit ce mot devenu historique et qui fut appliqué ensuite à d'autres personnages: « Si, dans toute la Hongrie, il n'y avait que deux pains, le patriotisme de monsieur X*** est si grand qu'il en réclamerait *un seul* pour lui. » Lui, Deák, non seulement ne réclamait et n'acceptait rien, mais il partageait avec les autres le peu qu'il possédait.

Maintenant encore, bien que mort, il continue à rendre des services à son pays. Lorsqu'un homme politique hongrois a besoin de se faire pardonner

quelque faute récente, il invoque à sa défense le grand nom de Deák et se vante d'avoir appartenu à son parti. Ce nom, comme celui de Cavour en Italie, sert encore de drapeau, de cuirasse, de bouclier, de talisman. Avoir fait dans sa vie une action digne d'être approuvée par Deák, c'est toujours une bonne note et un titre de considération en Hongrie. Aussi, ne se fait-on pas faute d'en profiter et même d'en abuser à l'occasion. Mais cette même pudeur qui fait dire à quelqu'un lancé sur une fausse route et blâmé par l'opinion publique : « J'ai mérité un jour l'estime de Deák, » ce seul aveu est le plus grand hommage qu'on puisse rendre à la vertu du grand citoyen. C'est en même temps un avertissement secret qu'il faut, après tout, revenir aux principes de la justice et suivre une ligne de conduite honorable et désintéressée. Aussi est-ce à cette seule condition qu'on peut devenir ou rester noble, non pas seulement en Hongrie, mais dans n'importe quel pays ayant des traditions et un avenir.

IV.

Le Gouvernement et la presse.

Nunc incipit vita nova. C'est, en effet, la nouvelle Hongrie que nous allons aborder et que nous essayerons de passer en revue aussi complètement que possible.

Un nombre considérable de Magyars pensent, avec un sentiment de tristesse, que la nouvelle vie hongroise est caractérisée par les Juifs. Il nous faudra donc nous expliquer tout d'abord sur ce point.

Les visiteurs de l'Exposition nationale hongroise, dont l'emplacement se trouve aux jardins publics de Budapest, y arrivent, par une très grande, très longue et très belle rue — la plus belle rue de la ville, — qui, depuis le premier mai de cette année a changé son nom primitif de *Sugár-ut* ou *Radialstrasse* en celui de *Andrássy-ut* ou *Andrássystrasse*, c'est-à-dire rue Andrássy.

Lorsqu'il était président du premier cabinet constitutionnel, le comte Jules Andrássy fit percer cette

rue, en même temps que son illustre collègue Eötvös émancipait les Israélites. Cette coïncidence a peut-être attiré vers cette nouvelle et si importante artère de la capitale hongroise une foule de Juifs, fort satisfaits d'ailleurs d'abriter leurs demeures élégantes sous un nom aussi beau, aussi ancien, aussi aristocratique que celui des Andrássy.

L'ancien Pest était un gros village. Le nouveau Pest est certainement une grande ville, mais cette ville est encore très peu magyare. Les aristocrates, à peu d'exceptions près, n'ont pu se décider jusqu'ici à quitter leurs vieilles demeures. On dirait qu'ils craignent le contact trop intime des nouveaux éléments pénétrés dans la vie nationale. La nouvelle ville est essentiellement la ville des gens d'affaire; que peut aller faire dans une pareille galère un Magyar de vieille roche?

Nous avons entendu dire, à propos d'un aristocrate très entendu en affaires: « Pour sûr, il doit avoir quelque goutte de sang juif dans ses veines. » Ceci n'est évidemment qu'une boutade; mais elle nous semble assez caractéristique, pour mériter qu'on en tienne compte comme d'un symptôme marquant.

On craint surtout l'intimité avec les Juifs et on désire s'en tenir aussi éloigné que possible. Le Juif représente presque exclusivement l'affaire; et, pour la majorité de l'aristocratie hongroise, les affaires sont chose à peu près dégradante.

Cependant, dans le pays où le comte Szétchenyi

a autrefois si bien administré sa fortune qu'il est parvenu à la doubler, pendant qu'il s'occupait avec un si grand succès à augmenter la prospérité publique, comment se fait-il que les autres membres de sa caste n'aient pas compris qu'on peut fort bien avoir soin de son nom et de son rang, et, en même temps, s'occuper de ses propres intérêts, non seulement sans détriment, mais au profit du bien public?

Tout en faisant fi des affaires, les nobles magyars sont facilement accessibles à l'ambition politique. Mais, quoique nés pour briller au premier rang, ils ne pourront plus se remettre à la tête du mouvement politique qu'à la condition de se pénétrer de l'esprit moderne et des exigences de la vie contemporaine.

Si, au moment de la dernière reconstitution du royaume de Hongrie, le comte Jules Andrássy fut désigné par l'opinion publique et choisi par le roi comme premier ministre, ce choix, conseillé d'ailleurs par Deák, ne fut pas aveugle. On dut sentir que M. Andrássy était l'homme de son temps.

Fils du comte Charles qui déploya jadis une si grande activité pour le progrès économique et industriel de sa nation, le comte Jules apprit de bonne heure, soit en voyageant avec son père, soit en le suivant de près dans ses entreprises industrielles, à apprécier l'importance et les ressources du travail. Très jeune encore à la mort de son père, [1] il le

---

[1] Le comte Jules naquit le 8 mars 1823 à Zemplin;

remplaça comme président de la société pour la régularisation du cours de la Theiss, création de Szétchenyi. En 1847, le comitat de Zemplin le nomma son représentant à la diète où il brilla par ses qualités oratoires. En 1848, il fut nommé comte suprême de Zemplin par le Gouvernement constitutionnel. En 1849, Kossuth l'envoyait en qualité de ministre plénipotentiaire à Constantinople; il s'y trouvait encore, lorsque le Gouvernement autrichien, qui avait triomphé de la révolution, le condamna à mort en contumace et le fit pendre en effigie. Le comte Jules Andrássy passa son exil de neuf ans à Londres et à Paris, et profita de son séjour dans ces deux centres de la civilisation moderne pour fortifier son esprit et sa culture, et pour nouer des relations qui devaient lui être utiles un jour. A l'occasion de l'amnistie générale de 1857, il put retourner en Hongrie, et, après trois ans de recueillement, rentrer dans la vie politique en qualité de député de Zemplin. Bientôt, il fut remarqué à la diète comme un des membres les plus influents du parti Deák. Cette position exceptionnelle le fit tout naturellement avancer jusqu'à la présidence du premier cabinet consti-

---

son père mourut en 1845. Le comte Jules a deux frères, le comte Emmanuel, l'aîné de la famille, député au parlement, qui a voyagé dans l'Asie orientale et publié une relation de son voyage, et le comte Aladar qui s'est distingué en 1848 en combattant sous les ordres du général Bem.

tutionnel, dans lequel, comme ancien patriote, il garda pour lui le portefeuille de la défense du pays.

Quoique les circonstances de sa vie n'aient jamais permis au comte Jules Andrássy d'aller au feu, il a toujours montré un vif penchant pour tout ce qui est militaire; aussi est-ce en costume de maréchal qu'il s'est fait peindre par M. Benczur, le célèbre portraitiste. Ses adversaires n'ont pas manqué de tourner en ridicule, comme un travers de son esprit, cette passion du comte Andrássy pour l'uniforme. Mais, s'il est rare que l'habit fasse le moine, c'est le cas de dire ici que l'uniforme convient à l'âme chevaleresque du Magyar qui le porte. L'uniforme est une espèce de symbole qui nous rappelle comment on peut fort bien avoir le goût et l'entente des affaires et, en même temps, monter à cheval l'épée au poing pour défendre son pays. Les anciens marchands et chevaliers florentins l'ont prouvé avec éclat.

Nous avons eu l'honneur de visiter à Bude le comte Andrássy dans son magnifique hôtel de la rue *des Seigneurs* (Uri-utcza). Tout est somptueux dans son palais. L'entrée, l'escalier, le vestibule, les salons dorés, les marbres, les tapis turcs, les meubles, les glaces, les tableaux, tout annonce la demeure d'un grand seigneur. Parmi tant de richesses, un petit tableau attira tout particulièrement notre attention. C'était un paysage de Munkaczi, triste au possible et donnant une impression de désolation. Ce

tableau a son histoire qui vaut la peine d'être racontée et que le comte raconte volontiers lui-même, car il se complait avec raison dans la pensée d'avoir le premier deviné le génie du plus grand peintre de la Hongrie.

C'était en 1868. Le comte Jules Andrássy était alors premier ministre, et, en cette qualité, il visitait un jour l'exposition des beaux-arts. Un petit tableau représentant un orage dans l'Alföld, le même qui se trouve maintenant au Musée National, le frappa ; mais ce qui le frappa presque autant ce fut de voir que le comité de l'exposition était déjà devenu le propriétaire du tableau. Il en fit la remarque au président du comité, en lui disant avec autant d'esprit que d'à-propos : « Ce tableau est trop bon pour que vous l'ayez acheté ! Comment est-il à vous ? » A ce qu'il paraît, dans ce temps-là en Hongrie pas plus qu'ailleurs, l'administration officielle des beaux-arts n'avait pas la main heureuse dans ses choix. « Nous ne l'avons pas acheté, répondit le président ; nous l'avons gagné à la loterie. » Trouvant la marque du génie à la petite toile, M. Andrássy s'informe s'il y en a d'autres du même auteur qui lui est présenté. C'était Munkaczi ! Un véritable paysan hongrois, avec toutes ses qualités, les meilleures. « C'est dommage, nous disait le comte Andrássy, que vous ne le connaissiez pas encore. A lui seul, et mieux que tous les livres, il pourrait vous faire comprendre ce que vaut le peuple hongrois. »

En 1868, Munkaczi était très pauvre et bien près du désespoir. Il ne parvenait pas à percer malgré son génie ; son génie même ne pouvait prendre son libre essor. Aucune ressource, aucun débouché, aucun encouragement. Le comte Andrássy arriva à temps pour le sauver. Il fut frappé par l'étincelle qui brillait dans l'intelligence de ce jeune artiste et le recommanda chaleureusement à son collègue le baron Eötvös qui lui fit bientôt une pension de 1,000 florins pour un an. Moyennant cette pension, Munkaczi put se rendre à Dusseldorf. Il resta, ensuite, encore une seconde année à l'étranger, aux frais du comte Andrássy. Depuis lors il a fait son chemin tout seul. Mais le comte Andrássy peut, à juste titre, se vanter d'avoir alors, comme ministre de la défense du pays, fait une excellente campagne et une excellente politique, puisqu'il dota son pays d'une de ses plus belles gloires artistiques. La Hongrie a besoin que les autres nations lui fassent crédit, et lorsque des génies comme Munkaczi viennent affirmer devant l'Europe que la patrie hongroise payera sa dette à la civilisation, tous les Hongrois ont droit d'être fiers et d'espérer dans l'avenir.

M. Andrássy est, peut-être, le plus européen des Magyars. Il est, en tout cas, un homme accompli par ses goûts élégants, par ses manières distinguées, par son esprit, par sa culture et par l'aisance avec laquelle il parle les langues étrangères. Toutes ces qualités le préparaient admirablement à son rôle de

conciliateur. Professant une grande admiration pour M. de Bismarck, il trouve l'utilitarisme et l'opportunisme nécessaires en politique. Et comme nous objections discrètement qu'un peu d'idéalisme ne nuirait pas non plus : « Un peu, oui, repartit M. Andrássy, mais pas trop. Tout homme politique doit avoir une certaine dose d'idéalisme. Bismarck lui-même est plus idéaliste qu'on ne le pense. S'il n'avait pas eu une idée, une grande idée et s'il ne l'avait pas poursuivie jusqu'au bout, il ne serait jamais parvenu à faire tout ce qu'il a fait. Moi aussi j'ai eu mon idée. Je n'ai écrit dans ma vie qu'une page d'histoire, une page assez courte, mais qui restera. J'ai vu nombre d'hommes politiques renversés avec leur système; mais lorsque j'ai quitté le pouvoir, mon système m'a survécu, et il est encore debout. Deák lui-même, le grand Deák, ne croyait pas que j'aurais pu pousser si loin et si bien affermir son œuvre de conciliation. Le dualisme qu'il avait conçu je l'ai réalisé et fortifié. »

Le comte Andrássy a certainement pressenti que le danger le plus grand pour la Hongrie future ne serait pas venu de l'Autriche, mais de l'Allemagne. C'est pourquoi il a essayé et est parvenu à intéresser M. de Bismarck à la grandeur et à la prépondérance hongroise dans la nouvelle monarchie constitutionnelle. Ce que le comte de Beust, par ses précédents, par ses principes et par ses goûts ne pouvait même pas essayer, un homme politique hongrois a

pu le faire accepter. Comme président du cabinet impérial, comme chancelier de l'empire, comme ministre des affaires étrangères, le comte Andrássy a continué à faire du patriotisme. Le personnage était éminent par lui-même, mais son importance s'augmentait de ce que l'homme représentait un principe et une grande idée nationale. A Vienne on sentait dans l'activité du chancelier hongrois tous les efforts de la nouvelle Hongrie pour conquérir une place dans le concert européen.

L'histoire du gouvernement de M. Andrássy est trop récente pour qu'on ait pu l'oublier. Le ministre-président du Gouvernement hongrois avait certainement lui aussi de grandes sympathies pour la France qui, dans les années 1870-71, succombait sous le poids écrasant de l'Allemagne. On n'a pas vécu pendant quelques années de sa vie à Paris sans en emporter le sentiment que la France est la patrie de l'homme civilisé, qu'elle vous appartient un peu et que vous lui appartenez. Le cœur de M. Andrássy devait donc être prêt à s'associer aux démonstrations chaleureuses des patriotes hongrois en faveur des patriotes français. Mais la raison politique ne permit pas au comte Andrássy de sortir de la stricte neutralité qu'il avait proclamé nécessaire dès la déclaration de la guerre franco-prussienne.

Il fit aussi prévaloir sa politique à Vienne, où les rancunes de l'année 1866 n'étaient point encore assoupies et où la tentation d'intervenir dans le con-

flit était grande. Il sauva ainsi l'Autriche de la fureur du vainqueur tout-puissant qui n'aurait point manqué de punir les nations hostiles à sa politique. La même neutralité qui, malgré les plus vives sympathies pour la France, avait permis aux Italiens d'entrer à Rome, ayant été observée également par la Russie et par l'Autriche-Hongrie, les deux empires en retirèrent des avantages d'un autre genre, mais non moins importants pour leur avenir. La Russie commença alors à déchirer le traité de Paris et se prépara à une nouvelle descente en Turquie ; l'Autriche-Hongrie trouva en Allemagne un appui solide pour intervenir à son tour dans la question d'Orient et y exercer une influence essentielle. La neutralité de l'Autriche-Hongrie fut l'œuvre du ministre hongrois ainsi que la reconnaissance immédiate du nouvel empire d'Allemagne de la part du Gouvernement hongrois. Cet empressement qui était un acte de sage politique méritait sa récompense. Le comte Andrássy fut naturellement signalé pour le portefeuille des affaires étrangères et pour la présidence du cabinet impérial. Ce fut ainsi que les chanceliers des trois empires, prince de Bismarck, prince Gortchakoff et comte Andrássy consolidèrent sur la base des intérêts communs des trois États cette triple alliance qui dure encore. Tout ce qui s'est passé en Europe depuis 1871, dépend, plus ou moins, de cette alliance qui s'impose dans toutes les questions de la politique européenne comme un fait capital, domi-

nant, inévitable et absorbant. On peut le regretter à plusieurs points de vue, et nous craignons que dans ce pacte des trois empereurs les intérêts de la justice n'aient pas toujours été pris en considération. Nous regretterions vivement, par exemple, si M. Andrássy, pour faire le bonheur et la grandeur de la Hongrie avait consenti au sacrifice éventuel de la Pologne à la Prusse. Chaque peuple a, sans doute, le droit de pourvoir à ses intérêts, mais seulement en respectant les intérêts des autres. L'histoire nous prouve que les petits peuvent devenir grands ; l'Italie, la Grèce, la Hongrie elle-même sont en plein développement. Pourquoi un homme politique hongrois devrait-il consentir à voir étouffer par trois colosses la Pologne ? Pourquoi ne devrait-il pas l'aider plutôt à se délivrer de ces étreintes mortelles ? Nous savons que le prince de Bismarck professe le plus grand dédain pour la politique sentimentale. Il n'en fait pas lui-même et n'aime guère ceux qui en font. Mais on appelle parfois sentimental tout ce qui est conforme aux intérêts de la justice, de la liberté, de l'humanité. Un homme politique magyar doit se garder plus que tout autre de confondre les deux choses ; car le respect du droit des faibles n'est pas seulement exigé par un sentiment humain et consacré par les lois, il est aussi conseillé par l'intérêt. Il se peut, en effet, que les faibles deviennent forts un jour et qu'ils se vengent. Les Hongrois aussi ont été en tutelle ; arrivés maintenant à la majorité,

ils ne doivent jamais perdre de vue les intérêts des mineurs qui les entourent. Nous avons plus d'une fois entendu lancer par des ennemis de la Hongrie des propos comme ceux-ci: « La Hongrie ne représente rien en Europe. Elle est trop isolée, trop minime, trop faible, pour exister par elle-même : la Russie c'est la force, l'Allemagne c'est la science, l'Angleterre c'est l'industrie, la France c'est l'esprit, l'Italie c'est l'art ; qu'est-ce donc que la Hongrie? Tous les autres peuples qu'elle voudrait gouverner ont des attaches, un soutien, une base dans une race nombreuse et puissante. Quelle étrange prétention que celle des Hongrois de vouloir nous dominer ! »

A des propos pareils nous avons constamment répondu : « Les Hongrois ne songent pas à dominer, mais à rallier. Il faut d'ailleurs que le gouvernement soit entre les mains de gens ayant du prestige et sachant, à l'occasion, tirer l'épée pour défendre les faibles. Les Hongrois ne sont ni des tyrans ni des oppresseurs, ainsi que les peuples gouvernés maintenant par eux se plaisent à les représenter, mais de véritables chevaliers de la cause commune. »

Il faut qu'il y ait, au centre de l'Europe, souche de chevaliers, et la politique hongroise a décidément sa raison d'être si elle s'inspire à un sentiment chevaleresque. Si on s'avisait de faire à Budapest la même politique utilitaire qui caractérise nombre d'autres cabinets européens, on ne prendrait certainement aucun intérêt au développement de la puissance

hongroise. Mais nous voyons dans la prépondérance magyare une garantie que l'esprit dominant dans l'empire fédéral danubien sera un esprit exclusivement chevaleresque. On ne saurait être un véritable homme politique hongrois sans être entièrement pénétré de cet esprit. (L'on peut contredire)

Le comte Andrássy était au nombre de ceux qui pouvaient le mieux représenter, dans la triple alliance, l'esprit chevaleresque de sa nation. Mais, peut-être, a-t-il trop recherché l'approbation de M. de Bismarck. Il a certainement servi les intérêts immédiats de la Hongrie et son pays en a profité et en profite encore; mais ce que les hommes politiques hongrois préparent actuellement pour leur nation étant surtout destiné à garantir l'avenir, aucun Magyar ne devrait jamais perdre de vue que le plus grand avantage du peuple hongrois c'est l'opinion qu'on a de sa noblesse. Il faut que cette noblesse s'impose par le langage et par la conduite des hommes du Gouvernement. Dès qu'ils cessent de parler et d'agir noblement, on refuse de les écouter et de les suivre. Être habile ce n'est pas assez pour réussir longtemps en Hongrie. On peut obtenir quelques succès momentanés et trouver quelques partisans, peut-être même des admirateurs. Mais la considération durable ne suit pas ces succès éphémères.

Le comte Andrássy lui-même, lorsqu'il parle et juge de la politique en simple spectateur, comprend parfaitement qu'il n'y a rien de plus urgent et de

plus important en Hongrie que de sauvegarder et de maintenir dans leur intégrité la dignité, la fierté, l'indépendance des Magyars.

Nous nous souvenons de ce qu'il nous disait à la veille de la discussion du projet de loi pour la réforme du Sénat qui devait, après avoir été approuvé à la Chambre des députés, passer sous la discussion des magnats :

« Je pense, affirmait-il, qu'une réforme est nécessaire; mais M. Tisza s'y est, peut-être, mal pris. Il échouera, dès que son projet sera porté devant les magnats. Pas un seul magnat ne votera son projet tel qu'il est[1] et M. Tisza devra le remanier. Le projet n'est pas encore mûr. Le ministre-président n'a pas eu le temps de le méditer. Où le trouverait-il? Ne voyez-vous pas que, comme président et comme ministre de l'intérieur, il est forcé de passer toute sa journée à la Chambre? La Chambre est devenue son bureau. Il est sûr de sa majorité et gouverne par elle ; on a beau l'attaquer et le blâmer; lorsqu'on vote, il a toujours raison. L'intention de M. Tisza est, à ce qu'il paraît, de bureaucratiser le Sénat, tout comme il a été fait pour la Chambre des députés, en vue de s'y assurer à tout prix la majorité : mais alors, qu'irions-nous faire au Sénat ? A quoi bon perdre notre temps à prononcer et à écouter des discours, si tous ces discours doivent nécessairement,

[1] En effet, ce projet fut considérablement modifié.

fatalement tomber dans l'eau? Le jour où la Chambre haute ne signifiera plus rien pour le pays et ne fera qu'un double emploi avec la Chambre des députés, le jour où l'on aura réussi de cette façon à garantir au Gouvernement la perpétuité du pouvoir, je cesserai de paraître au Sénat et je monterai à cheval. Je conviens que, dans ce moment, notre Chambre haute ne vaut pas grand'chose; mais on ne peut pas, on ne doit pas lui enlever son caractère aristocratique. Je veux bien que l'on fasse entrer dans le Sénat des éléments nouveaux, mais à condition qu'ils soient toujours des éléments aristocratiques. Et de grands écrivains, de grands artistes, des hommes d'un mérite incontestable, c'est encore de l'aristocratie et de la meilleure. En acceptant ces éléments nouveaux, le Sénat ne pourra qu'en profiter; mais ils ne sauraient être nombreux et devraient être signalés seulement par le suffrage de l'opinion publique. M. Tisza, lui, vise surtout à réformer le Sénat, en y introduisant des éléments bureaucratiques, des membres de l'administration qui votent pour lui en toute occasion. Ceci serait désastreux et amènerait à la longue une grande confusion. Chaque nouveau ministère, en admettant encore la possibilité d'un changement de ministère, chercherait à s'assurer la majorité dont il aurait besoin. Celui-ci, suivant ses sympathies, accorderait des privilèges à une classe, à une confession, celui-là à une autre classe, à une autre confession. Après quelque

temps, on ne trouverait plus, dans la Chambre haute, l'ombre d'un principe aristocratique. Alors, pourquoi existerait-elle encore? »

Le comte Andrássy ne serait point contraire, cependant, à l'introduction des Juifs au Sénat : seulement il ne voudrait pas les admettre comme représentants officiels de leur confession. Juifs ou Chrétiens, peu importe: s'ils ont une grande valeur, s'ils ont rendu au pays de grands services, ils méritent d'entrer dans la Chambre aristocratique. Certes le comte Andrássy, qui a contribué à émanciper les Juifs, trouve qu'après leur admission aux droits civils et politiques, ils se sont multipliés, à Budapest surtout, dans des proportions inquiétantes. Mais à qui la faute? M. Andrássy nous faisait remarquer que dans certaines provinces de la Hongrie où le paysan hongrois est plus actif qu'ailleurs, celui-ci sait fort bien se défendre du Juif et même l'obliger à se magyariser et à adopter toutes ses mœurs. Le Juif n'a pas non plus de grandes chances de succès parmi les Saxons ni parmi les Arméniens de la Transylvanie ; les uns et les autres s'entendent merveilleusement eux-mêmes au commerce : « Un Arménien, nous disait M. Andrássy, vaut deux Juifs. » Pourquoi les Hongrois n'imiteraient-ils point l'exemple des Saxons? C'est bien ce que M. Andrássy a toujours désiré. En donnant aux Magyars les Juifs comme leurs maîtres en affaires, on espérait éveiller en eux le goût pour le commerce. M. Andrássy a certainement fait autre

chose pour son pays et mieux que cela: mais puisque de cela aussi on peut, jusqu'à un certain point, lui savoir gré, il est bon de le rappeler, pour décharger d'une partie de sa responsabilité le premier ministre actuel qu'un grand nombre de ses adversaires accusent maintenant d'avoir donné un caractère bourgeois, pour ne pas dire juif, à la nouvelle Hongrie. On était déjà entré dans cette voie avant M. Tisza; et, en ligne de justice, ce qui est encore un titre de gloire pour le baron Eötvös et pour M. Andrássy ne doit pas devenir un grief pour leur successeur. Si tous ces hommes politiques, dans le mouvement actuel, ont encouragé tout spécialement la bourgeoisie, c'est qu'ils l'ont trouvée plus prête et mieux disposée que les autres classes au travail exigé par la réorganisation de la société et de l'État hongrois. Ni M. Eötvös, ni M. Andrássy, ni M. Tisza n'ont songé à exclure les aristocrates du mouvement actuel et des bénéfices qui en peuvent résulter. Les déclamations imprudentes de l'année 1848 contre les nobles ont cessé. Mais là où l'on avait besoin d'un grand nombre d'ouvriers, et là où l'œuvre était urgente, il fallait se servir des premiers venus. Si les membres de l'aristocratie s'étaient trouvés tous en première ligne en 1867, les affaires auraient peut-être pris une autre tournure. Les ministres de cette époque comme ceux d'aujourd'hui ont compris et accepté la situation telle qu'elle était et ont cherché leur appui là où cet appui s'offrait plus large, plus solide et plus

prompt. Si nous louons, ainsi qu'il convient, M. Andrássy d'avoir employé dans son gouvernement les moyens les plus pratiques, ne blâmons donc pas trop M. Tisza d'être entré dans cette même voie et de suivre le même système. Tout au plus, pourrait-on lui reprocher de l'avoir poussé un peu trop loin et d'en avoir fait le pivot de toute son administration.

M. Coloman Tisza, qui gouverne la Hongrie depuis dix ans, ne compte que cinquante-cinq ans, quoiqu'il ait l'air d'en avoir soixante-dix. Sa santé a toujours été très chétive, mais dans ce corps fragile se cachait de bonne heure une âme de fer.

On nous a raconté que, dans son enfance, ses médecins lui conseillaient des bains froids aux eaux de Borszék en Transylvanie. Le jeune Coloman y fut donc conduit, mais il se refusait obstinément à faire son plongeon. Son père, sa mère, tous ses parents, tour à tour, le pressaient, le suppliaient inutilement : ni prières, ni menaces, ni aucun autre moyen n'avaient d'effet sur lui. On s'avisa tout à coup de lui parler au nom de la patrie, à laquelle il devait se conserver. Ce mot magique suffit pour que l'enfant se jetât de lui-même à l'eau.

M. Tisza est, avant tout, un excellent patriote et un calviniste convaincu. Entré de bonne heure dans la vie publique, il se jeta tout de suite dans l'opposition en combattant d'abord contre le ministère autrichien Thun, pour défendre l'autonomie de l'Église protestante hongroise. Après 1860, étant

député à la Chambre, il se trouva, par le suicide du comte Ladislas Teleki, à la tête du centre gauche. Au mois de mars de 1875, après la fusion de ce parti avec le parti Deák, qui amena une longue crise ministérielle et l'avénement du ministère Wenckheim, il entrait dans ce nouveau cabinet comme ministre de l'intérieur, et, quelque temps après, remplaçait aussi le baron Béla Wenckheim à la présidence. En souvenir de l'ancien centre gauche dont M. Tisza était le chef, la nouvelle majorité parlementaire prit le nom de « parti libéral » quoique les membres de cette majorité fidèle, qui parlent rarement et qui votent toujours en faveur de M. Tisza, soient désignés par l'opposition sous le nom moins flatteur de « Mameluks. » M. Tisza fut appelé à faire partie d'un nouveau cabinet, après son mémorable discours du 3 février 1875, le plus éloquent peut-être qu'il ait prononcé comme chef du centre gauche. Dans cette séance, M. Tisza posait la question financière comme question nationale et faisait un appel à tous les partis, à celui de Deák comme à l'opposition, pour qu'ils cherchassent ensemble la solution du grave problème dont dépendaient le développement économique, la prospérité, la force et l'indépendance du pays.

M. Tisza n'est rien moins qu'un orateur éloquent. Son organe est très faible, sa voix tremble et gémit, et son jeu n'a aucun éclat; mais il est un polémiste et un dialecticien habile: il trouve toujours le côté faible

de l'adversaire, ne lui laisse point de répit, le harcèle, le fatigue et sait aussi, d'un trait, le blesser au cœur. S'il ne donne à ses discours aucun développement oratoire, il sait les émailler de pointes acérées. M. Tisza est surtout un habile logicien et, lorsqu'il le faut, pour confondre un adversaire, un sophiste adroit. Il se garde de relever dans les discours de ses opposants ce qui pourrait le gêner : mais, en les écoutant attentivement, il prend des notes, s'appliquant surtout à tâcher de les surprendre en flagrante contradiction avec eux-mêmes et avec leur parti. Aussi, lorsqu'il riposte, il déchire. M. Tisza connaît l'homme et ses faiblesses ; jamais il n'est dupe de fausses apparences. Son œil perçant, véritable œil de faucon, devine l'intention cachée de certains mouvements oratoires qui ont l'air grandioses et imposants et ne sont très souvent qu'un jeu d'acteur. Ayant vu jouer de près et joué lui aussi ces rôles dans les rangs de l'opposition, il en connaît la valeur et persifle impitoyablement tous ceux qui s'en affublent. La droite, en regardant et en écoutant son chef, s'amuse, admire, vote et gagne la partie ; la gauche s'agite, se fâche, proteste, mais ne peut, après tout, que constater sa propre impuissance ainsi que l'inutilité d'un combat livré seulement avec des discours, tout éloquents qu'ils puissent être. M. Tisza, avec son esprit sarcastique, doit, au fond de son cœur, se moquer également de ses « Mameluks » et de ses oppositeurs, de la fidélité aveu-

gle, mais rarement désintéressée des premiers et de l'acharnement quand même et à tout propos des derniers. Depuis que le pouvoir est entre ses mains, il a su, par mille moyens habiles, rattacher au Gouvernement un si grand nombre de députés qu'on ne voit pas trop comment la majorité, qu'il s'est créée avec une finesse et une obstination incomparables, pourrait se dissoudre. M. Tisza sait bien que l'opposition ne saurait employer ses moyens pour parvenir ; elle n'en dispose pas, et lors même qu'elle pourrait s'en servir, elle ne le ferait pas, après avoir avoué hautement son souverain mépris pour le Gouvernement actuel et pour son système qu'elle taxe de corrupteur. C'est là, en effet, un sortilége, qui ne pourrait se rompre que par un sortilége plus puissant encore. Lorsque M. Tisza est monté au pouvoir, tout le monde a vu en lui le sauveur des finances. L'opposition se demande maintenant si, en augmentant considérablement les emplois pour obliger le plus grand nombre de personnes possible, le chef du Gouvernement actuel a choisi le meilleur moyen pour justifier les espérances que son avénement avait éveillées. L'opposition ne pourrait donc entrer elle-même dans cette voie qu'elle juge immorale et désastreuse. Que doit-elle faire ? Il ne lui reste que le droit de parler, de crier et de protester. Quant à M. Tisza et à son parti, ils ne s'en préoccupent guère. Cet enchaînement habile d'intérêts personnels qui soutiennent le Gouvernement

est la création souveraine de M. Tisza et lui permet, après dix ans de pouvoir, de traiter l'opposition avec un certain dédain.

Mais ici vient se placer une grave question. Du moment que l'opposition vaut si peu de chose aux yeux de M. Tisza, demandons-nous, et puisque les discours des opposants ne laissent, à son avis, aucune trace dans l'opinion publique et ne méritent point d'être pris au sérieux, pourquoi M. Tisza empêche-t-il qu'on parle des éclatants succès oratoires de la gauche dans les dépêches officielles qui partent pour Vienne ? Ne dirait-on pas qu'il y a là, de la part du ministre, un symptôme d'inquiétude pour l'avenir ? Il nous semble aussi que, lorsqu'on reproche à l'opposition de ne pas avoir des principes nettement définis et de viser seulement au pouvoir — vieille accusation portée par tous les Gouvernements constitutionnels contre toutes les oppositions, — lorsqu'on se fâche contre les beaux discours, contre les brillants orateurs, on sent la possibilité de voir la seule éloquence, qui a déjà créé une auréole de gloire aux chefs de l'opposition, impressionner à la longue les cercles politiques et la cour de Vienne et changer la disposition des esprits à l'égard du gouvernement de M. Tisza. Comment cet homme d'État, si fin, si prudent, si dévoué à son pays, pourrait-il avoir déjà oublié qu'il est monté au pouvoir par l'effet d'un mouvement oratoire, par un appel patriotique ? Comment ne pas craindre qu'un jour ou l'autre un des chefs

de cette gauche ne réussisse à remuer le cœur des « Mameluks » eux-mêmes, par un appel semblable, et à renverser le ministère? L'ennemi qu'il méprise et qu'il décrie peut réserver de tristes surprises à M. Tisza. Ne vaudrait-il pas mieux corriger les pernicieuses tendances bureaucratiques de son système de gouvernement et s'assurer une majorité plus solide et plus sympathique, en ralliant au pouvoir les membres plus influents de l'opposition? Le comte Apponyi, Désiré Szilágyi, Daniel Irányi sont trois capacités doublées de trois orateurs éloquents et jouissent d'une grande popularité. Le premier défendrait les véritables intérêts de l'aristocratie progressiste, le second représenterait on ne peut mieux la bourgeoisie qui s'ennoblit par l'intelligence et par la culture, le troisième, s'il pouvait renoncer à son programme désormais vieilli de l'année 1848, serait l'avocat le plus vertueux et les plus écouté de la cause du peuple et donnerait au gouvernement de M. Tisza un caractère vraiment national. Mais nous sentons bien qu'à l'heure présente une conciliation entre le parti gouvernemental et l'extrême gauche serait une utopie, et nous nous contenterions d'une fusion plus simple, si les ambitions personnelles qui se trouvent en jeu permettaient aux hommes du Gouvernement et à leurs opposants de se placer à un seul point de vue patriotique.

Dans le moment actuel, le ministre Tisza a dans son cabinet des capacités, mais ne compte qu'un seul

homme vraiment supérieur, un homme qui est une force, un appui, une réclame pour le Gouvernement. Cet homme rare est M. Tréfort, le ministre des cultes et de l'instruction publique. Deux autres ministres le soutiennent par leur concours efficace et sympathique. L'un d'eux est le baron Gabriel Keményi, qui s'intéresse vivement, dans son département des travaux publics, à tout ce qui peut augmenter, faciliter et améliorer les communications en Hongrie ; l'autre est le comte Paul Szétchenyi, ministre de l'agriculture et du commerce, qui poursuit le développement de l'industrie agricole, de la richesse nationale, tout en prodiguant des soins intelligents aux écoles rurales et économiques. La reconstruction de la ville de Szegedin, l'endiguement de la Theiss et l'exposition nationale de Budapest témoignent de l'activité et du bon vouloir de ces deux ministres distingués. Mais le feu sacré et les vues supérieures qui caractérisent l'œuvre de M. Tréfort lui donnent une place à part et au-dessus de tout ce qui se fait dans les autres départements du cabinet hongrois. Le comte Jules Szapáry, le ministre des finances, lutte bravement, mais avec des ressources insuffisantes contre des difficultés énormes :[1] de

[1] Né à Budapest le 1er novembre 1832 ; il est ministre depuis 1878, et président de la société agricole depuis 1875. De 1872 à 1875 il avait été ministre de l'intérieur. Avant d'être nommé ministre des finances, le comte Szapáry fut nommé président de la commission hongroise pour l'exposition internationale de Paris.

M. Théodore Pauler, le ministre de la justice,[1] on dit seulement qu'il vieillit ainsi que l'école juridique à laquelle il appartient; le baron Géza de Fejerváry aura toujours une action très limitée tant qu'il n'obtiendra pas des canons pour ses honveds; le baron Béla Orczy, ministre hongrois à la cour de Vienne et M. Coloman Bédékovic, l'excellent ministre de Croatie, Esclavonie et Dalmatie ont un rôle des plus effacés. L'activité des différents ministères ne se manifeste donc pas en proportions égales. Cependant, dans un pays qui surgit à la vie libre, chaque chef d'administration devrait témoigner d'une égale ardeur. Il serait nécessaire, par conséquence, d'introduire dans le cabinet des éléments nouveaux, plus jeunes et plus ardents. Pour le Gouvernement ce serait là le meilleur moyen d'avoir raison de l'opposition. Seulement ce remaniement inévitable du cabinet ne devrait pas se faire uniquement en vue de détacher de l'opposition quelques membres influents pour grossir le parti ministériel, mais dans le but d'utiliser toutes les forces du pays et de faire réellement, dix ans après, ce que M. Tisza se proposait d'accomplir, lorsqu'il prit en main la direction des affaires, le lendemain d'un appel à tous les partis. De la part du Gouvernement hongrois cet appel devrait se faire non pas le jour du danger, mais chaque année, chaque jour, à toute occasion favorable. Le patriotisme de M. Tisza étant indiscu-

[1] M. Pauler est né le 9 avril 1816.

table, il trouverait toujours le moyen de faire vibrer le cœur de ses opposants, en les engageant à travailler avec lui pour la grandeur et la prospérité de la patrie.

M. Tisza est issu d'une famille d'ancienne noblesse; il est, en outre, fort riche et, par conséquent, indépendant. Son éducation a été des plus soignées et les voyages ont contribué à enlever à son esprit une partie de cette aridité et de cette stérilité qui accusent le plus souvent un manque d'imagination. Intelligence sagace, mais manquant d'élévation, M. Tisza observe le côté pratique des choses et néglige le côté idéal. Il lui serait donc on ne peut plus utile d'avoir le concours d'intelligences plus larges et de cœurs plus chauds. L'opposition pourrait lui en fournir; et personne mieux que lui ne saurait découvrir ce qu'il lui faut. Son gouvernement ne manque ni d'énergie ni d'habileté: il lui manque cette chaleur qui devrait le rendre sympathique. M. Tisza est trop bon patriote pour ne pas comprendre qu'il ne faut pas déconsidérer les adversaires appelés à rendre dans l'avenir des services au pays. Ses adeptes ne cessent de crier à chaque nouveau discours de l'opposition: « Il est évident que ces messieurs visent uniquement à renverser les ministres actuels pour se mettre à leur place. Si M. Tisza soutenait le contraire de ce qu'il propose, la gauche le combattrait quand même. Ce n'est pas une lutte de principes, mais une lutte personnelle. » En admettant

même que cela soit, on ne peut nier que sous ces luttes dites personnelles percent des principes et des idées qu'il serait peut-être utile de suivre. Le comte Apponyi place son idéal national plus haut que M. Tisza: si ce dernier pouvait être renversé aujourd'hui, il est évident que M. Apponyi serait appelé à réaliser cet idéal. Il y a là, croyons-nous, un avertissement dont M. Tisza pourrait faire son profit, en essayant une nouvelle fusion avec l'opposition modérée, quelque chose d'analogue en sens inverse à ce qu'il fit, comme chef du centre gauche, avec le parti Deák.

En notre qualité d'étranger et d'ami des Hongrois, nous avons essayé de saisir sur le vif toutes les forces actives de la nation et nous ne les avons naturellement pas trouvées toutes réunies d'un seul côté. Un homme de gouvernement doit avoir cette même objectivité de vues. Sans attendre que les forces de tous les partis viennent à lui, l'homme d'État a l'obligation d'aller lui, le premier, à leur rencontre et de rallier ces forces, afin que le gouvernement représente le plus complètement possible la sève qui monte, les éléments qui avancent, en un mot, toutes les individualités les plus populaires et les plus efficaces du pays.

Le cabinet Tisza inspire sans aucun doute la confiance. Le président sait ce qu'il veut. Il s'entend parfaitement à discipliner ce qu'il commande et à mettre de l'ordre dans l'administration. Aussi se dé-

clare-t-il satisfait en voyant comment son collègue M. Tréfort sait faire avancer la culture nationale et infuser un peu de vie à la lourde machine gouvernementale. Mais, pour peu qu'on analyse les éléments dont le ministère actuel se compose, on sent que, dans un pays aussi jeune et aussi pressé d'arriver que la Hongrie, il faudrait, en y travaillant de part et d'autre, faciliter et accélérer les mouvements de cette machine, au lieu d'en compliquer les rouages. Pour gouverner, il ne suffit pas de renforcer l'autorité bureaucratique; il faut encore, il faut surtout donner des idées à tout ce qui fait partie du gouvernement. Or, pour donner des idées il faut d'abord en avoir. Sans feu, point d'incendie. Est-ce à dire que la Hongrie gouvernementale manque de foyers lumineux? Loin de là, et nous venons d'en signaler un des plus brillants dans la personne de M. Tréfort. Il faudrait seulement que le président du conseil cherchât à s'entourer d'autres éléments de ce genre. Qu'il continue ce rôle de modérateur, qui est désormais le sien, mais qu'il n'oublie pas d'avoir lui aussi crié du haut de la tribune, il y a dix ans de cela: « La patrie avant tout! »

L'enthousiasme soulevé en Hongrie au mois de mars 1875, lors de la constitution du *parti libéral parlementaire* issu de la fusion du parti Deák avec le centre gauche, se renouvellerait, sans aucun doute, le jour où, par l'initiative de M. Tisza, on constituerait un grand parti national dont son propre gou-

vernement serait le centre et qui accueillerait les meilleurs éléments de l'opposition modérée. Les ovations dont le ministre-président a été l'objet à l'occasion du dixième anniversaire de son entrée au ministère de l'intérieur, la lettre flatteuse que le roi lui adressa à cette occasion, la majorité constante sur laquelle il peut compter dans tous les débats parlementaires, donnent à M. Tisza une force exceptionnelle. Son patriotisme, la fermeté de son caractère, son activité, son esprit de suite, son habileté, lui ont attiré la considération, mal dissimulée, de ses propres adversaires. Sa vie simple et austère, ses actes politiques, la constitution d'une banque d'État austro-hongroise, le compromis administratif avec la Transylvanie, la réorganisation des différentes branches de l'administration, la réforme du Sénat, dix années de pouvoir lui ont assuré un prestige dont aucun autre homme politique, à l'exception, peut-être, de M. Andrássy, ne saurait jouir à l'heure présente. Malgré tout cela, M. Tisza ne peut avoir la conscience d'interpréter, par ses actes, l'esprit et le caractère du peuple hongrois. Il y a de la raideur dans son langage et dans sa conduite. Cette raideur est, peut-être, le résultat de son éducation calviniste; mais elle est indéniable. Ses amis mêmes la constatent, quoiqu'ils assurent que dans l'intimité et dans le cercle de la famille, M. Tisza est tout autre homme. Nous le croyons, mais cela ne nous suffit pas. Le chef d'un gouvernement est aussi, à certains égards, un père

de famille, et le jeu gouvernemental, jusqu'à un certain point, un jeu de magicien. Moyennant certaines influences, la sympathie s'éveille dans le pays, et, par la sympathie, l'activité patriotique. Cela arrive lorsqu'à la tête du gouvernement il n'y a pas seulement des sages, mais aussi des fascinateurs. M. Tisza a consolidé son pouvoir; il serait temps de l'ennoblir et d'en augmenter le prestige. Il a fait de la prose jusqu'ici et personne ne peut lui en vouloir, puisque sa prose était nécessaire. Mais, à la longue, et en Hongrie surtout, la prose seule fatigue. Pour assurer une longue vie au cabinet Tisza il faut qu'un souffle poétique vienne le ranimer. Les comtes suprêmes peuvent l'aider à maintenir l'ordre dans le pays; la presse fidèle peut continuer à chanter ses louanges; la Chambre obéissante à voter comme il veut; mais les nobles et le peuple qui constituent, après tout, la véritable Hongrie, sentent que quelque chose d'essentiel manque à la vie nationale. Ce quelque chose c'est l'inspiration.

Dans une entrevue que nous avons eue avec M. Tisza, nous remarquions que ce que cet illustre homme d'État admire de plus en Italie est son assiette financière et que l'homme qu'il envie le plus aux Italiens n'est point un grand artiste, ou un grand écrivain, ou un grand savant, mais M. Magliani, le ministre des finances. Les questions financières continuent à être son idée fixe, comme elles l'étaient le jour où il livra bataille au cabinet Bittó qu'il devait renverser

et remplacer. Mais la prospérité des finances est le produit de toutes les activités intelligentes, de tous les efforts, de tous les sacrifices patriotiques du pays et l'on ne peut parvenir à de pareils résultats qu'en développant le sentiment du dévouement qui exige toujours une certaine dose de poésie et de noblesse. Si on laissait tarir ces deux sources de la chevalerie et de l'héroïsme, la nation hongroise, au lieu de monter et d'avancer devrait fatalement descendre et reculer. *Omen Deus avertat !*

Nous venons de nommer les « comtes suprêmes. » C'est par eux que le ministre de l'intérieur gouverne les provinces ou départements qu'on appelle *comitats*. Chaque *comitat* a un *comte suprême* ou préfet, appelé *ober-gespàn* en allemand et *fö-ispàn* en hongrois, et un sous-préfet ou *vice-comes*, dit *vize-gespàn* en allemand et *alispàny* en hongrois. Le comte suprême est un haut fonctionnaire qui avait jusqu'ici son siége à la Chambre des magnats. Après la réforme, une véritable réforme libérale à ce point de vue, ce droit bureaucratique fut aboli. Le comte suprême ne conserve plus sa place à la Chambre des magnats que si son grand nom, ou sa grande fortune, ou ses grands mérites lui en donnent le droit. Lorsqu'il réside dans son comitat, le comte suprême représente le pouvoir exécutif et surveille les intérêts du Gouvernement dans l'administration des villes et des tribunaux, dans le choix des employés et surtout dans les élections.

On prétend que sous l'administration de M. Tisza un certain nombre de comtes suprêmes se sont ruinés en dépensant, par excès de zèle, au delà de leurs moyens, pour représenter dignement le pouvoir central. D'autres ont perdu leur place pour n'avoir pas soigné avec assez de zèle les intérêts ministériels.

Le sous-préfet n'est qu'un employé, le premier employé du comitat : en l'absence du préfet, il le remplace et le représente, en présidant à l'administration et en veillant à l'exécution des ordres du Gouvernement. Il y a des capacités parmi les sous-préfets, mais comme généralement ces fonctionnaires subalternes n'ont pas de fortune, il est rare qu'ils deviennent comtes suprêmes. S'ils n'ont pas un grand nom, ou de grandes richesses, ou de très grandes protections, leurs seuls talents ne suffisent guère à leur donner de l'avancement. Une fois nous demandions comment il se faisait qu'un sous-préfet d'une petite ville de province, homme posé, bien élevé, cultivé et intelligent dépendît d'un jeune homme sans expérience, investi de la dignité de comte suprême par le seul privilége du grand nom qu'il porte. « Ne vous formalisez pas, nous répondit-on, pour ce que le comte suprême vient faire ici, l'âge n'a pas d'importance. Il nous arrive une fois par mois, il se promène, fait des visites, en reçoit, s'enquiert de nos jeunes filles, qui dans cette ville ont la réputation d'une grande beauté, il s'efforce d'être aimable avec tout le monde et donne un dîner

paré. C'est tout ce que l'on peut exiger d'un comte suprême. » Nous avons cependant trouvé nombre de ces hauts fonctionnaires à leur place et très intéressés de la prospérité de leur comitat. Nous avons aussi constaté les excellents rapports qui existent entre l'autorité gouvernementale et le chef de la municipalité : à Kolozsvár et à Szegedin surtout nous avons été édifié par cette entente cordiale et par le zèle commun pour le bien public.

On ne saurait parler du Gouvernement et de la vie publique d'un pays libre sans toucher la question de la presse. La transition est donc tout indiquée.

Le nombre des journaux qui se publient en Hongrie est vraiment considérable. Une partie de la presse périodique est une grande force dans les mains du Gouvernement, et M. Tisza sait en faire son profit. Il s'entend aussi bien à mettre la sourdine aux journaux, lorsqu'il désire étouffer une discussion quelconque, qu'à donner l'intonation aux dithyrambes qu'il fait chanter en son honneur par la presse officielle ou officieuse. Malgré toutes ces précautions, les attaques des journaux de l'opposition sont rudes et fréquentes ; mais, il faut bien l'avouer, ces attaques accusent souvent le parti pris. Or, un pareil système peut tenir en haleine la curiosité publique, mais à la longue diminue l'autorité des opposants.

On lit beaucoup en Hongrie, et le grand nombre de clubs, de cafés, de restaurants où l'on trouve les principaux journaux contribue à la diffusion des

feuilles périodiques. Chaque journal politique doit payer un cautionnement de 10,000 florins, comme garantie des amendes éventuelles; mais il est évident que ce cautionnement cesse d'être une formalité seulement pour les journaux de l'opposition. Les délits de presse sont jugés par un jury.[1]

Une partie de la presse politique hongroise se trouve dans les mains d'Israélites fort intelligents;

[1] Cette disposition de la loi hongroise qui nous semble sage et libérale a cependant le pouvoir d'indigner tout particulièrement les Daco-romains de la Transylvanie. Leurs plaintes à ce sujet, justes d'ailleurs à leur point de vue, se trouvent exprimées avec une violence de langage qui dénote la passion, dans le *Mémorandum composé et publié par le comité élu par l'assemblée générale des représentants des électeurs roumains, tenue à Hermannstadt le 12, 13 et 14 mai 1881 :*

« Le jury introduit pour les délits de presse, n'est point pour les Roumains une institution libérale, mais bien, en ce qui regarde les procès politiques, une arme dirigée contre eux et devenue aux mains du Gouvernement plus dangereuse pour eux que ne le seraient même les juges ordinaires.

« Le jury est borné à quelques grandes villes désignées spécialement par le Gouvernement, villes dont les habitants ne sont point Roumains.

« Dans notre patrie, ce qui n'arrive nulle part en Europe, la politique intérieure n'est conduite qu'en vue des intérêts de la nationalité magyare.

« Quoiqu'il existe une loi qui, destinée à séduire l'opinion publique de l'Europe, porte le titre de « loi sur l'égalité des droits entre les diverses nationalités, » néanmoins le ministre-président n'hésite pas en plein par-

M. Tisza ne l'ignore point et ménage autant que faire se peut ces publicistes. Dans la séance de la Chambre des députés du 23 avril de l'année courante, il est allé jusqu'à déclarer brutalement au baron Gabriel Andreánsky, député de l'opposition, que, d'après son opinion, les 600,000 Juifs de la Hongrie sont de meilleurs patriotes que les députés magyars de la gauche. Tant que M. Tisza parle des droits ga-

lement, à la face du monde, à menacer d'écrasement les différentes nationalités.

« Le public des villes, sous la pression des chauvins et de la presse hongroise de toute couleur, encouragé par les manifestations et possédant, chose inouïe en Europe, l'agrément du Gouvernement, n'hésite pas à former des réunions dans le but de magyariser les non magyars.

« Voilà de quels éléments se composent les jurys, que l'on ne saurait regarder comme les juges naturels de la presse roumaine, mais qu'il convient d'envisager plutôt comme ses bourreaux.

« De plus, la procédure des procès de presse contient des mesures exceptionnelles pour la Transylvanie qui est habitée en grande majorité par des Roumains, — mesures, qui n'existent point dans la procédure des procès de presse applicable à la Hongrie.

« Nous précisons : en Hongrie, pour ce qui regarde la question de savoir qui doit payer les frais du procès, il n'y a aucune différence entre le procureur et les particuliers : qui perd le procès est condamné aux frais du procès. Tout au contraire, en Transylvanie, l'Etat, même s'il perd un procès, n'en a point les frais à sa charge.

« Cette seule mesure de non-égalité, en donnant au

rantis aux Juifs par la loi de 1867 et qu'en force de cette loi il croit pouvoir nommer des membres juifs au Sénat reconstitué sur une nouvelle base, son assertion peut paraître libérale et juste. Mais on ne conçoit pas comment un ministre magyar, pour flatter une classe qu'il semble vouloir obliger et s'attacher particulièrement, ait pu s'oublier au point de blesser le sentiment de tout le peuple magyar par une préférence affichée aussi solennellement. A-t-il visé aux journaux de l'opposition, où se trouvent aussi des publicistes juifs en bon nombre ? A-t-il cru pouvoir les

---

procureur le pouvoir discrétionnaire de poursuivre qui il veut, quand il le veut, sans rien risquer matériellement, est suffisante pour rendre illusoire la liberté de la presse roumaine, pour décourager et réunir ses représentants, qui sont contraints de soutenir à grands frais les procès les plus absurdes, sans que, même s'ils les gagnent, ils puissent obtenir un dédommagement.

« Avec une presse périodique maltraitée, tyrannisée de cette manière, il est absolument impossible de défendre, nous ne dirons pas les intérêts politiques et nationaux d'un peuple qui se compte par millions, mais même ceux d'une corporation d'industriels ou de commerçants.

« Une presse qui gémit sous une loi draconienne et qui est obligée de fournir un cautionnement toujours en danger d'être perdu n'est plus une presse : ce n'est qu'une torture, qu'un châtiment imposé à ses malheureux entrepreneurs. C'est l'oppression, c'est l'étouffement de toute activité politique, c'est la nuit faite dans les esprits, pour le plus grand danger de la sûreté publique et de la sûreté de la patrie. »

accaparer par cette boutade d'un goût douteux? Nous n'en savons rien. Mais l'effet de la déclaration de M. Tisza a été déplorable et nous pensons que les ressentiments qu'elle a laissés dans le cœur de chaque vrai Magyar ont dû être bien profonds.[1]

On compte actuellement, dans la seule ville de Budapest, 227 publications périodiques. Quant à la province, voici le relevé fourni par les dernières statistiques: Arad, 4 journaux: Arány-Maróth, 3; Balassa-Gyarmat, 3: Debreczin, 9; Esztergom, 4; Fiume, 3; Kalocsa, 2; Kaposvár, 5; Kecskemet, 4; Kolozsvár, 15: Komarom, 5; Miskolcz, 4; Nagy-Kanizsa, 4; Nagy-Várad, 4: Nyiregyházan, 4; Nyitra, 4: Pécs, 4; Poszony, 5: Szabadka, 4; Szatmár-

[1] Il paraît d'ailleurs que M. Tisza a obtenu un effet contraire à celui qu'il se proposait, si l'on doit en juger par un article de la *Jüdische Pester Zeitung*, puisque non seulement les Juifs ne lui savent aucun gré de son excès de zèle, mais ils le soupçonnent même de vouloir envenimer, par ces boutades, la haine des antisémites. La gazette juive de Pest compare M. Tisza à un berger qui, après avoir excité contre un passant un chien sauvage de bergerie, le rappelle pour recevoir les remerciements du passant qu'il vient de sauver. « Si un jour, est-il dit, M. Tisza n'avait pas déchaîné l'antisémitisme, il n'aurait maintenant aucun besoin de sauver les Juifs. Coloman Tisza ne donne pas de repos à la question des Juifs en Hongrie; sans aucune nécessité, il traîne les Juifs devant le parlement, pour se donner le plaisir, après les avoir fait rosser par les antisémites, de soulager leurs plaies avec le baume de ses déclarations. »

Nemeti, 4 ; Szegedin, 4 ; Szegzard, 2 ; Székes-Fehervár, 7 ; Szolnok, 5 ; Szombathely, 5 ; Temesvár, 5 ; Ungvár, 5 ; Veszprem, 7.

Les autres petites villes de la Hongrie possèdent presque toutes leur journal local. A Bukharest on publie deux journaux hongrois : deux autres paraissent l'un à Vienne et l'autre à New-York.

Nous ne parlerons ici que des journaux politiques quotidiens les plus influents de la capitale et de la province.

Le journal officiel, *Budapesti Közlöny* (Organe de Budapest) n'est important que par la personne de son directeur, M. François Salamon,[1] historien distingué, membre de l'Académie des sciences et professeur à l'Université, qui est à la tête de cette publication depuis 1867. Il a aussi fourni de nombreuses traductions et des articles remarquables au *Pesti Napló* au *Budapesti Hirlap* et à la *Revue de Budapest* (Budapesti Szemle).

Le journal officieux privilégié de M. Tisza est le *Nemzet* (la Nation) feuille de grand format qui tire de quatre à cinq mille exemplaires en double édition du soir et du matin. Ce journal existant seulement depuis trois ans est né de la fusion de deux autres journaux : le *Hon* (la Patrie) dirigé par le député Maurice Jokaï, le célèbre romancier, et l'*Ellenör* (le Contrôleur) dirigé par Louis Csernátony, député

[1] Né à Déva en Transylvanie le 4 septembre 1825.

de Fiume, ancien patriote, écrivain fort instruit, actif et habile. La direction du nouveau journal a été conservée à M. Jokaï. Le député Émeric Visi a été nommé rédacteur en chef et le député Csernátony est resté le principal collaborateur. Le directeur s'est en outre assuré la collaboration de bon nombre d'écrivains distingués dont, entre autres, le député Gustave Beksics, [1] Alexandre Hegedüs, George Szathmáry et Louis Lang. Ce dernier, causeur aimable, ancien redacteur en chef de l'*Ellenör*, puis du *Nemzet*, statisticien éminent, professeur à l'Université et membre de l'Académie des sciences, était relateur à la Chambre des députés sur le projet de loi pour la réforme de la Chambre haute. Les questions se rapportant à l'enseignement sont spécialement traitées par le conseiller ministériel M. Albert Berzeviczi, ancien député et jeune fonctionnaire qui avait déjà donné preuve de grandes capacités avant son entrée dans la bureaucratie. La critique d'art est confiée à M. Joseph Keszler, la critique littéraire à M. Thomas Szana, secrétaire de la société Petöfi. [2]

---

[1] Né le 9 février 1847. On a de lui plusieurs traductions de l'espagnol et de l'italien. Nous citerons, entre autres, la traduction des *Fiancés* de MANZONI.

[2] Né à Tisza Füred le 1er janvier 1844, il dirigea pendant quelques années la revue littéraire *Koszoru* (la Couronne) et le journal critique *Figyelö* (l'Observateur). Il fit ses études à Debreczin et à Pest où il prit son doctorat en jurisprudence. On a de lui une série importante d'essais biographiques intitulés : *Grands*

L'autre organe le plus accrédité du Gouvernement est le *Pester Lloyd*, rédigé en langue allemande. Il publie, comme le *Nemzet*, deux éditions par jour et tire près de onze mille exemplaires. C'est le seul journal hongrois connu à l'étranger, et en Hongrie il représente surtout les intérêts du dualisme et du commerce local. Pour tout ce qui a trait à la politique, il reçoit régulièrement ses inspirations du ministère de l'intérieur ; pour les questions étrangères il puise ses renseignements au cabinet de Vienne ; les deux politiques sont basées sur le principe utilitaire et opportuniste, si le manque de vrais principes peut s'appeler principe. Le directeur du *Pester Lloyd* est M. Maximilien Falk, député au parlement, esprit fin, mordant, sceptique, homme d'une expérience consommée, incapable de se nourrir d'illusions, mais doué d'un flair subtil qui lui permet d'évolutionner avec aisance au milieu des écueils et de se trouver toujours debout après les orages. Son aide de camp est le député docteur Ambroise Neményi, auteur d'un recueil d'essais sur la Hongrie contemporaine en langue allemande. [1] M. Pollak écrit

génies, les biographies des deux frères Kisfaludy et de Csokonaï, des études esthétiques. Dans le courant de cette année il publiera à Paris un album illustré sur les peintres hongrois qu'il connaît personnellement et dont il a étudié à fond les œuvres.

[1] *Das Moderne Hungarn, Essais und Skizzen* von Johann von Asboth, Dr Agaï, Ludwig Aïgner, Stefan Bartalus,

dans le *Pester Lloyd* des articles fort remarquables signés *Homo*. Ce journal se distingue aussi par sa partie littéraire et surtout par ses articles de critique musicale de M. Schütz, de critique dramatique et littéraire de M. Auguste Silberstein, ainsi que par les excellentes traductions du hongrois de M. Albert Sturm. La collaboration féminine y est aussi agréée. Nous signalerons ici, entre autres, les noms de Mme de Beniczky, de Mlle Stéphanie Wohl, de Mlle Annie Nuellens, de Mlle Mara Čop, vaillante croate qui défend avec grâce et vivacité les intérêts de la Croatie à Budapest.

Deux autres journaux allemands prospèrent dans la capitale et appartiennent tous deux à l'opposition

---

Alfons Danzer, Wolgang Deák, Karl von Eötvös, G. Heinrich, Maurus Jokaï, Ludwig Hevest, Otto Hermann, Coloman von Miksáth, A. Otvös, Franz von Pulszky, J. Pasteirner, Eug. Péterfy, Fr. Riedel, Eug. von Rodiczky, Graf Anton Szecsen, Max Schütz, Coloman von Törs, H. Vámbery herausgegeben von Dr Ambros Neményi, Berlin, Hofmann, 1883. M. Neményi est né à Péczel en 1853. Il a beaucoup voyagé en France, en Italie, en Agleterre, en Allemagne et en Orient. Il écrit également en hongrois et en allemand. Voici le titre de ses autres ouvrages : *Rabelais et son temps* (en hongrois) ; *Le parlementarisme et son autorité* (en hongrois) ; *Journaux et journalistes de la révolution française* (en allemand et en hongrois) ; *Études d'histoire contemporaine* (en hongrois) deux vol. ; *Hungaricæ Res* (en allemand) ; *La question des logements à bon marché*, rapport adressé au conseil municipal de Budapest (en hongrois).

modérée. Le premier est le *Neues Pester Journal* qui tire, dit-on, de vingt à vingt-cinq mille exemplaires. Ce journal appartenant à M. Sigismond Bródy, ancien collaborateur du *Pesti Napló*, a pour rédacteur en chef M. Léon Veigelsberg ex-collaborateur du *Pester Lloyd.* [1] Parmi les autres rédacteurs les plus distingués et les plus assidus on doit signaler M. Émeric Halász, M. Sigismond Tannenfeld, M. Louis Steiger, M. Gustave Beksics et M. François Pulszky. L'autre journal allemand, intitulé *Budapester Tagblatt,* quoiqu'il en soit à peine à sa seconde année d'existence, a déjà atteint une grande popularité, à cause de son petit format et des nouvelles à sensation qu'il publie chaque jour. Cette feuille est l'organe le plus direct du comte Apponyi qui, de temps à autre, y insère des articles importants, inspirés aux idées les plus élevées. Le député Charles Grecsak en est le directeur : M. Julien Weiss le rédacteur en chef; M. Thomas Szana et autres écrivains moins connus rédigent des feuilletons littéraires intéressants. La chronique locale y est très développée; les nouvelles personnelles y abondent; c'est dans ce journal, par exemple, que les amis de François Liszt, renseignent jour par jour le public sur les agissements du maître lorsqu'il se trouve à Budapest. [2]

[1] On nous a assuré que ce journaliste distingué reçoit 12,000 florins d'appointements par an.

[2] Parmi les petits jornaux populaires de Budapest,

Mais de tous les journaux hongrois, le plus abondamment renseigné est l'*Egyetértés* (la Concorde). C'est un journal à l'américaine, de grand format, le plus grand qui existe en Hongrie.[1] Il a pris son essor en 1876, pendant la guerre turco-russe, par ses tendances turcophiles. Maintenant il tire près de dix mille exemplaires et représente les idées de l'extrême gauche, de ce parti de l'indépendance dont le programme tracé par l'un des collaborateurs du journal, le député Louis de Mocsáry, peut se résumer par ces points essentiels : « Il faut que la Hongrie soit un État indépendant constitutionnel et se gouverne par elle-même sans aucune influence étrangère ; il faut qu'elle possède une autonomie complète, non seulement administrativement et judiciairement parlant, mais aussi pour tout ce qui se rattache à l'armée, aux finances, au commerce et aux affaires étrangères. Le parti demande l'union personnelle avec la dynastie des Habsbourg, à la condition d'une séparation politique et administrative complète et de l'indépendance absolue de la Hongrie. » C'est à peu près le programme de Kossuth qui demande encore qu'on n'accepte un prince de Habsbourg comme roi de Hongrie qu'à la condition expresse qu'il cesse d'être

on peut encore signaler deux autres feuilles allemandes: le *Politisches Volksblatt* et le *Neues Politisches Volksblatt*.

[1] Malgré son format, l'abonnement ne coûte que 20 florins par an, tandis que le *Nemzet* et le *Pesti Napló*, d'un format plus exigu, en coûtent 24.

et de s'appeler empereur d'Autriche. Le directeur et propriétaire de l'*Egyetértés* est le député Louis Csávolsky. Parmi ses collaborateurs les plus distingués il compte M. Charles Eötvös, homme d'un talent puissant, aussi grand écrivain que grand orateur, ancien député, défenseur des Juifs et connaissant à fond la Hongrie ; le député Paul Hoïtsy, un vulgarisateur de la science ; le professeur Othon Hermann, l'éminent naturaliste, député de Szegedin ; M. Hermes Mezey, ancien député.

Si l'*Egyetértés* est, peut-être, le plus bruyant des journaux de l'opposition, le plus vénérable est toujours le *Pesti Napló* (Journal de Pest). Cet ancien organe de Deák compte trente-six ans de vie et continue à tirer de cinq à six mille exemplaires. Il exprime les idées de l'opposition modérée. Son directeur actuel, M. Louis Urváry, président du club des écrivains et des artistes de Budapest est un écrivain posé et d'une grande distinction. Parmi ses collaborateurs les plus éminents, on doit mentionner le baron Ivor Kaas ; le député Cornel Ábrányi, qui est en même temps un romancier et un écrivain dramatique de talent ; M. Adolphe Fenyvéssy directeur du bureau de sténographie et dont on remarque particulièrement les articles économiques ; M. Antoine Molnár, ancien député ; le docteur Ignace Acsády, secrétaire de la rédaction, qui est aussi connu comme romancier et auteur dramatique. De temps en temps, le *Pesti Napló* publie des lettres et des articles de Kossuth

et de Klapka; son feuilleton littéraire du dimanche est généralement très apprécié.

Parmi les journaux hongrois les plus sympathiques au public, il faut nommer le *Pesti Hirlap* (Journal de Pest) dont le directeur, le docteur Géza Kenedy, est l'auteur d'une monographie sur Fiume. Le journal est rédigé par des jeunes d'un grand talent et appartient à l'opposition modérée. Entre autres célébrités, nous avons rencontré dans ses bureaux M. Adolphe Agaï, l'éminent écrivain satirique et Coloman Miksath, le conteur bien connu qui écrit des chroniques parlementaires pétillantes d'esprit, d'humour et d'originalité. M. François Pulszky donne aussi parfois des articles très remarqués.

Le *Budapesti Hirlap* (Journal de Budapest) dirigé par M. Joseph Csukássy, est le journal de la *gentry* hongroise et se distingue par son esprit tant soit peu chauvin et goguenard. Ses principaux collaborateurs sont M. Eugéne Rákosi et les deux fréres Ivor et Victor Kaas.

Le *Függetlensèg* (l'Indépendance) dont le directeur, le député Jules Verhovaï, vient d'être condamné pour un délit qui le déshonore, est lu surtout en raison de ses tendances antisémites. [1]

[1] Sous le titre de *Magyar Lap*, et sous la direction de deux députés antisémites MM. Géza Onody et Charles Szálaï, dans ce dernier printemps a paru pendant quelques semaines à Budapest un nouveau journal an-

Le *Fövarosi Lapok* (Journal de la Capitale) dirigé par l'illustre nouvelliste Charles Vadnaï, député gouvernemental, est essentiellement une chronique littéraire.

Le *Magyar Allam* (l'État magyar) est un *Univers* hongrois. Son directeur, un Veuillot moins le talent, est M. Antoine Lonkaï, d'une intolérance, d'un fanatisme clérical et d'une violence qui dépassent toute imagination. Heureusement pour le clergé catholique hongrois il y a deux autres journaux qui en représentent beaucoup mieux les véritables tendances: la *Magyar Corona* (la Couronne magyare) quotidien, conservateur et libéral, dirigé avec succès par le baron Coloman Jósika, et le petit journal clérical et à la fois démocratique, publié trois fois par semaine par le député Jean Jánossy sous le titre: *Nemzeti Politika* (Politique nationale).

Parmi les journaux politiques de la province les plus influents on doit signaler: à Kolozsvár, le *Magyar Polgár* (le Citoyen magyar) dirigé par M. Albert Ajtaï et l'*Ellenzek* (l'Opposant) dirigé par le député Nicolas Bartha; à Arad, l'*Alföld,* dirigé par M. Vidor Vörös; à Szegedin, le *Szegedi Hiradó* (le Courrier de Szegedin) dirigé par M. Alexandre Nagy;

tisémite; mais les souscripteurs n'étant point arrivés, après quelques semaines d'existence le journal a cessé de paraître. Ce jeu antisémite a coûté, dit-on, au propriétaire 11,000 florins. Ceci prouverait que deux journaux antisémites en Hongrie sont de trop.

à Debreczin, le *Debreczeni Ellenör* (le Contrôleur de Debreczin) dont le rédacteur en chef est le jeune nouvelliste Guillame Karczag[1] et le directeur est le très fécond et illustre romancier Arnold Vértesi ;[2] à Györ, le *Györy Közlöny* (l'Organe de Györ) qui existe depuis vingt-neuf ans, dirigé par M. Alexandre Czeh ; à Kaposvár, le *Somogy*, existant depuis vingt et un ans, fort bien dirigé par M. Étienne Robozi : à Pécs (Funf-Kirchen), le *Pécsi Figyelö* (l'Observateur de Pécs) dirigé par M. Joseph Kiss, qui ne doit pas être confondu avec le poète du même nom; à Déva, le *Hunyad*, dirigé par Jean Szitás, etc.

---

[1] Un volume de ses nouvelles a paru l'année dernière à Budapest à la librairie Révaï, sous le titre: *Ma és mindig.*

[2] On lui attribue plus que six cents nouvelles et plusieurs romans, entre autres: *Par chemins perdus; L'école de la misère ; Un mariage splendide ; L'Orient*, etc. M. Vértesi, né le 16 août 1836 à Erlau, s'enrôla à l'âge de treize ans dans les honveds. Dès que la révolution fut étouffée, il passa à Pest pour étudier la médecine et la loi; mais il finit par se dédier entièrement à la littérature. A vingt ans, il débuta avec la nouvelle intitulée: *Le roi des Maures.* En 1859, il publia deux volumes de nouvelles historiques ; en 1861, il entra dans le journalisme; en 1867, il prit la direction du *Pesti Hirlap*, organe appartenant alors à l'opposition dont M. Tisza était le chef; en 1870-71, étant malade, il fit un voyage en Italie, où il apprit la langue italienne, retrouva la santé et rencontra l'aimable compagne de sa vie. Dans sa maison hospitalière à Debreczin nous avons rencontré toutes les notabilités de la ville.

Ce court exposé peut suffire à indiquer quel développement a pris en Hongrie la presse politique. Les hommes politiques les plus marquants, les écrivains les plus éminents n'ont pas dédaigné de consacrer leur temps et leur plume au journalisme. Les journalistes sont, par conséquent, devenus une caste considérable. Ils se sont même constitués en société pour fonder une caisse commune, donnant droit à une pension pour ses membres. Ce qui est digne de remarque comme d'éloge c'est l'esprit de camaraderie qui règne dans ce clan distingué, malgré la divergence des opinions et la vivacité des polémiques.

La presse hongroise jouit, au fond, d'une très grande liberté et n'en abuse point. Les procès de presse sont assez rares. Parmi tous ces journaux, nous n'en avons pas trouvé un seul vraiment radical et encore moins socialiste ou révolutionnaire. La majorité des journaux, on l'aura remarqué, exprime les idées de l'opposition; mais cette opposition n'a jamais un caractère anarchique. On vise seulement à renverser un ministère qu'on ne juge pas assez libéral, et les plus hardis ne vont que jusqu'à faire des vœux pour la séparation définitive de la Hongrie et de l'Autriche. Il n'y a peut-être que deux députés et deux journalistes qui se passeraient même de l'*union personnelle* et préféreraient une constitution républicaine à un régime monarchique. La presse hongroise est donc très modérée de ton et d'allures. Elle n'est peut-être pas aussi bien disci-

plinée. Lorsque l'opposition, qui dispose d'un si grand nombre de journaux, livre bataille au ministère, elle ne songe pas assez à diriger les attaques dans la presse et dans le parlement avec un esprit de suite, une méthode bien arrêtée et des mouvements concentriques. Il nous a paru que, dans la presse comme dans le parlement, chaque publiciste comme chaque orateur engage un duel pour son propre compte. Ces passes d'armes peuvent être brillantes: les coups feront tous mouche; mais l'ensemble nous fait l'effet d'une pétarade qui se traîne, qui tient la place en émoi, mais ne l'oblige certes pas à se rendre. L'intérêt du public se porte, sans doute, sur la presse de l'opposition ainsi que sur les discours éloquents des députés de la gauche; les uns et les autres sont évidemment sympathiques à la masse; mais le manque de discipline ne laisse aucun espoir de voir l'opposition, telle qu'elle est, arriver au pouvoir. Elle ne pourrait l'atteindre que si les adversaires eux-mêmes venaient à elle, s'ils reconnaissaient loyalement les services qu'elle peut rendre au pays et s'ils partageaient de bonne grâce avec elle, dans l'intérêt public, la direction des affaires. *Quod est in votis.*

V.

Un Ministre de la renaissance.

Si de nos jours il était permis d'adopter pour devise le motto *mon nom est légion*, M. Tréfort aurait plus que tout autre le droit de faire graver ces paroles sur son écusson. Sa légion se compose de tous les ouvriers de l'intelligence, de tous les professeurs et de tous les maîtres de la Hongrie. Son armée est toute-puissante ; elle gagne toutes les batailles qu'elle livre, et aucune de ces batailles n'est sanglante. M. Tréfort a créé cette armée en grande partie ; et c'est lui qui la guide, l'inspire, l'encourage et la protége. Aucun général en chef n'a jamais poussé aussi loin l'amour pour ses compagnons d'armes que ce grand lutteur qui combat pour la lumière. Jamais on n'a vu une entente aussi complète et aussi constante entre les soldats et leur capitaine.

Il y a treize ans que M. Auguste Tréfort dirige l'administration de l'instruction publique et ces treize

années ont suffi pour faire de la Hongrie un des pays les plus civilisés de l'Europe. Son beau-frère le baron Eötvös[1] avait ouvert avant lui ce chemin lumineux; mais la mort l'enleva lorsque ses réformes étaient à peine initiées. M. Tréfort en sa qualité d'ami, de confident, de compagnon d'exil le plus cher du défunt, fut jugé par le comte Andrássy l'homme le plus digne de le remplacer. Le but des deux beaux-frères était le même : tous deux voulaient relever par la culture nationale la grandeur du pays ; seulement la diversité de leurs tempéraments leur fit employer dans cette œuvre des moyens différents. Les tendances du baron Eötvös étaient plus poétiques et plus idéales : M. Tréfort se maintenait fidèle à la politique du grand Szétchenyi, attachant une haute importance à l'augmentation des forces matérielles de son pays et au progrès de l'économie nationale. On cite encore aujourd'hui un mot prononcé par M. Tréfort en 1867, au lendemain de la formation du premier ministère constitutionnel. Rencontrant un ami intime dans le vieux palais du Gouvernement à Bude, M. Tréfort indiqua tout à coup les deux portes qui mènent au ministère de l'instruction et au ministère des travaux publics en disant : « L'avenir de la Hongrie se trouve derrière ces deux portes. Les écoles et les chemins de fer ! Voilà le programme de notre avenir ; voilà le levier

[1] Ils avaient épousé deux sœurs Rosty.

de notre progrès ! » Rien d'étonnant à ce que le comte Andrássy ait immédiatement songé à lui pour remplir le vide laissé par la mort du baron Eötvös dans les rangs du Gouvernement et dans le pays. Mais la douleur causée par la perte de ce cher parent et ami empêcha tout d'abord M. Tréfort de le remplacer dans ses fonctions. Ce fut le professeur Pauler qui se chargea de la besogne, sans toutefois laisser d'autre trace de son passage à l'instruction publique que le décret par lequel le titre de *magnificus* était accordé aux professeurs de l'université. Avant son avènement, le professeur était seulement *spectabilis ;* par cet acte, les professeurs montèrent de la cinquième à la sixième catégorie dans la hiérarchie des titres. On conviendra qu'il y avait quelque chose de plus urgent et de plus important à faire en Hongrie ; et l'on comprendra aisément l'empressement de M. Andrássy auprès de M. Tréfort pour que celui-ci se décidât enfin à accepter le portefeuille de l'instruction publique. La famille de M. Tréfort est, ainsi que l'indique le nom, d'origine française. Né en 1817 à Zemplin d'un père connu comme médecin distingué et d'une mère de pure race magyare, après avoir fait son droit à l'Université de Budapest, Auguste Tréfort entreprit à l'âge de dix-neuf ans une série de voyages en Allemagne, en France, en Angleterre, en Suède, en Russie, en Danemark et en Italie. Par ces voyages qui durèrent plus de dix-huit mois et qu'il renouvela ensuite plusieurs fois, non

seulement M. Tréfort élargit le cercle de ses connaissances et se renseigna sur l'état de la civilisation contemporaine ainsi que sur l'économie nationale des principaux États de l'Europe, mais il donna à son esprit une direction supérieure qui lui permit de regarder les choses d'en haut, tout en prenant pour base invariable les faits réels. A son retour, il entra au ministère des finances, consacrant toutefois ses heures de loisir aux occupations littéraires et à l'étude de l'économie politique. Sa culture et son intelligence des affaires publiques le distinguèrent de si bonne heure de la foule, qu'en 1848 il fut élu député par un des arrondissements de la capitale. Bientôt après il méritait d'être appelé à faire partie du premier cabinet hongrois, en qualité de sous-secrétaire d'État au ministère de l'agriculture et du commerce, dont M. Klauzál avait le portefeuille. Après la démission de celui-ci, M. Tréfort dirigea seul les affaires de cette administration jusqu'au mois de septembre. La révolution triomphant avec Kossuth, il se réfugia avec le baron Eötvös à l'étranger. Il revint avec lui en Hongrie en 1850, mais pour se retirer dans une propriété qui lui venait de sa femme et qui se trouve dans le département de Békés. Dans cette solitude, il se livra à la culture de la terre, à l'étude et à des entreprises économiques d'utilité publique. En 1860, avec le retour d'une première forme de gouvernement constitutionnel, il fut désigné par le comitat de Békés pour remplir

les fonctions de vice-comes ou sous-préfet (*alispán*); une année après il était élu député à la Chambre où il retournait de nouveau en 1865. Depuis cette époque M. Tréfort a toujours fait partie du parlement hongrois. Le 5 septembre 1872, jour mémorable dans l'histoire de la civilisation hongroise, M. Tréfort accepta le portefeuille de ministre de l'instruction publique qu'il garde, nous l'avons dit, depuis treize ans. Durant ce laps de temps il fut aussi chargé pendant deux ans de suite de l'intérim du ministère de l'agriculture et du commerce, et en sa qualité de titulaire par intérim de ce même portefeuille il négocia avec l'Autriche le traité de commerce conclu en 1876.

Fils d'un médecin, M. Tréfort est d'avis que la première condition de la prospérité d'un peuple est la santé. Il porta donc, dès le commencement de son administration, une attention spéciale sur tout ce qui a trait à la gymnastique des écoles, à l'hygiène publique, aux hôpitaux, aux cliniques universitaires. Dans une profession de foi adressée récemment à ses électeurs, il indiquait le triple but de ses efforts pour le bonheur de la nation par ces trois mots: Santé, fortune, civilisation! Il doit lui-même ses succès à sa tempérance, à son ingéniosité, à ses talents, aux grandes ressources de son intelligence, à sa culture, à ses manières affables et captivantes, à son humeur sereine, à son esprit sémillant, à son noble caractère, à son activité, à son énergie inces-

sante qu'une suite de malheurs privés n'est point parvenue à arrêter. M. Tréfort perdit de bonne heure sa femme; son fils unique, appelé à servir comme officier de la réserve dans la campagne de Bosnie, mourut jeune et plein d'espérances pendant la guerre par suite des fatigues et des maladies. Un de ses gendres, le comte Batthyány mourut subitement, peu de temps après son mariage; récemment encore il a perdu une fille. Il n'a rien oublié de ce qui lui était cher, et chaque coup l'a atteint au cœur. En causant avec lui, on voit de temps en temps passer dans son regard comme une ombre, et sa voix parait soudain s'affaiblir dans un triste souvenir. On sent que le bonheur qu'il méritait lui a été enlevé, et on voudrait essayer de le consoler. Mais les hommes de cette trempe trouvent dans la hauteur de leur vocation et dans leur activité fiévreuse pour le bien, un appui, un soutien, et presque une compensation providentielle à leur chagrin. On dirait qu'ils cherchent à se venger du sort, à le braver courageusement, en se dedommageant du bonheur individuel qu'ils ont perdu par le bonheur qu'ils procurent aux masses. Dans ces luttes gigantesques, souvent solitaires et parfois incomprises, chaque homme de génie devient un titan et participe de la nature de Prométhée. Si les hommes de cette trempe n'étouffaient pas leurs cris de douleur, s'ils pouvaient verser des larmes, ces cris perceraient le ciel et leurs larmes ne se tariraient jamais. Mais ils préfèrent dédaigner

l'injustice du sort en augmentant le nombre des heureux sur la terre.

Nous ne pouvons indiquer, ni en quelques lignes ni en quelques pages, les résultats de l'œuvre immense accomplie par M. Tréfort en Hongrie. Un jour peut-être, dans un autre ouvrage, nous examinerons séparément les phases différentes de la culture magyare, et nous pourrons alors constater à plusieurs reprises l'impulsion bienfaisante de ce beau génie qui se multiplie à l'infini. Ici nous ne pouvons qu'indiquer d'une manière très sommaire les lignes générales de cette œuvre colossale.

Des personnes habituées à juger les hommes d'après les surfaces, ne trouvant dans M. Tréfort aucune espèce de pose,. aucun de ces artifices et de ces dehors qui imposent souvent l'admiration au vulgaire, s'imaginent volontiers que l'homme est de leur taille et s'étonnent que des étrangers aient pu le considérer comme le plus grand des Hongrois contemporains. Puisqu'il ne fait pas beaucoup de bruit, puisqu'il travaille tranquillement dans son cabinet, puisqu'il s'interdit les mots sonnants et ne cherche que le mot juste, toute cette simplicité, qui est un des caractères du bon goût et de la véritable grandeur, échappe à la foule. La grandeur de l'homme est dans l'idée grandiose et patriotique qu'il poursuit, dans son énergie à entraîner la Hongrie vers l'avenir glorieux qu'il a entrevu. Son travail est incessant autant que profitable; et l'on voit la marque d'un gé-

nie supérieur jusque dans le choix des collaborateurs qu'il se donne. Dans aucun autre pays on ne saurait trouver autour du ministre de l'instruction publique une élite d'hommes aussi distingués, aussi intelligents et aussi actifs que le groupe de choix qui entoure M. Tréfort et qui, cherchant sans cesse à deviner les pensées dirigeantes de l'illustre homme d'État, en seconde tous les efforts. Nous avons eu l'honneur d'approcher quelques-uns de ces hauts et éminents fonctionnaires, de ces missionnaires conscients, de ces pionniers habiles du ministre Tréfort. Chacun est dans sa spécialité une illustration. Aucun d'eux ne ressemble à cet employé machine qui devient chef de bureau par la simple raison qu'il a occupé comme écrivassier le même fauteuil pendant quelques dixaines d'années. M. Tréfort a fort bien compris qu'aucun ministre de l'instruction publique n'a le droit de mettre à la tête des universités, des écoles polytechniques, des lycées, des écoles primaires et des écoles des beaux-arts des employés ignorants, incapables de saisir l'âme secrète du mouvement intellectuel que le ministre veut développer dans chaque branche de l'enseignement. Il a donc appelé à lui des hommes capables de le comprendre et de le suivre, de lui donner à l'occasion des conseils pratiques, de faire exécuter ses ordres avec intelligence et promptitude. Autour de l'astre gravite donc une pléiade de satellites lumineux. Le feu sacré que le ministre a communiqué à ses collaborateurs immédiats,

à des hommes tels que les Békéy, les Forster, les Szàlaï, les Klàmarich, les Gönczy, les Berzévici et les Markussowsky, lui permet de se maintenir en un rapport continuel et sympathique, on pourrait presque dire en communication électrique avec toutes les institutions de son ressort. Ce travail supérieur qui se fait dans les bureaux de l'instruction publique de la Hongrie est, croyons-nous, unique en Europe et mérite qu'on le signale aux autres administrations aussi bien de la Hongrie que des autres pays civilisés où l'employé est généralement l'obstacle aux plus hautes inspirations du ministre. M. Tréfort a fait preuve d'une grande prévoyance en séparant nettement le travail nécessaire, mais manuel et usuel de la bureaucratie, du travail intelligent qui doit seconder directement l'œuvre du ministre et faire de l'administration supérieure des écoles et par suite de la culture nationale un corps organique ayant conscience de son but, de ses devoirs et des moyens les plus aptes à réaliser la réforme intellectuelle de la société. En visitant les écoles de Budapest en compagnie de ces véritables illustrations de la bureaucratie hongroise, nous avons senti combien l'œuvre que M. Tréfort poursuit est féconde et combien est précieux le concours de ces hommes dévoués, instruits et actifs qui portent pour ainsi dire l'âme du ministre dans les écoles.

Le portrait de cet illustre ministre se trouve dans presque toutes les écoles et nous avons constaté avec la plus vive satisfaction cet hommage rendu par les

chefs des institutions scolaires à ce grand, modeste et infatigable bienfaiteur de la société hongroise. M. Tréfort n'est pas seulement la principale gloire et la plus grande force du cabinet Tisza, mais il serait l'homme nécessaire comme ministre de l'instruction publique dans n'importe quel cabinet. Ses compatriotes l'apprécient et le jugent comme il mérite, mais il nous a semblé qu'on ne saisit peut-être pas assez la grandeur de l'œuvre accomplie, et qu'on ne mesure pas suffisamment la force du génie qu'exigeait l'accomplissement de cette œuvre. L'opposition en outre chicane quelquefois injustement le ministre sur un point où il nous semble précisément qu'il mériterait les plus grands éloges.

En parcourant la capitale et les villes principales de la Hongrie nous avons remarqué avec un sentiment de vive admiration comment les plus beaux édifices et les plus grandioses sont réservés aux écoles. « Trop de luxe » crie l'opposition, qui juge d'après les apparences et ne se donne guère la peine d'entrer dans ces résidences royales destinées par M. Tréfort à la science. « On pourrait obtenir les mêmes résultats à moins de frais, s'écrie-t-on. Nous sommes pauvres ; contentons-nous d'une demeure plus modeste. Pourvu que les maîtres soient capables, qu'importe l'endroit où ils enseignent ? Les anciens philosophes de la Grèce n'enseignaient-ils pas en se promenant ? » En entendant des propos pareils on serait fondé de croire que l'opposition n'a aucune

idée des exigences de la pédagogie et de l'enseignement scientifique moderne. Mais les opposants n'ont qu'à entrer dans cette ville universitaire créée à Bude par M. Tréfort et qui s'appelle l'école normale supérieure: ils n'ont qu'à visiter l'école polytechnique, les cliniques médicales: ils n'ont qu'à pénétrer dans l'atelier modèle de M. Benczur, ces toutes nouvelles créations de M. Tréfort à Pest, pour se persuader que le lieu où l'on enseigne n'est point indifférent à l'enseignement lui-même. L'extérieur de ces édifices qui accueillent les institutions scolaires est certainement imposant; les écoles modèles créées par le Gouvernement sont devenues des palais. Mais lorsqu'on y entre, on se persuade qu'il n'y a rien de superflu et que chaque salle répond à sa destination. Le luxe en est d'ailleurs absent. On n'y voit ni marbre, ni or, ni pierreries, ni meubles élégants, ni riches tapis : il n'y a que du confort bien entendu et hygiénique. Les constructions sont solides, car M. Tréfort a voulu édifier pour le présent et pour l'avenir. Aussi peut-on affirmer dès ce moment que ces pierres de taille et ces briques auront un jour une histoire glorieuse. La vie future de la nation hongroise est tout entière dans ces institutions. Chaque fois que nous pénétrions dans ces nouveaux édifices nous sentions battre notre cœur de reconnaissance pour l'éminent homme d'État qui dans sa ténacité à la poursuite d'un idéal supérieur a doté son pays de ces superbes demeures de la science. Ce sont là des édifices construits d'après

le bon goût, le bon sens, et un sentiment très profond de l'harmonie : ce sont des demeures solides où l'on respire bien, où tout est organisé d'une manière rationnelle, où les maîtres et les élèves se trouvent rehaussés à leurs propres yeux par la considération que l'on attribue au savoir. Chaque institution a le matériel scientifique qui lui faut, une bibliothèque qui lui appartient, un petit musée et des laboratoires amplement fournis. Chaque professeur possède en outre, à côté de son laboratoire, sa petite bibliothèque spéciale. De la sorte on ne perd pas son temps. Aucun luxe d'employés et de gardiens ; et l'organisation de l'institution scolaire est telle, que les professeurs eux-mêmes peuvent devenir les gardiens naturels des trésors scientifiques qui leur sont confiés, puisqu'ils passent toutes leurs heures dans leur laboratoire. Dans les autres pays, le professeur est souvent forcé de rentrer chez lui pour travailler : M. Tréfort a voulu mettre le professeur en condition de poursuivre ses études dans l'école même à laquelle il appartient.

Partout où nous sommes entré, nous avons trouvé les professeurs satisfaits de leur installation. Et nous avons aussi constaté que non seulement toutes les salles remplissaient parfaitement le but auquel on les avait destinées, mais nous avons entendu certains professeurs témoigner aux fonctionnaires qui nous accompagnaient le désir d'avoir quelque autre salle devenue nécessaire en raison de l'accroissement des élèves qui travallaient dans les labo-

ratoires. Aussi, depuis quelque temps, ne construit-on plus que des édifices pour des institutions spéciales. Nous avons admiré à Kolozsvàr la nouvelle école de chimie qui ne laisse vraiment rien à désirer et peut rivaliser avec les meilleures institutions de ce genre. Nous avons en outre remarqué qu'on bâtissait un nouveau palais pour y accueillir l'institut anatomique. De la sorte chaque clinique médicale aura bientôt son édifice à part. Ce qui suffisait autrefois pour toute une université, suffit maintenant à peine pour une seule branche de l'enseignement. Ceci prouve combien la science a marché et combien il est difficile de nos jours de devenir encyclopédiste. Mais s'il est presque impossible qu'un seul homme puisse encore suivre tout le mouvement scientifique, il y a dédommagement et compensation, puisque maintenant il est permis même à des intelligences moyennes d'aller au fond des différentes spécialités de la science. M. Tréfort a parfaitement compris tout cela et a réuni tous ses efforts dans le double but d'élever la culture générale du peuple hongrois et de préparer à la Hongrie ses propres savants par ses propres moyens, sans avoir besoin de recourir à l'étranger et surtout à l'Allemagne. Le côté patriotique de l'œuvre de M. Tréfort n'a certainement pas échappé à l'opposition, qui a presque toujours accordé sans controverse ce que le ministre de l'instruction publique demandait. M. Tréfort ne dispose dans son budget que de sept millions de florins par

an, c'est-à-dire de la moitié de ce qu'on dépense annuellement en Italie pour l'instruction publique. Si l'on compare les résultats, on n'a qu'à féliciter M. Tréfort. En Italie il y avait une base. Les institutions anciennes, toutes insuffisantes qu'elles fussent de nos jours, offraient aux ministres de l'instruction publique du royaume d'Italie un appui solide pour les améliorer. En Hongrie il y avait tout à faire. Il ne s'agissait pas de réformer, mais de créer. C'est un avantage sous certains rapports, car on bâtit mal sur des ruines ; tandis que si l'on construit *ab imis fundamentis* tout l'édifice d'une seule pièce, l'œuvre est plus solide et présente un caractère plus harmonieux. Mais il faut surtout admirer M. Tréfort de ce que, avec des moyens aussi restreints, il a su atteindre des résultats aussi brillants. C'est que M. Tréfort est maître de son budget, tandis que d'autres ministres en sont les esclaves. Le ministre décide d'abord ce qu'il y a de plus important et de plus utile à faire et ne se laisse point guider par des considérations bureaucratiques. Ses employés le suivent et ne l'entraînent jamais. Il pense d'abord au pays et à la science, puis il s'inquiète des personnes. Lorsque l'intérêt personnel se trouve parfaitement d'accord avec l'intérêt scientifique, les personnes sont comblées par le ministre, mais aussitôt que le seul intérêt personnel est en jeu, M. Tréfort ne cède à aucune sollicitation. On le sait maintenant, et on a désormais cessé de le solliciter dans ce sens.

Ayant beaucoup voyagé, beaucoup observé, beaucoup lu, M. Tréfort a une grande expérience des hommes et des choses. Son intelligence est vive, son cœur est chaud, mais son maintien est calme. Son apparence extérieure dénote la fermeté de son caractère qui subit rarement les influences du dehors, à moins qu'elles ne s'exercent d'une manière sympathique, c'est-à-dire en harmonie avec les principes qu'il professe et les sentiments qui lui sont chers.

Sa vaste culture et sa courtoisie parfaite le servent aussi admirablement dans ses rapports personnels avec les artistes, les lettrés et les savants qui dépendent de son administration et avec qui il sait tenir le langage qui convient le mieux à chacun d'eux. Ceci amène entre le ministre et ses dépendants une sorte de familiarité qui met ces derniers entièrement à leur aise et leur permet d'entretenir intimement, au profit de la science, le ministre sur les sujets de leur ressort.

M. Tréfort est lui-même un écrivain des plus distingués. Il débuta dans une revue littéraire, la *Budapesti Szemle* (la Revue de Budapest) qui, fondée par lui et par le baron Eötvös, existe et prospère encore. Plus tard il travailla avec l'historien Szàlaï, avec le publiciste Czéngery et avec son beau-frère dans le journal politique libéral fondé par Kossuth, le *Pesti Hirlap*. On les appelait, par dérision, les doctrinaires. Ce sont pourtant ces doctrinaires qui ont créé la nouvelle Hongrie. Avec ces mêmes illustres compa-

gnons il fonda le journal de jurisprudence *Thémis*. Ses essais sur les banques et sur la réforme de la Chambre des magnats, ses articles politiques et économiques dans le *Pesti Napló* furent aussi très remarqués. Il fut élu en 1841, c'est-à-dire à l'âge de vingt-quatre ans, membre correspondant de l'Académie des sciences, puis membre effectif et plus tard membre honoraire. Maintenant on le porte à la présidence de l'illustre assemblée. C'est à l'Académie des sciences qu'il prononça sur Macaulaï, Tocqueville, Fallmerayer, Mignet et Thiers ces remarquables discours où, sous une forme simple, percent toujours des vues justes et originales. En reconnaissance de ses mérites littéraires, l'Université de Budapest l'a nommé docteur *honoris causa*.

Fils d'un médecin, mais n'ayant jamais professé lui-même la médecine, on pourrait dire qu'il a été en quelque sorte le médecin de son pays, par tous ses efforts pour améliorer l'état de la santé publique moyennant de sages mesures hygiéniques.

Ses mérites ont été tout aussi grands sur le terrain de l'économie nationale. Comme fondateur et président de plusieurs sociétés économiques et d'associations pour la canalisation des fleuves, il pourvut en même temps aux besoins de l'hygiène et à ceux de la sûreté publique, du commerce et de l'agriculture. Après 1865, ce fut encore lui qui poussa le plus activement l'exécution des nouvelles lignes de chemins de fer hongrois.

Et pour que rien ne manquât à son œuvre, voilà encore que ce même ministre vient de créer des cliniques superbes, le voilà qui fonde des écoles normales modèles, qui développe la richesse nationale, qui initie en Hongrie l'enseignement industriel. Ayant dès sa première jeunesse proposé la constitution d'une société de beaux-arts, on le voit en outre fonder la société des arts décoratifs avec un musée des arts; on le voit s'occuper à restaurer les monuments précieux, créer des ateliers modèles, développant ainsi sur le terrain des beaux-arts une activité d'organisation qui fera époque dans l'histoire de l'art hongrois.

Lorsqu'un pays peut donner des hommes de l'envergure intellectuelle et de la trempe morale de M. Tréfort, lorsque ce même pays sait les deviner, les apprécier et les garder aussi longtemps à la direction de la culture nationale, on a raison d'être confiant pour l'avenir de ce pays.

Cet homme international, ce ministre de la renaissance hongroise, ayant un nom et un esprit français, possédant une culture allemande, un goût artistique italien et un cœur de vrai Magyar devient de plus en plus l'orgueil légitime de sa nation. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que, parmi tous les Magyars, cet homme aussi simple dans ses dehors que supérieurement doué, ait éveillé pour lui et pour son œuvre une admiration émue dans le cœur d'un étranger arrivé du berceau même de la renaissance.

VI.

Le Parlement et l'éloquence.

A l'extrémité septentrionale du quai gauche du Danube on verra surgir dans peu de temps un superbe édifice, un palais monumental, l'œuvre la plus grandiose de l'architecture hongroise. Cet édifice imposant sera la nouvelle résidence du parlement national. Actuellement les deux branches du parlement, la Chambre des députés et la Chambre des magnats, se réunissent dans deux édifices séparés, qui n'avaient pas d'abord cette destination et où les représentants de la Hongrie sont loin d'être confortablement installés. L'opposition s'est déjà plus d'une fois récriée et a fait de vifs reproches au cabinet Tisza pour les lourds sacrifices imposés au pays qui n'éprouvait, disait-on, aucune nécessité de cette dépense de luxe. Nous sommes toutefois persuadé que, si l'opposition était au pouvoir, elle n'agirait pas autrement, dans cette question, que le cabinet Tisza. Cette manifes-

tation extérieure, ou mieux cette affirmation du sentiment national n'est d'ailleurs pas vide de sens et ne sera certes point sans résultat.

On se souvient, sans doute, du décret de la république de Florence pour la reconstruction de la cathédrale de Santa Maria del Fiore, ci-devant Santa Reparata. Nous croyons que ce décret a été rédigé par Dante lui-même, qui siégeait alors dans le Conseil de la ville, et nous sommes d'avis que ce document historique vaut la peine d'être cité ici :

« Puisque la sagesse suprême d'un peuple qui vante « une descendance illustre, écrivait le grand Floren- « tin, exige qu'il se conduise dans ses affaires de « manière que l'on puisse reconnaître sa sagesse et sa « magnanimité par ses œuvres extérieures, nous or- « donnons à Arnolfo, premier architecte (capo mae- « stro) de notre Commune, de nous présenter un « modèle ou dessin de la reconstruction de Santa Re- « parata avec une si grande magnificence que le génie « et la puissance des hommes ne puissent en inventer « de plus grand ni de plus beau. C'est ainsi qu'il a été « dit et délibéré dans une réunion publique et dans une « réunion privée des sages de la ville, les affaires de « la Commune devant être entreprises seulement à « condition qu'on ait le propos de les exécuter de « façon à ce qu'elles répondent à une seule âme, « qui devient très grande lorsqu'elle se compose des « âmes de plusieurs citoyens réunis dans une seule « pensée. »

M. Tisza n'a certainement pas employé ce langage lorsqu'il a proposé avec ses collègues la construction du nouveau parlement hongrois ; mais une grande pensée nationale a dû certainement l'inspirer. Et cette pensée est digne d'être saisie et appréciée par un homme d'une intelligence aussi large et d'un cœur aussi généreux que le comte Albert Apponyi, le premier des deux chefs attitrés de l'opposition modérée.

Dans une des salles du Polytechnique nous avons admiré le modèle du nouvel édifice où le style gothique et le style de la renaissance se trouvent harmonieusement combinés avec les exigences d'une institution toute moderne, et l'effet de l'ensemble nous a semblé devoir être superbe. Il nous semble aussi que les députés et les membres de la Chambre des magnats, en franchissant le seuil de leur nouvelle et grandiose résidence, devront sentir la nécessité de laisser sur le seuil tout ce qu'il peut y avoir de mesquin, de bourgeois, de banal dans leurs préoccupations individuelles. Il n'y a guère de peuple plus patriotique que le peuple hongrois ; l'édifice du parlement sera l'expression la plus évidente et la plus splendide de l'unité et de l'indépendance de la patrie hongroise. Le Gouvernement a montré un esprit supérieur en ne se laissant pas retenir par des considérations économiques, lorsqu'il a été question d'élever le nouveau temple de la nation magyare. L'opposition ferait acte de

sagesse si, au lieu d'en faire un grief à M. Tisza et à ses collègues, elle reconnaissait de bonne grâce que n'importe quel ministère libéral aurait agi de même. De même que pour les individus, rien ne peut honorer autant un parti que la faculté de rendre justice aux adversaires ; et puisque l'opposition hongroise compte dans son sein des hommes tels que les Apponyi, les Károlyi, les Szilágyi, les Irányi, les Helfy, les Orbán etc., on a le droit de s'attendre à une lutte chevaleresque.

En attendant, ce qui se passe dans la salle du parlement est déjà très satisfaisant. Nous avons eu l'occasion de suivre les débats de février dernier, à propos du projet de loi présenté par M. Tisza pour la réforme de la Chambre des magnats, et nous avons assisté aux séances depuis le commencement de la discussion jusqu'à la votation de la loi. Aucun spectacle ne pouvait être plus instructif et plus intéressant pour nous.

La salle actuelle du parlement n'est pas grande ; aussi les paroles des orateurs arrivaient-elles fort distinctement à la tribune centrale (la tribune des dames et des étrangers) où nous étions placé. Le président, M. Thomas Péchy, ancien ministre des travaux publics, homme grave et appartenant au parti gouvernemental, dirigeait avec beaucoup de tact les débats. A ses côtés prennent place les quatre secrétaires ; plus loin, à droite et à gauche, deux tribunes pour les journalistes dévoués au Gouver-

nement et pour ceux de l'opposition ; au-dessus du président, la galerie pour le public; au-dessous de cette galerie, la tribune occupée par le relateur de la commission parlementaire, M. Lang.[1] Les ministres sont assis en cercle, sur des fauteuils, en face du président; de petites tables se trouvent devant eux.

M. Tisza, qui occupe le premier fauteuil à droite, porte constamment un habit gris qui lui donne l'air d'un intendant de campagne ; M. Tréfort occupe le dernier fauteuil à gauche ; les autres ministres se trouvent au milieu. Derrière M. Tisza, on nous indique un siége qui reste toujours vide. On nous assure que c'était le siége de Deák et qu'aucun député n'a osé s'asseoir à la même place depuis sa mort. Dans le premier banc à gauche, au côté du ministre et dans le premier banc, on voit son frère Louis, le comte de Szegedin qui prend le premier la parole pour soutenir le projet du Gouvernement, après que M. Lang, relateur, a parlé pendant une heure pour démontrer que le principe de la réforme est un principe libéral et démocratique. Cinq ou six députés qui n'entendent pas bien, descendent dans l'émicycle et s'approchent de la tribune. M. Otto Hermann regarde l'orateur en face et de très près. M. Lang, croyant qu'il lui fait la grimace, devient nerveux, perd contenance et proteste contre cette

[1] La tribune est toujours réservée au relateur. Aucun député ne quitte jamais sa place pour parler.

manière d'écouter. M. Hermann, qui effectivement est un peu sourd, déclare qu'il s'est approché à cause de sa surdité et à seule fin de mieux entendre « le faible *débit* de l'orateur. » Le mot prête à une double interprétation et soulève des clameurs ; on rit, on crie ; mais la petite bourrasque se termine comme une tempête dans un verre d'eau.

Le discours du comte Louis Tisza est grave et compassé. L'orateur a l'air gentleman, est habillé avec élégance et mesure ses gestes comme sa voix. Son frère, le ministre, joue au bourgeois; tandis que son autre frère, M. Ladislas Tisza, ancien honved, un brave des années 48 et 49, qui a reçu plusieurs blessures, avec son air débonnaire, avec ses allures et son costume démocratiques, représente à la Chambre le parti populaire. Quant à M. Louis Tisza, étant devenu comte, il doit nécessairement faire sa cour à l'aristocratie. Au point de vue de la stratégie politique, on ne saurait nier que la famille Tisza n'ait fort adroitement distribué ses rôles et ses forces. [1]

[1] Nous lisons qu'une fille de M. Ladislas Tisza, jeune personne d'une grande beauté mais très pauvre, vient de se marier avec M. Étienne Tisza, fils de M. Coloman Tisza, qui est très riche et auquel passera le titre de comte après la mort de son oncle Louis. On dit que c'est un mariage d'amour ; mais cette fois l'amour, qu'on peint aveugle, a ouvert les yeux pour combiner un mariage de la manière la plus adroite et la plus intelligente.

Cette stratégie habile a fait école et est suivie à la Chambre par la famille Pulszky. Des deux fils de M. François Pulszky, le célèbre archéologue, l'ancien et illustre patriote, l'aîné M. Auguste Pulszky, professeur de droit, vote avec l'opposition modérée et spécialement avec le groupe de M. Szilágyi ; l'autre, qui a nom Charles et qui remplit les fonctions de directeur de la Galerie nationale, vote avec le Gouvernement. Leur père, poussé sans doute par sa tendresse paternelle, va de l'un à l'autre, ainsi qu'un trait d'union. En sa qualité de savant, M. Pulszky sait tout ; en sa qualité d'homme d'esprit, il doute de tout. Sa forte tête, encadrée d'une longue chevelure semble porter un monde ; son long nez a l'air d'un perpétuel point d'interrogation, pendant que ses yeux pleins de malice se ferment à demi. Vous croyez, peut-être, qu'il va s'endormir : détrompez-vous, car c'est alors qu'il vous guette. Sa parole ronfle quelque peu, mais ce qu'il dit dans le nez prend un caractère unique par l'air narquois et le ton d'aimable et spirituelle plaisanterie qui l'accompagne. Ceux qui le caressent l'appellent *papa Pulszky ;* d'autres l'appellent le *pape*, en raison de sa façon de pontifier dans les conversations où il se trouve. Il semble dire en effet : « Si je daigne faire des frais pour vous, écoutez-moi ; mais si c'est à moi de vous écouter, dépêchez-vous, ne traînez point votre discours, car vous allez courir le risque de me faire endormir. » Il arrive souvent à la Chambre des députés avec un livre à la main.

Si les discours qu'il entend l'ennuient, il lit ; si le livre est ennuyeux, il baisse la tête sur son banc et ferme les yeux. Mais personne ne saurait dire alors ce qu'il fait, s'il médite ou s'il rêve. M. Mikszáth a raconté dans le *Pesti Hirlap* un des songes parlementaires du vieux Pulszky. Il venait justement de prononcer son discours sur le projet de réforme de la Chambre des magnats. Le lendemain, à la séance de la Chambre, croyant pouvoir se reposer tranquillement sur ses lauriers de la veille, il était en train de faire son petit somme. Tout à coup on le réveille.

— Pourquoi m'avez-vous réveillé ? demande-t-il, est-ce mon fils Auguste qui parle ?

— Non.

— Est-ce Charles ?

— Non plus.

— Et alors, pourquoi venez-vous me déranger ?

— Mais c'est Tisza qui parle, qui parle contre vous.

— Si ce n'est que ça ! répliqua-t-il.

Là-dessus, il s'endort derechef, et il rêve. Le patriarche Pulszky, nouveau Noé, voit dans son rêve, trois vignes qui poussent devant lui. [1] Ces trois vignes

[1] Les Pulszky ont trois vignes dans leur écusson. M. François Pulszky, une des grandes illustrations de la science et de la politique hongroises, descend d'une famille d'origine polonaise (ainsi que le nom le dit) établie depuis près de deux cents ans en Hongrie, où elle a reçu des lettres de noblesse. Il naquit à Eperjes

qui se propagent, sont ses trois fils, Auguste le jurisconsulte, Charles l'esthéticien et Garibaldi l'ingénieur : la science, l'art et l'industrie. Ces trois rejetons du vieux tronc envahiront le monde comme les trois fils de l'ancien patriarche.

On est courtois dans le parlement hongrois. De part et d'autre, on écoute les adversaires assez patiemment. On quitte difficilement sa place lorsqu'un orateur parle, et on ne l'interrompt guère. Il n'y a que M. Gustave Beksics, député appartenant à la majo-

---

le 17 septembre 1814. Son oncle maternel, l'illustre archéologue Gabriel Fejérváry, lui donna le goût des études archéologiques. A l'âge de dix-neuf ans, il entreprit un voyage scientifique en Allemagne et en Italie ; à vingt ans, il était nommé membre correspondant de l'Institut archéologique de Rome. En 1835, il fut reçu docteur en droit. En 1836, il voyagea en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en France et en Angleterre. Il a noté une partie de ses voyages dans un livre écrit en allemand et publié en 1837 à Pest sous le titre : *Aus dem Tagebuche eines in Gross Brittanien reisenden Ungarn*, et dans des esquisses de voyage publiées en hongrois en 1839. En 1838, c'est-à-dire à l'âge de vingt-quatre ans, il était nommé membre de l'Académie des sciences à Budapest. Ses nombreux écrits embrassent à peu près toutes les branches de la littérature. On a de lui des nouvelles, des romans, des études économiques, philosophiques, politiques, sociologiques, esthétiques, linguistiques, historiques, ethnologiques, archéologiques et minéralogiques, des voyages, des mémoires, toute une bibliothèque, en somme, qui témoigne d'une érudition et d'une mémoire prodigieuses, et d'un esprit aussi vaste

rité qui, par la violence de son langage et par ses gestes d'énergumène provoque des clameurs si bruyantes qu'il n'est plus possible de saisir un mot de ce qu'il dit. On rit d'abord lorsqu'il avance qu'il est fidèle aux principes exposés dans toutes ses œuvres. Ses œuvres à lui sont les articles qu'il publie dans le *Nemzet* et qu'il vient déclamer à la Chambre. Lorsqu'il proclame l'esprit démocratique du Gouvernement et reproche à la gauche d'être ultra-réactionnaire, il se produit dans la Chambre un va-

que pénétrant. En 1848, il fut nommé sous-secrétaire d'État au ministère des finances; au mois de mai il était envoyé à Vienne comme secrétaire d'État pour les affaires étrangères. Mais M. Windischgraetz le fit renvoyer à Pest avec ce mot : « Je ne fais point des pactes avec les rebelles. » Le Gouvernement provisoire hongrois envoya alors M. Pulszky en mission à Paris et à Londres, pour tâcher d'induire les cours étrangères à empêcher l'intervention des Russes en Hongrie. La révolution suffoquée, il fut condamné à mort et pendu en effigie. L'Autriche confisqua ses biens. L'exil fut laborieux et fécond pour M. Pulszky; son activité comme publiciste devint alors fiévreuse. Il suivit Kossuth pendant ses voyages aux États-Unis et en Angleterre; en 1860, il reçut de l'ex-gouverneur de la Hongrie une mission auprès de Cavour; en 1861, il se détacha de Kossuth pour se rapprocher de Deák. En Italie M. Pulszky était devenu l'ami de Garibaldi qui fut le parrain de son fils cadet né à Turin. En 1866, il rentra en Hongrie, où il s'associa bientôt au parti Deák et où, depuis ce temps, il lui fut possible de rendre de grands services à la culture nationale, comme inspecteur général des musées et des bibliothèques.

carme ressemblant à un tumulte. Au commencement la voix de l'orateur pleurniche ; dès qu'on se fâche et qu'on lui renvoie une partie de ses injures, il bredouille, il criaille et lance les mains en avant comme pour donner de violents coups de poing. L'orage se calme seulement lorsque M. Beksics se rassied.

En général, on ne peut pas dire que le Gouvernement soit servi à souhait par ses porte-voix. Nous demandions un soir à M. Pulszky si tel personnage était un bon orateur :

— Il a été ministre, nous répondit-il.

On pourrait dire de même qu'à peine on se rallie au Gouvernement on perd une partie de son esprit et le don de l'éloquence. S. E. M. Paul Sonntag, esprit frondeur, le comte Étienne Keglevich, esprit railleur,[1]

[1] Une comparaison piquante du comte Keglevich a manqué d'aboutir à un duel avec le comte Apponyi. En critiquant le principe électif soutenu par l'opposition contre le projet du Gouvernement qui proposait la nomination d'un certain nombre de magnats, le comte Keglevich s'exprimait ainsi : « Ce principe vient d'être illustré d'une manière objective par M. Désiré Szilágyi et par M. Auguste Pulszky. Il l'a été aussi par le comte Apponyi dans un discours fort brillant par sa forme extérieure, très faible comme argumentation. Le comte Apponyi a montré l'adresse d'un clown jonglant avec cinq ou six boules. L'une d'elles semble être en or, l'autre en argent, la troisième en fer. Au fond, elles sont toutes en papier. Le comte Apponyi a aussi jonglé avec des boules ; seulement le jongleur du cirque fait

Maurice Jokaï, esprit amusant, et quelques autres font exception. Dans la discussion pour la réforme du Sénat, ces trois orateurs ont montré beaucoup de verve et ont tenu en éveil l'attention de toute l'assemblée; mais, dès que l'on cesse de polémiser contre la gauche, dès qu'on recommence l'apologie du Gouvernement, tout ce qui est dit dans les bancs de la majorité perd son attrait. On se répète, on sommeille, on bâille et on fait bâiller. Il est possible que, dans les conférences privées qui préparent la discussion publique, le parti ministériel fasse preuve d'une grande indépendance d'esprit. M. Neményi, député gouvernemental, dans son essai sur le parlement hongrois l'affirme, en relevant que les « Mameluks » tutoient S. E. le ministre-président. Quelques écrivains étrangers, qui ont largement puisé à cette source, l'ont répété. Quant à nous, plus sceptique sur ce point, nous sommes entièrement persuadé qu'il y a, dans la majorité, des hommes que M. Tisza ménage particulièrement et auxquels il laisse, et pour cause, la plus ample liberté de le combattre dans les conférences préliminaires. Mais il nous semble excessivement douteux que cette même liberté soit accordée à tout le monde par un homme de la trempe et de l'humeur de M. Coloman Tisza. Quoi qu'il en

toucher ses boules par le public, tandis que le comte Apponyi n'a pas pu nous passer les siennes parce qu'il lançait en l'air des bulles de savon. »

soit, le fait est que lorsqu'ils sont à la Chambre tous les députés de la majorité parlent sur le même ton, et que cette monotonie n'est pas faite pour donner un grand essor ni un grand éclat à leur éloquence. Il est possible d'ailleurs que M. Tisza juge superflu l'appui oratoire de ses fidèles puisqu'il parle lui-même pour tous, et puisqu'il est sûr de pouvoir toujours compter sur une majorité qui varie de quatre-vingts à cent voix. Est-ce à dire que le parti ministériel qui pèse surtout par le nombre, n'ait sur l'opposition aucun autre avantage ? Nous sommes loin de le penser. Dans le sein de la majorité il y a des autorités, des capacités, des travailleurs qui ne font pas seulement de la besogne pour le Gouvernement, mais pour la nation entière. Il serait absolument injuste de ne pas le reconnaître. [1]

[1] La Chambre actuelle compte 444 députés, y compris les Serbes, les Saxons, les Daco-romains et les 34 représentants de la Croatie, de la Dalmatie et de l'Esclavonie, ainsi que le député de Fiume. Parmi les Daco-romains on remarque M. Vincent Babes, Trajan Doda, Joseph Gall, Alexandre Roman ; parmi les Saxons, Guy Bausznern, Edm. Steinacker et Traugott Teutsch ; parmi les Serbes, Michel Dimitrievics. On compte à la Chambre une demi-douzaine d'Israélites, une demi-douzaine d'ecclésiastiques, seize antisémites de parti pris. Parmi les 250 membres environ qui composent la majorité gouvernementale on signale spécialement les noms qui suivent : comte Emmanuel Andrássy, l'aîné de sa famille ; Jules Antal ; Étienne Apaty ; Emil Abonyi ; Gabriel Baross, secrétaire d'État aux travaux publics ; comte

Mais, au point de vue de l'éloquence, tous les avantages restent pour le moment à la gauche. C'est vers les bancs de l'opposition que l'attention du

Béla Bánffy, vice-président de la Chambre ; François Beniczky, secrétaire d'État au ministère de l'intérieur ; comte Edmond Bethlen, voyageur distingué ; Antoine Boer, doyen de la Chambre ; Pierre Busbach, juriste ; François Chorin ; Louis Csernátony ; Ignace Darányi ; Alexandre Dardaï ; Pierre Dobránszky, professeur à l'école polytechnique ; Gustave Emich, historien et érudit ; Maximilien Falk ; Joseph Ferencz, évêque des unitariens et littérateur distingué ; Andreas György, une autorité dans la science commerciale ; Désiré Gromon ; Frédéric Harkányi, financier fort riche ; Alexandre Hegedüs, qui représentait la Hongrie au congrès monétaire de Paris ; Charles Hieronymi, directeur de chemins de fer ; Balthasar Horvat, ancien ministre de la justice ; Jules Horváth, orateur ; Louis Horváth, juriste ; Ladislas Inkey, grand propriétaire ; Émeric Ivanka de Droskocz-Jordanföld, ami intime du ministre-président, descendant de l'illustre famille des Hunt-pázmán, ancien colonel des honveds, collaborateur du *Hon*, puis du *Nemzet*, directeur d'un compagnie de chemins de fer, auteur d'un livre de mémoires sur ses quatre mois de service militaire en 48 ; Jean Jánossy, prêtre et journaliste ; Maurice Jokaï ; comte Étienne Keglevich, auquel semble réservé un brillant avenir dans la politique de son pays ; baron André Kemény, poète ; baron Jean Kemény, vice-président de la Chambre ; Joseph Kisovics, chanoine ; Louis Kiss, juriste ; Béla Kralitz, conseiller au ministère des finances ; Adolphe Kuncz, prêtre ; Gabriel Latinovics ; Louis Lang ; Béla Lukacs, financier ; Alexandre Matlekovits, secrétaire d'État au ministère d'agriculture et du commerce, président de l'exposition nationale ; Ambroise Neményi ; Charles

public se tourne ; c'est à elle qu'il faut demander les mots qui portent, les discours vibrants, les cris de l'âme. Nous avons eu le bonheur d'entendre parler

Neusziedler, ancien maire de Presbourg ; Paul Ordody, ancien ministre des travaux publics ; margraf Alexandre Pallavicini ; Thomas Péchy, président de la Chambre ; baron Frédéric Podmaniczky, intendant du théâtre national, président du conseil des travaux publics ; Tadhée Prileszky, antipanslaviste malgré son nom slovaque et un des chefs du parti libéral ; Jules Sághy, juriste ; Désiré Sigmond, ancien maire de Kolozsvár ; Charles Stoll, auteur de publications remarquables sur les mines : George Szathmáry, journaliste ; Coloman Szell, ancien ministre, grande autorité en matière de finance ; Paul Sonntag ; Alexandre Sztojacskovics, haut fonctionnaire au ministère de l'intérieur ; Gédéon Tanarky, secrétaire d'État au ministère des cultes ; Émeric Visi ; Gustave Vizsolyi ; Maurice Wahrmann, une autorité en matière financière ; baron Vodianer, financier ; Antoine Zichy ; comte Eugène Zichy, etc.

Dans les rangs de l'opposition, voici les noms des personnalités les plus saillantes : Alexandre Almásy ; baron Gabriel Andreánszky, antisémite très actif ; comte Albert Apponyi, l'un des deux chefs de l'opposition modérée, — l'autre chef est M. Désiré Szilágyi ; — Kornel Abrányi, journaliste ; Nicolas Bartha ; Alexandre Csanády ; Louis Csavolzsky ; François Fenyvéssy ; baron Béla Grünwald, spécialemet connu pour ses tendances antislovaques ; Ignace Helfy ; Othon Hermann ; Paul Hoïtsy, un Figuier ou si l'on veut un Flammarion hongrois ; Ferdinand Horánszky, orateur influent ; Daniel Irányi ; comte Ladislas Hunyady ; Győző (Victor) Istoczi, le chef des antisémites, né de famille noble en 1842, député depuis 1872 ; — ce fut au mois d'avril 1875 qu'il souleva pour la première fois au sein du parle-

sur le projet de réforme du Sénat trois illustres orateurs : MM. Daniel Irányi, Désiré Szilágyi, comte Albert Apponyi; nous allons rendre compte ici de nos impressions.

On a surnommé M. Daniel Irányi le Caton de

---

ment hongrois la question juive ; — comte Alexandre Károlyi, économiste, agronome, grand seigneur, homme d'esprit et fort cultivé, possesseur d'un grand majorat, très compétent dans toutes les questions agraires ; baron Béla Lipthaï, mécène des artistes ; Louis de Mocsáry, l'un des chefs de l'extrême gauche, propriétaire, noble, né en 1826, appartenant jadis au parti Deák, député depuis 1865, votant d'abord avec M. Tisza et avec M. Ghyczy, et après ce qu'on appelle la défection de M. Tisza en 1874, constituant avec M. Irányi, M. Simonyi et M. Helfy, l'extrême gauche, le parti de l'indépendance, de l'autonomie complète de la Hongrie ; Joseph Madarasz, un des tribuns de l'ancienne gauche ; baron Blaise Orbán, ancien patriote, historien distingué, philanthrope, orateur violent de l'extrême gauche, portant toujours le costume magyar ; Géza Onody, antisémite implacable ; Auguste Pulszky, juriste et orateur distingué ; Jean Simonyi, antisémite et dirigeant à Presbourg le journal allemand très répandu : *West-ungarische Grenzbote* ; Ferdinand Szederkenyi, journaliste ; Albert Szentkiralyi, s'occupant spécialement des questions slaves ; Coloman Törs, journaliste ; Gabriel Ugron, un des tribuns de l'extrême gauche, orateur éloquent, propriétaire, né en 1847, un des volontaires hongrois qui combattaient sous Ricciotti Garibaldi dans l'armée des Vosges pendant la campagne de 1870-71, député depuis 1872, auteur du plan d'invasion hongroise en Romanie pendant la guerre turco-russe de 1877 ; André Vadnaï, antisémite ; Ignace Zimandy, clérical, antisémite, etc.

la démocratie hongroise. Son honnêteté à toute épreuve, sa droiture, son amour désintéressé de la patrie lui ont valu ce suffrage de l'opinion publique. Toutefois on aurait tort de se représenter ce nouveau Caton comme un homme rude et grossier. M. Irányi est fier sans être dur, impétueux sans aigreur, puritain sans pruderie. Il suffit de le regarder et de l'entendre pour s'en convaincre. Sa conversation est des plus agréables, son langage toujours poli et ses manières des plus distinguées. Il a entrevu son idéal politique en 1848; il l'a poursuivi sans relâche et le poursuit encore. Les travers de la vie l'ont éprouvé, mais non pas changé. L'exil a même contribué à développer sa culture, à aiguiser son intelligence et à donner à ce Magyar une conception plus haute de l'humanité. L'usage du monde a fait de l'ancien tribun un véritable gentleman, à la mise toujours correcte, au maintien irréprochable. Sa tête pense comme celle de Mazzini, avec lequel on pourrait lui trouver un faux air de ressemblance. Il est pauvre et, cependant, très indépendant; car non seulement il sait faire suffire à ses besoins limités ses modestes appointements de député, mais nous tenons d'un de ses amis, qui est aussi son caissier, qu'il fait chaque année des épargnes pour se permettre le luxe d'un voyage à l'étranger. Tous les partis le respectent et le vénèrent. Cet idéaliste convaincu, dont la vie a toujours été fidèle aux principes qu'il professe, possède de nombreux amis et ne

compte pas, que l'on sache, un seul ennemi. Né à Toporcz le 24 février 1822, M. Irányi passa ses examens d'avocat à Budapest en 1842. Nommé député en 1848, il fut un des secrétaires de la Chambre et suivit la diète et le gouvernement à Debreczin d'abord, plus tard à Szegedin et à Arad. La veille de la reddition des armes à Világos, M. Irányi interpella le nouveau dictateur Görgey sur les conditions de la capitulation projetée. Le dictateur lui ayant reproché d'avoir contribué avec Kossuth à la ruine du pays, Daniel Irányi répondit fièrement que l'histoire en déciderait. L'histoire a maintenant reconnu que Görgey suivait cette politique de conciliation avec l'Autriche qui caractérisa le commencement de la révolution, tandis que l'idéal de Kossuth et d'Irányi n'étant pas encore mûr ne pouvait se réaliser alors et ne se réalisera peut-être jamais, ou seulement dans un avenir assez éloigné. Après le désastre, M. Irányi fut condamné à mort et erra, déguisé, dans différentes contrées de son pays pendant cinq mois. En mars 1850, il traversa enfin la frontière et, de pérégrination en pérégrination, parvint à se réfugier en France, où le comité hongrois, présidé par le comte Ladislas Teleki, le choisit pour secrétaire, et où il donna des leçons de langue pendant qu'il approfondissait la science économique et qu'il défendait dans la *Presse*, le *Siècle*, l'*Opinion Nationale* et autres journaux parisiens la cause de son pays. En 1855, il commença à écrire, en collaboration avec M. C.-L. Chassin,

l'*Histoire politique de la révolution de Hongrie*, livre éloquent qui est devenu classique. En 1859, il se rendit en Italie comme secrétaire du comité national hongrois, dont le comte Ladislas Teleki et le général Klapka faisaient partie sous la présidence de Kossuth. Il travailla ensuite pendant quelques années au sein du comité national hongrois établi à Turin et visita la Suisse et l'Angleterre. En 1866, il rejoignit à Florence l'ancien dictateur qui préparait une expédition en Hongrie de concert avec le Gouvernement italien. Après quelques semaines de séjour dans la capitale provisoire de l'Italie, Irányi partit pour Berlin, comme représentant de Kossuth, qui cherchait partout des sympathies à la cause hongroise. Une fois la paix conclue, il retourna à Paris et y demeura jusqu'à la fin de 1868. Ayant été nommé député à la diète de Hongrie par la ville de Pécs (Fünf-Kirchen), il put rentrer dans sa patrie, sans signer la déclaration de soumission que le décret d'amnistie exigeait des proscrits. Depuis cette époque il siége dans la Chambre des députés à l'extrême gauche, d'abord comme vice-président, enfin comme président de ce groupe qui compte maintenant à peu près une cinquantaine de membres. La corruption et quantité d'illégalités aidant, il échoua à Pécs aux élections de 1872, mais fut aussitôt élu à Békés, ville qu'il représente depuis sans interruption. En 1874, une scission s'étant produite dans l'extrême gauche, dont une partie adopta un

autre programme en changeant même de nom, Daniel Irányi resta fidèle aux anciens principes et à la vieille désignation. Enfin, en 1884, l'extrême gauche s'étant de nouveau ralliée au programme primitif et ayant ajouté au nom de parti *de l'indépendance* celui qu'Irányi et ses amis avaient fidèlement conservé, c'est-à-dire *parti de 48*, le leader accepta la présidence qui lui fut offerte à l'unanimité. C'est ainsi qu'aujourd'hui toute l'extrême gauche professe l'union personnelle avec l'Autriche et les principes libéraux et démocratiques de 1848, sous le nom de *parti de l'indépendance et de 48.*

Les circonstances étant changées, le nom de démocrate a cessé d'être synonyme de révolutionnaire et de violent, en Hongrie comme ailleurs. Aussi M. Irányi, M. Helfy et quelques autres membres de l'extrême gauche hongroise avouent-ils de bonne grâce qu'en France ou en Italie ils passeraient, peut-être, pour des réactionnaires. M. Irányi nous témoignait sa surprise qu'on lui eût envoyé de Paris une description des funérailles de Jules Wallès, se montrant tant soit peu contrarié de ce que l'on ait pu supposer en France que le chef de l'extrême gauche hongroise pouvait avoir des sympathies pour les socialistes. Et M. Helfy, cet excellent patriote, n'a-t-il pas à la Chambre même et avec sa vivacité habituelle rompu une lance en faveur de l'aristocratie magyare?

M. Irányi ne partage pourtant pas cette bienveillance; il est beaucoup plus sévère pour les magnats;

il a des idées fixes qu'il n'abandonne point et qui sont pour lui un nouveau *Delenda Carthago*. Ce qu'il veut c'est l'union personnelle avec l'Autriche, l'autonomie complète de la Hongrie, l'abolition de tous les privilèges, le principe démocratique dans les élections, le mariage civil, la liberté absolue des cultes, l'abolition de la prostitution. Lorsqu'il se lève pour parler, tout le monde se tourne vers lui, quoique, à peu de choses près, l'on sache d'avance ce qu'il dira. On l'écoute d'abord avec attention : mais sa voix devient de plus en plus faible ; elle arrive à peine jusqu'aux fauteuils des ministres ; on se fatigue à la longue de prêter l'oreille : on se distrait : et le lendemain le *Pesti Hirlap*, en rendant compte de son discours sur la réforme du Sénat a, peut-être, raison de plaisanter en affirmant qu'à la fin il n'y avait plus que nous dans toute la salle qui prêtions quelque attention à l'orateur. Et nous étions effectivement très attentif ; le malheur est que nous ne comprenions pas le moindre mot de ce qu'il disait : le seul jeu de l'orateur et la physionomie de cette Chambre fatiguée et distraite fixaient notre intérêt. Les derniers mots, cependant, furent couverts d'un tonnerre d'applaudissements de la part de l'extrême gauche qui étant plus près de l'orateur n'avait probablement pas perdu le fil du discours.

Après avoir proposé le Sénat électif, avec la condition expresse que les institutions scolaires, les fabriques, les corporations des arts et les associations

industrielles des différents comitats, eussent à élire leur sénateurs, M. Irányi concluait ainsi: « Notre projet n'est certainement pas un projet radical. Il améliore cependant l'état actuel des choses et prépare l'avenir qui appartient à la démocratie. Ceci n'est pas compris par ceux qui ayant la vue basse n'aperçoivent pas les transformations qui s'accomplissent dans la société. L'avenir appartient à la démocratie, qui se contente maintenant d'une action limitée, mais qui réclamera toute sa part dès qu'elle arrivera à la conscience de sa force. Alors les priviléges disparaîtront et il dépendra des privilégiés de pouvoir conserver leur influence légitime, leur rôle supérieur. Et à cela nous n'avons rien à redire. Prendre son parti des nouvelles transformations sociales: accepter l'égalité des droits: renoncer aux priviléges du moyen-âge; ne pas compter le nombre des ancêtres, mais le nombre de ses propres mérites; se complaire, non pas du rang et du titre, mais des vertus civiques et patriotiques, voilà pour ces privilégiés le seul moyen de reconquérir la gloire. Ils pourront se consoler des avantages perdus par la confiance de leurs concitoyens. C'est sur ce chemin que marcha la petite noblesse en 1848, renonçant généreusement à ses priviléges. La récompense de ce sacrifice fut la conscience d'un devoir patriotique accompli, la considération et la confiance du peuple magyar. Je crois que vous aussi vous marcherez sur le même chemin. »

Ce dernier morceau d'éloquence, digne de 1848, fut, nous venons de le dire, vivement applaudi par l'extrême gauche. On peut maintenant se demander quel effet il a dû produire sur les magnats auxquels M. Irányi faisait appel dans son discours, au moment où l'on chasse du Sénat les aristocrates moins riches pour faire place, dans l'intention de M. Irányi, aux représentants des classes ouvrières et dans l'intention de M. Tisza aux représentants de la haute finance et de la bureaucratie. Que veut-on des magnats? Qu'ils deviennent peuple ou employés pour obtenir le privilége de rentrer au Sénat, d'où on les renvoie? Qu'ils fassent la cour à ce peuple qui devrait les élire ou au ministre qui devrait les nommer? Quant à nous, nous pensons que du moment où les nobles vivent noblement et que l'égalité devant la loi est admise, on peut jusqu'à un certain point, *et cum grano salis* dire des magnats: *Sint ut sunt, aut non sint.* Sous ce rapport, M. Helfy nous semble avoir mieux compris que son illustre confrère les fonctions historiques de l'aristocratie magyare.

M. Irányi demande, en somme, à l'aristocratie hongroise de devenir peuple, ou, pour le moins bourgeoisie. Mais est-il donc si urgent ce nivellement? Et lorsqu'on aura tout nivelé au rang du peuple, est-ce que le peuple y gagnera quelque chose? Nous ne le pensons pas. D'ailleurs, si la démocratie est l'idéal, pourquoi donc M. Irányi a-t-il, sous certains rapports, déserté ses rangs et pris, pour son propre

compte, des manières presque aristocratiques? Ce besoin de distinction qui l'honore n'est point un instinct démocratique. Le changement radical qu'il réclame est le fruit d'une grande illusion qui a surgi de la tourmente révolutionnaire de 1848. Le parti de l'indépendance serait beaucoup plus fort s'il ne traînait pas derrière lui le triste bagage démocratique d'une année où l'anarchie a troublé la marche naturelle du progrès. Nous ne voyons pas comment ce parti pourrait jamais devenir en Hongrie un parti gouvernemental, tandis que nous sommes persuadé que rien d'essentiel ne sépare les hommes les plus éminents de l'opposition modérée du Gouvernement actuel.

M. Désiré Szilágyi est, dit-on, le candidat perpétuel du portefeuille de la justice. Dès que M. Pauler l'abandonnera, M. Szilágyi pourra le saisir, pourvu que, dans cette attente, il sache ménager les susceptibilités du ministre-président dans les discours qu'il prononce en sa qualité de leader d'un groupe considérable de l'opposition.

M. Désiré Szilágyi, par son persiflage, porte à ses adversaires des coups bien plus rudes que M. Irányi. Il connaît lui aussi l'histoire nationale, mais il ne s'arrête point à l'année 1848. Il était enfant, lorsque la révolution de cette année éclata en Hongrie; il n'en a donc pas partagé les aspirations et ne saurait en garder le langage. M. Szilágyi est le bourgeois moderne dans le meilleur sens du mot. Il sait

comment les anciens bourgeois sont devenus nobles, comment les anciens nobles sont devenus des aristocrates, et il voudrait voir monter la nouvelle bourgeoisie jusqu'à la noblesse.

Pendant notre séjour à Budapest le bruit s'étant répandu dans la ville que M. Szilágyi allait parler, toutes les tribunes se remplirent de monde à l'avance pendant deux jours de suite. Enfin le voilà debout ! Pendant un instant, avant de parler, il regarde fixement M. Tisza qui se trouve en face de lui, comme s'il voulait lui lancer un défi : puis il commence à démolir l'œuvre de son adversaire. C'est alors une pluie de traits spirituels et perçants qui intéressent vivement l'auditoire. La voix de l'orateur est sonore ; sa parole robuste et limpide ; son geste naturel, mesuré et expressif. Un sourire sarcastique ne quitte jamais ses lèvres et semble devenir de plus en plus amer et implacable à mesure qu'il déroule son discours. Quand un de ses traits frappe dans le vif son adversaire, toute l'opposition rit et applaudit. Alors il s'interrompt pour regarder avec persistance et curieusement M. Tisza. On dirait qu'il veut mesurer jusqu'à quel point le ministre a été atteint, s'il s'attend à une nouvelle charge, ou bien s'il en a assez. M. Tisza ayant fait un simple mouvement d'impatience, l'orateur poursuit sa critique acerbe du projet ministériel et du discours du relateur, montrant que les membres nommés par le Gouvernement auraient suffi à lui assurer la majorité au Sénat et à enlever

à ce corps de l'État toute son indépendance. Il persifle surtout la puérilité du 21me paragraphe qui autorise le Gouvernement à nommer sénateurs à vie ceux des magnats qui ayant perdu ce droit pour ne pas pouvoir payer 3,000 florins d'impôt avaient cependant assisté régulièrement aux séances dans le cours des trois dernières années. Les inconvénients de la nomination semblent graves à M. Szilágyi. Il craint aussi que le nombre des personnes à nommer ne soit plus grand que celui des places disponibles. « Puisque la nomination doit dépendre maintenant d'une pareille situation, se demande-t-il, qui aspirera à devenir membre de la Chambre haute ? » Et le baron Andreánszky d'interrompre en s'écriant : « Les Juifs ! » La boutade ayant provoqué un immense éclat de rire, M. Szilágyi ajoute : « Les Juifs comme les autres. Toutes les confessions ! Pourquoi en exclure une seule ? Ce qui en résultera pour sûr c'est que le Gouvernement sera trop fort par la majorité qu'il se sera assuré dans les deux Chambres et que la liberté en souffrira. La prétendue réforme libérale n'en est point une. Elle le serait si on appelait les villes à élire leurs sénateurs ; sans cela l'édifice que le Gouvernement veut construire sera bâti sur le sable. Il faut donner au Sénat une base bien plus large ; et tout en sauvegardant ses éléments historiques, il est bon de les mettre en relation plus étroite avec la nation, afin d'en augmenter non seulement la valeur politique, mais aussi la responsabilité. »

Le discours de M. Szilágyi fut plusieurs fois interrompu par des rires et par des applaudissements et se termina par des *eljen* bruyants.

M. Tisza a écouté attentivement tout le discours, en prenant, de temps en temps, des notes. Il pourrait sans doute renvoyer sa réponse au lendemain, mais il paraît pressé d'ajouter un petit mot avant de partir. Il se lève donc, tenant, comme d'habitude, son crayon à la main : il va parler. A gauche on lui crie : « A demain ! » La droite riposte : *Halljuk ! halljuk !* (Écoutez ! écoutez !) Puisqu'il est debout, M. Tisza parlera, et il parle en effet. Au commencement on ne l'écoute guère : il continue ; dès que le silence s'établit, il lance à son tour son trait perçant : « Je me réserve de répondre, dit-il, aux arguments de l'honorable député, lorsque j'aurai écouté tous les *différents* avis de MM. les opposants. Il ne serait pas correct et il n'est point nécessaire de prendre chaque fois la parole. Je remarque seulement que ce que je vais dire est objectif ; je regrette que M. le député Désiré Szilágyi, en sortant de son objectivité ait attaqué nos intentions. Je désire seulement constater que par le beau discours de M. le député il est évident que pour lui tout a une valeur de détail. Il lui est indifférent de savoir celui qu'on choisit, comment on le choisit, par qui il est choisi. Tout cela est un détail. Ce qui est vraiment nécessaire c'est d'avoir une base où s'appuyer pour attaquer le projet du Gouvernement. Voilà le véritable résumé de son discours. »

Sur ce la droite applaudit, comme de raison, et la séance est levée.

Mais le véritable lion du parlement hongrois est le comte Albert Apponyi.[1] Son aspect même s'y prête. Par sa grande taille il dépasse tous ses collègues et sa tête se remarque entre toutes par un frappant caractère de beauté sauvage, rappelant celle de quelque chef barbare. Si quelqu'un peut avoir le droit de s'appeler petit-fils d'Attila, c'est lui. Son œil intelligent et mobile regarde au loin ; sous son vaste front d'une grande pureté de dessin s'agite une foule d'idées élevées. Ses narines largement ouvertes et frémissantes contribuent à l'intonation puissante de sa voix. Sa lèvre supérieure assez forte et ses cheveux fuyants en arrière complètent le caractère de fierté presque farouche de sa figure. Mais, dès qu'il parle, sa voix harmonieuse et sa parole qui roule comme une onde vous séduisent et vous charment.

Sur la table de travail de François Liszt nous avons remarqué deux seuls portraits, celui de son cher disciple le comte Géza Zichy et celui du comte Apponyi. Nous pensons que ce dernier, artiste aussi dans son genre, et artiste puissant, a charmé le maître de l'harmonie, surtout par la musique de son langage. Aussi, avouons-nous franchement n'avoir jamais entendu un orateur aussi accompli et aussi attrayant que le jeune leader de l'opposition modérée.

1) [illegible]

Le jour où il devait parler la salle était au grand complet : les tribunes regorgeaient de monde : il y avait dans l'air quelque chose qui annonçait l'approche d'une grande bataille. Les députés et le public étaient également impatients de voir se lever de son banc l'orateur puissant et bien-aimé. On a beau faire des insinuations à sa charge, nous apprendre que le comte Apponyi a été l'élève des Jésuites, affirmer que le jour où le Gouvernement passera dans ses mains 1) il inaugurera un système de réaction ; tout est oublié dès qu'il parle, et nous qui l'écoutions, sans le comprendre, nous restâmes tout le temps, comme le public, sous le charme. D'ailleurs, la vérité est que le comte Apponyi veut un progrès rationnel et non pas des bonds, non pas une croissance violente. « Une croissance trop rapide, nous disait-il lui-même, peut nuire à notre pays. Dans ce moment la Hongrie pousse peut-être trop vite ; elle aurait besoin plutôt de s'élargir et de s'affermir que de monter. Il lui arrive ce qu'on remarque dans certains enfants dont la croissance est trop brusque. On voudrait presque les arrêter dans leur développement pour leur donner le temps de se fortifier. » Il était debout lorsqu'il nous parlait ainsi, et sa taille mince, son corps maigre et long que surmontait cette tête superbe toujours droite, nous faisait penser que l'image avait été inspirée à notre illustre interlocuteur par des impressions et des sensations personnelles. Nous ne pûmes cependant point nous empè-

1) Mais le gouvernement ne passe pas dans ses mains jusqu'aujourd'hui c.à.d jusque 1928!!! Mais le comte est bien-agile encore comme octogénaire.

cher de lui faire observer que la Hongrie, étant pressée d'arriver, devait marcher plus vite, et que dans cette course au clocher pour la civilisation, ce n'était pas un mince avantage que d'avoir les jambes plus longues que les autres.

Le comte Apponyi ne cache point d'avoir été élevé chez les Jésuites; les Jésuites à leur tour se souviennent avec orgueil de lui comme du meilleur de leurs élèves. Admirateur des grands orateurs anciens qu'il étudiait, Démosthène surtout le passionnait. Il avait même organisé une espèce d'académie d'éloquence dans le collége. Lui ayant demandé s'il avait entendu les orateurs anglais de notre époque, il nous répondit qu'il n'avait pas encore visité l'Angleterre, mais que les grands modèles de l'éloquence parlementaire anglaise du siècle passé lui étaient familiers. Le comte Apponyi ne se contente pas de cultiver et de développer ses grands talents d'orateur, il prend aussi le plus grand soin de son organe si sympathique et si puissant. Il ne boit presque pas de vin, à ce que l'on dit, pour ne pas s'enrouer. Il mène une existence des plus rangées, et, tout grand seigneur qu'il est, il vit en garçon dans un modeste appartement du palais Teleki à Budapest. C'est là qu'il étudie, c'est là qu'il écrit et médite ses grands discours, dont le fond est certainement toujours préparé d'avance mais dont la forme est improvisée. Très assidu aux séances de la Chambre, il ne l'est pas moins aux travaux des com-

missions dont il fait partie, ainsi qu'aux réunions du groupe qu'il préside. Sa vie est tellement absorbée par la politique que les femmes, qui ne demanderaient sans doute pas mieux que de couronner, comme au moyen-âge, et de retenir auprès d'elles ce brillant lion magyar, doivent se demander tout bas et, peut-être en soupirant, si ce charmeur entraîné dans le tourbillon de la politique ne trouvera jamais le temps d'aimer.

Voulant que sa patrie soit robuste, noble et fière, le comte Apponyi ne vise point à supprimer l'aristocratie : il en fait partie et il la respecte. Seulement, il la voudrait plus active dans son patriotisme, et désirerait voir s'élever jusqu'à elle cette *gentry* d'où l'aristocratie actuelle est généralement sortie, cette classe moyenne que certains esprits bornés ont le tort de dédaigner et dont une partie plus rancuneuse et moins bien élevée se venge en devenant bourgeoise, démocratique, presque révolutionnaire. Le comte Apponyi sait aussi comment remuer le cœur d'un Magyar, et il est beau de voir comment il s'y prend. « Demandez à un magnat, disait-il dans son grand discours, des sacrifices encore plus grands pour la patrie : il s'exécutera en silence. Mais les sacrifices que l'on exige de lui doivent avoir une grande raison. Sortir du Sénat seulement pour faire place à des fonctionnaires n'est pas absolument nécessaire ; se mettre au service du Gouvernement pour obtenir le privilége d'être nommé sénateur n'est pas digne d'un magnat.

Le Gouvernement tend à s'emparer du Sénat ; la Chambre des magnats doit se défendre de cet empiétement qui compromettrait définitivement sa dignité et son indépendance. On a besoin de renforcer le Sénat par des éléments nouveaux, homogènes et sympathiques, et il n'est pas bon de le troubler et de le dompter par des compromis qui le dégraderaient ». Le comte Apponyi veut, sans doute, tout ce qui peut être à l'avantage du peuple et s'intéresse vivement à la question agraire, mais il ne pense pas que la suppression de l'aristocratie puisse être un bon moyen d'améliorer les conditions des classes inférieures. Il est d'avis qu'une aristocratie ayant des ambitions politiques plus grandes et qui participerait davantage à la vie publique ne pourrait être qu'utile. Aussi encourage-t-il, par l'exemple, cette aristocratie à se mettre à la tête du mouvement national, avec un idéal qui n'est peut-être pas encore entièrement et clairement défini dans l'esprit du comte Apponyi, mais qui, en tout cas, tend à élever la culture, l'amour du progrès et le sentiment de la responsabilité chez les membres de l'aristocratie.

Le jour où le comte Apponyi parla pour la première fois à la Chambre des députés sur la réforme du Sénat, fut un jour mémorable qui marque dans l'histoire de l'éloquence parlementaire. Jamais, jusqu'à ce jour, nous n'avions assisté à pareil triomphe oratoire. A peine le président eut-il annoncé que

le comte Apponyi avait la parole, toute l'opposition, toutes les tribunes firent résonner l'enceinte d'un ouragan d'applaudissements qui se continuèrent pendant cinq minutes. Le comte Apponyi s'était levé et sa haute taille paraissait dominer toute l'assemblée. Les *eljen* qui l'avaient fêté firent place aux *haljuk*. Aux premiers accents de sa voix sonore, les *eljen* recommencèrent de plus belle. Puis, le calme s'étant rétabli, son discours éloquent commença à se dérouler ainsi qu'un fleuve majestueux. Il parla pendant une heure et demie, sans que le moindre bruit se fît entendre dans la salle, sans qu'on pût noter un seul mouvement de distraction dans l'auditoire. Tout le monde était captivé par ce langage d'or qui devenait mélodieux même pour une oreille étrangère. Chacun subissait le charme de cette musique grandiose qui portait avec elle, comme sur des ailes, une âme généreuse. On sentait que sous les splendeurs de la forme il y avait l'inspiration d'un grand cœur et le souffle d'une haute intelligence. De temps en temps des salves d'applaudissements saluaient l'orateur puissant; mais l'admiration fit place à l'enthousiasme lorsque le comte Apponyi se rassit à sa place, modestement, tranquillement et comme si un autre que lui eût parlé. La tempête des *eljen* dura longtemps et ne fut interrompue que par la voix de M. Tisza qui, à l'étonnement général se leva au milieu de ce tapage et demanda la parole, non pas pour répondre, mais pour jeter tout

de suite une douche froide sur l'enthousiasme général. Le public commença par s'indigner : on ne voulait pas l'entendre, on lui adressait des injures, on contrefaisait sa voix ; on entendit même de la tribune publique un *haljuk* qui ressemblait à s'y méprendre à un miaulement et qui provoqua le rire de toute l'assemblée. M. Tisza était évidemment contrarié, piqué, fâché : il ne méritait certes pas un accueil semblable, mais il l'avait provoqué ; et nous comprîmes alors comment M. Neményi avait pu dire de lui ce qu'en Allemagne avait été dit de Bismarck, c'est-à-dire qu'il est « le plus haï des hommes. »[1] Ce jour-là, le ministre-président, oubliant les convenances de sa haute position, voulut jouer le rôle de l'esclave romain destiné à troubler la joie du triomphateur par un mot méchamment acéré. Le public était évidemment stupéfié de tant d'aplomb et se révolta contre le chef du Gouvernement. A la fin, bien plus que par la clochette du président, il fut dompté par la curiosité d'entendre le mot piquant, et le silence se rétablit peu à peu, tandis que M. Tisza continuait à parler de sa voix sépulcrale. Le comte Apponyi lui avait reproché de faire de la

[1] « Kein politiker, écrit-il dans son essai sur le par-
« lement hongrois, in diesem Lande konnte den Titel
« des *bestgehassten Mannes* mit grösseram Rechte für
« sich in Anspruch nehmen als dieser (Coloman Tisza).
« Die Wandlungen der Volksgunst hat keiner in dem
« Masse erfahren. »

politique au jour le jour, sans aucun souci de l'avenir et de répéter à toute heure : « Après moi le déluge. » M. Tisza, en accusant son adversaire d'avoir, par son discours, cherché à troubler la Chambre des magnats, ce qui ne lui semblait pas correct, répondit que la politique du cabinet était la seule politique libérale et que celle de l'opposition ne pourrait aboutir qu'à un gouvernement absolu, à la réaction. Le coup portait tout spécialement sur celui que la majorité, obéissant à un mot d'ordre, continue d'appeler « le disciple de Jésuites. »

Comme complément à cette réponse, ce jour-là il fut décidé au ministère de l'intérieur d'annoncer à Vienne et par Vienne à l'étranger que le discours du comte Apponyi avait été un insuccès et de répéter dans tous les cercles et sur tous les tons que le leader de l'opposition avait bien parlé sans rien dire. Heureusement pour l'orateur il y avait à la Chambre bien des témoins capables de démentir cette page d'histoire officielle. Il y en avait aussi pour constater que le ministre-président avait moralement perdu une bataille et que le moment aurait été propice pour tendre la main à un adversaire devenu redoutable,[1] puisque derrière lui il y avait tout un public[2] enthousiaste. Une partie des sympathies acquises à l'orateur auraient été assurées au Gouvernement, si M. Tisza, satisfait de sa majorité, ne les avait pas dédaignées. Et si ces sympathies ne lui étaient pas nécessaires dans le mo-

1) ? Pas du tout.
2) d'aujourd'hui et demain

ment, pour vaincre immédiatement sa bataille parlementaire, elles lui auraient été précieuses dans l'avenir. Car, dans le combat qui sera livré aux futures élections, nous ne voyons d'autre chance de succès pour le Gouvernement actuel que dans une alliance avec les deux groupes de l'opposition modérée. Entre le parti libéral et l'opposition modérée, s'il était possible de faire abstraction des ambitions personnelles qui se heurtent continuellement, il n'y aurait d'autre ligne de démarcation, selon nous, que la plus grande élévation d'idées qui caractérise cette dernière. Pourquoi ne pas mettre à profit un pareil élément? L'esprit pratique de M. Tisza est, sans contredit, nécessaire; mais cette haute idéalité qui doit présider au développement de la vie nationale et qui inspire déjà les actes de M. Tréfort n'est pas moins indispensable. M. Tisza connaît à merveille les moyens de gouvernement; mais pour arriver à une direction des affaires plus parfaite il faudrait s'entourer de hautes intelligences capables de lui tracer les idéalités qu'il doit poursuivre.

La politique terre à terre peut convenir à une nation pourrie qui s'éteint; elle ne vaut rien pour une nation en croissance, pleine de sève et de force et qui tend à exercer la suprématie dans une vaste confédération de peuples. L'éloquence de M. Tisza ressemble à sa politique: elle est habile, mais elle manque du véritable sentiment de la grandeur. M. Tisza traite toutes les questions d'une manière très

nette, et il vise toujours au but. Il n'y a pas de phrase qui résiste à la critique, ce qui est beaucoup. C'est peut-être le plus essentiel, mais ce n'est pas tout. La présence au Gouvernement d'hommes tels que le comte Apponyi, le comte Alexandre Károlyi, le professeur Désiré Szilágyi, en relevant la noblesse du langage officiel et en donnant une inspiration plus haute à l'œuvre ministérielle, pousserait tout le pays vers un avenir plus lumineux. Il ne suffit pas pour un ministre-président d'avoir la parole facile, d'autant plus qu'en Hongrie tout le monde sait prononcer un speech. Il n'y a peut-être pas de pays où l'on improvise tant de discours et tant de toasts; l'éloquence y est exercée dès la première jeunesse;[1] on ne l'apprend pas comme un art, on s'y abandonne avec confiance, on s'encourage et on se soutient mutuellement lorsqu'on parle. Nous avons vu seulement en Hongrie que celui qui porte le toast, dans certains banquets, choisit parmi les convives un témoin, un partenaire, un parrain, un champion, qui doit lui venir en aide, s'il reste à court de paroles. Ces chevaliers de l'éloquence montrent le prix qu'on attache dans ce pays au don de la parole. On attaque donc et on riposte avec la plus grande facilité; le discours est une causerie qui devient publique et

[1] Nous avons entendu un jeune étudiant de lycée, le neveu de M. Jakobfalvy, juriste distingué, porter dans un banquet de Budapest un toast en excellent français.

garde généralement le ton et les allures de la conversation. Mais un homme de gouvernement doit avoir le verbe plus haut que les autres ; pour devenir l'inspirateur public, un souffle d'inspiration doit passer d'abord dans l'esprit et dans le langage de l'orateur officiel. Il ne suffit pas de se défendre des attaques, de taquiner, d'agacer les adversaires : il faut avoir la puissance et prendre parfois les devants. L'orateur officiel ne doit jamais ressembler au Parthe qui lance la flèche en fuyant : il faut qu'il sache tonner et foudroyer dans son Olympe dès qu'il s'agit de questions graves. Nous n'avons jamais surpris le moindre coup de foudre dans l'éloquence de M. Tisza : nous avons seulement constaté qu'il procédait souvent par coups d'épingle. Pourquoi n'emploirait-il pas à son profit et au profit de l'Etat l'éloquence puissante de ses adversaires ? Si en Hongrie il faut surtout agir, il n'est point superflu de bien dire ce qui doit être fait et de savoir communiquer aux autres sa propre conviction.

VII.

L'aristocratie et la réforme du Sénat.

La Chambre des magnats, ou Chambre des seigneurs, ou Chambre haute, ou Sénat qu'on veuille l'appeler, date de l'année 1608, et, sauf quelques modifications, a continué à fonctionner jusqu'au printemps de l'année en cours dans sa forme et d'après sa constitution primitive.

Depuis 1867, jusqu'au commencement de cette année, le droit de siéger et de voter à la Chambre des seigneurs avait été accordé : aux archiducs appartenant à la famille royale, s'ils possèdent des terres et des immeubles dans le pays ; aux archevêques, évêques catholiques et évêques titulaires ; au grand prieur d'Aurana (*Prior Auranæ*) ; à l'abbé de Pannonhalma (*Mons. Sti Martini*) ; au grand prieur de Joszó de l'ordre des Prémontrés, enfin aux archevêques et évêques grecs orientaux (non unis) et grecs unis ; aux porte-bannière de l'empire, au comte de

Pozsony, aux deux gardiens de la couronne : aux préfets (*fö-ispán*) des comitats ; aux grands procureurs royaux des districts de Fogaras et de Naszód ; aux grands procureurs royaux des districts des Szeklers ; au comte saxon (dans le temps de la nouvelle ère constitutionnelle tous ces fonctionnaires devinrent comtes suprêmes) ; au gouverneur de Fiume ; à deux députés élus dans ce but par la Croatie, l'Esclavonie et la Dalmatie ; aux grands dignitaires séculiers et ecclésiastiques de ce pays qui siégeaient avant 1848 dans la Chambre des seigneurs du parlement hongrois ; aux descendants mâles majeurs des familles princières, des comtes, des barons et aux personnes dites « régalistes » de Transylvanie qui, depuis 1848, ont leur siége à la diète. Aux dernières sessions de la Chambre des seigneurs on a convoqué 3 archiducs, 31 grands dignitaires ecclésiastiques, 12 porte-bannière de l'empire, 57 préfets, 5 grands procureurs royaux, 1 comte saxon, 1 gouverneur de Fiume, 3 princes, 218 comtes, 80 barons et 3 régalistes de Transylvanie. La Chambre des seigneurs se composait donc de 414 membres. Le président et les vice-présidents étaient nommés par le roi. [1]

Au nombre des *barones regni* qui siégeaient au Sénat il fallait nommer : Tout d'abord le président

---

[1] Keleti, *Hongrie*, exposé géographique et statistique. Pest, 1873.

baron Paul Sennyey, *judex curiæ regiæ*, appelé *le baron noir* à cause de ses idées ultra-conservatrices, ou pourrait même dire ultramontaines, et aristocrate pur sang aussi bien dans sa mise irréprochable et dans ses allures que dans ses principes. Signalons ensuite le baron de Croatie, comte Charles Khuen Hédervàry ; Ladislas Szögyényi-Marich, *tavernicorum regalium magister :* le comte Géza Szapàry, ancien gouverneur de Fiume, *curiæ regiæ magister :* le comte Emmanuel Péchy, *magister cubiculorum ;* le comte Nicolas Bánffy, *magister pincernarum,* et les deux gardes de la couronne, baron Nicolas Vaï, vice-président, orateur éminent, ancien commissaire de la Transylvanie [1] et S. E. Joseph Szlavy d'Okány.

---

[1] Malgré son âge avancé, le baron Vaï garde encore une partie du feu de sa jeunesse qui fut très brillante. Son maintien est plein de noblesse, son regard doux et pénétrant, son visage mâle et des plus expressifs. On raconte que, jusqu'à sa soixante-deuxième année il savait encore intéresser et charmer la beauté. A ce propos. quelqu'un lui demandait un jour comment il avait pu se conserver si bien dans sa vieillesse. « J'ai été sobre, » répondit-il. A l'âge de vingt-quatre ans il était sous préfet de Zemplin et dans ce temps-là Louis Kossuth était son notaire. En 1848, Kossuth étant gouverneur de la Hongrie nommait à son tour le baron Vaï commissaire en Transylvanie. Après la révolution, le baron fut mis en prison, et, lorsqu'il en sortit, il se retira dans ses terres. Ce fut alors qu'il écrivit son livre si remarquable sur les vignes de Tokaï. En 1861, il

Nous aurions maintenant à dresser une liste beaucoup plus longue si nous voulions signaler ici tous les autres membres du Sénat qui, soit par le lustre de leurs familles, soit par leurs mérites personnels, donnaient un considérable prestige à l'ancien Sénat.[1] Ce qui manquait cependant à toutes ces forces

fut nommé chancelier de la couronne, charge dont il se démit après quelque temps. Dans la Chambre haute il appuya constamment le parti Deák, puis, après la fusion des deux partis, le gouvernement de M. Tisza. Le baron Vaï a aussi de très grands mérites aux yeux des protestants comme défenseur de l'église réformée. L'un de ses fils, Nicolas Vaï junior s'est acquis, comme sculpteur, une grande renommée.

[1] Au nombre des familles les plus illustres qui avaient jusqu'ici leurs répresentants au Sénat, on signale, parmi les princes, les Odescalchi et les Batthyány-Strattmann ; parmi les comtes, les Andrássy, les Apponyi, les Bánffy, les Batthyány, les Bethlen, les Csáky-Pallavicino, les Degenfeld-Schombourg, les Draskovics, les Erdödï, les Eszterházy, les Festetich, les Forgách, les Gyulaï, les Károlyi, les Keglevich, les Kinsky, les Khuen-Hedervàry, les Kornis, les Kuun, les Lonyaï, les Nádasdy, les Nemes, les Nyáry, les Pálffy, les Pallavicini, les Pejacsevich, les Pongrácz, les Rhédey, les Serényi, les Somsich, les Szirmaï, les Sztáraï, les Teleki, les Vaï, les Wass, les Wenckheim, les Zaï, les Zichy ; parmi les barons, les Apor, les Balassa, les Bornemisza, les Jósika, les Mednyánszky, les Orczy, les Perényi, les Pronaï, les Radák, les Révaï, les Sennyey, les Szentkereszty, les Vécsey et les Wesselényi. Dans l'ancien Sénat il y avait 13 Batthyány, 14 comtes Bethlen, 11 comtes Pálffy, 22 comtes Eszterházy, 14 comtes Festetics, 9 comtes Forgách, 8 comtes Károlyi, 13 comtes et barons

était l'accord, l'entente, la discipline, l'énergie commune. Il aurait donc fallu avant tout inviter le Sénat à se réorganiser avec ses propres éléments sur une base plus pratique et plus moderne. Il aurait fallu surtout savoir compter sur le dévouement de ces magnats qui, plusieurs fois, avaient déjà renoncé à une partie de leurs priviléges. Il aurait été prudent d'entendre préalablement l'avis non pas des plus riches, mais des plus éclairés parmi les membres de l'ancien Sénat, car les réformes qu'on accomplit soi-même sur soi-même, étant les plus difficiles, sont aussi les plus efficaces. Il n'y a pas de doute qu'en se réformant, le Sénat aurait éliminé, par la loi de

Nyáry, 9 comtes Pallavicini, 12 comtes Pejacsevics, 17 comtes et barons Pongrácz, 16 comtes Szétchenyi, 11 comtes Teleki, 15 comtes et barons Vaï, 30 comtes Zichy, 8 comtes et barons Bánffy, 6 barons Bornemisza, 6 barons Duka, 5 barons Jósika, 8 barons Kemény, 9 barons Podmaniczky, 7 barons Vécsey, 6 comtes et barons Wenckheim, 5 barons Wesselényi, et il nous semble presque impossible qu'au milieu de tous ces clans nobiliares, ne se trouve dans chaque famille plus qu'un juste digne d'être sauvé du naufrage. Nous connaissons, par exemple, quatre Zichy illustres : le comte Ferdinand, chef du parti conservateur ; le comte Auguste, membre de l'Académie des sciences et gouverneur de Fiume ; le comte Eugène, grand promoteur de l'industrie nationale ; le comte Géza, aimable poète et puissant pianiste. De l'ancien Sénat faisaient en outre partie des hommes tels que le comte Jules Andrássy, les comtes Alexandre et George Apponyi, le comte Aurèle Dessewfy, le comte Denis Kálnoky, les deux comtes Kuun Gothard et Géza, le comte

la sélection naturelle, les membres devenus indignes ou inutiles et aurait comblé les vides en choisissant dans la noblesse non titrée et dans la bourgeoisie des hommes dignes de monter aux premiers rangs de l'échelle sociale, tels que d'illustres savants, de grands écrivains, des artistes célèbres, des citoyens désignés à leur choix par l'opinion publique. Par le choix des cinquante magnats déjà fait d'après le projet de loi approuvé par les magnats restés au Sénat grâce au privilége de la richesse, M. Tisza a dû se persuader lui-même que le choix des nouveaux membres confié entièrement aux magnats n'aurait été qu'intelligent et juste, et que la réor-

Emmanuel Péchy, le comte Gédéon Radaï, le comte Béla Szétchenyi, le comte Émeric Szétchenyi, le comte Antoine Szetchen, le comte Alexandre Teleki, le baron Charles Apor, le baron Émeric Augusz. le baron Léopold Edelsheim Gyulaï, le baron Laurent Eötvös, le baron Lazare Hellenbach, le baron Coloman Jósika, le baron Louis Jósika, le baron Ladislas Majthényi, le baron Denis Mednyánszky, le baron Eugène Nyáry, le baron Félix Orczy compositeur, le baron Émile Pongrácz poète, le baron Lévin Rauch, le baron Béla Radvánszky auteur d'un livre sur les costumes hongrois du moyen-âge, le baron Nicolas Vaï junior, le baron Maurice Wodianer de Capriora. Nous sommes maintenant curieux de voir comment seront remplacés dans ce nombre ceux qui seront exclus par la seule considération que le revenu annuel de leurs terres est inférieur à 60,000 francs et qui n'auront pas eu l'avantage d'être choisis par leurs collègues restés au Sénat grâce à un revenu plus considérable.

ganisation du Sénat faite par le Sénat lui-même ne pouvait être que sage et libérale.

Cette réforme aurait été le seul remaniement pratique et honorable pour le Sénat. Lorsque nous avons appris que de deux bancs opposés de la Chambre des députés, deux magnats, le comte Eugène Zichy député de la majorité et le baron Blaise Orbán député de l'extrême gauche se trouvaient à peu près d'accord pour proposer que les familles aristocratiques eussent à choisir elles-mêmes leurs représentants au Sénat, nous avons compris que la Chambre des pairs ne pouvait être constituée que par des pairs. Le député Maurice Jokaï a montré la crainte de voir surgir dans les familles aristocratiques hongroises les anciennes rivalités des Capuleti et des Montecchi si on leur confiait le soin d'élire leurs représentants au Sénat. Nous ne voyons pas ce danger. D'ailleurs nous pensons que le Sénat lui-même, tel qu'il était, aurait dû se constituer en tribunal, élire ses commissaires chargés de réduire d'un tiers ses membres actuels et de les remplacer par d'autres membres choisis dans la *gentry*, dans l'aristocratie de l'intelligence et dans la haute finance. Le jugement prononcé par ce tribunal suprême n'aurait offensé la susceptibilité d'aucune famille, et aurait éliminé les seuls éléments nuisibles. Le projet du Gouvernement a détruit en grande partie l'ancienne Chambre des magnats, pour créer une nouvelle Chambre qui, à la longue, deviendra nécessairement bureau-

cratique. En gardant au Sénat les seuls magnats qui payent 3,000 florins d'impôt, on a donné plus d'importance non pas au mérite ou à la véritable noblesse, mais à l'argent. Tel magnat qui paye 2,000 florins d'impôt sera un excellent législateur et n'aura pas de place au Sénat; tandis que tel viveur absolument borné et peut-être criblé de dettes, mais payant ses 3,000 florins à l'État aura le privilége de faire partie de la Chambre haute. Une réforme sur une base pareille nous semblait absurde, et pourtant, grâce à des concessions, cette absurdité vient d'être imposée à la Chambre des députés et subie par le Sénat. Les nouveaux membres nommés par le Gouvernement pour compléter le nombre des sénateurs sont maintenant censés apporter aux magnats les lumières qui leur manquent, et l'intention seule qui doit guider ces nominations est déjà une offense pour les magnats qui font partie de l'assemblée sénatoriale. N'aurait-il pas été plus digne de la noble institution que les magnats, après mûre réflexion et en consultant l'opinion publique, eussent choisi eux-mêmes leurs pairs parmi les capacités reconnues? Les juges de la noblesse ne peuvent être que des nobles; et le Sénat n'a plus sa raison d'être, devient inutile, est de trop s'il ne se compose pas de nobles. Par ce mot il est bien entendu que nous ne voulons point désigner les personnes titrées, mais les individualités ayant des titres à la noblesse, ce qui est autre chose et quelque chose de plus important.

Au lieu d'une réforme organique de l'ancienne Chambre des magnats on a voulu créer un nouveau Sénat, en conservant une seule partie, la moitié environ des anciens éléments, mais non pas les meilleurs, à côté desquels on a placé des éléments étérogènes. L'ensemble pourrait bien faire l'effet du monstre d'Horace et montrer quelque chose d'analogue à une belle tête de femme avec une queue de poisson. Il y aura encore un restant de la vieille aristocratie, mais la partie remuante du futur Sénat sera nécessairement composée d'éléments nouveaux. Très probablement, une partie des magnats qui ont conservé leur siège au Sénat, non pas à cause de leur grande noblesse ou de leurs grands mérites, mais grâce à leur fortune et à l'impôt qu'ils doivent payer à l'État, s'abstiendront d'intervenir aux futures réunions par la raison même qui leur a valu de conserver leur place. On peut donc affirmer que le Gouvernement n'a pas réformé l'ancienne Chambre des magnats, mais qu'il l'a seulement diminuée. N'y avait-il rien de plus utile et de plus pressant à accomplir en Hongrie? Était-ce là le meilleur moyen d'encourager les magnats à entrer dans une voie plus libérale? N'était-ce pas revenir, de quelque façon, à la politique violente, arbitraire, révolutionnaire de 1848? Nous n'ignorons point que M. Tisza, par des promesses adroites, par une infinité de compromis a su induire la majorité des magnats à accepter un projet de loi qui devait anéantir tout leur prestige aux

yeux du public. Ceci prouverait malheureusement qu'il y a aussi *quelque chose de pourri* en Hongrie, comme jadis en Danemark. Mais la minorité des magnats qui n'a pas consenti à cette *diminutio capitis* a protesté énergiquement, et cette protestation pèsera dans l'histoire au moins autant que la dialectique de M. Tisza qui a gagné sa bataille en sacrifiant en partie l'honneur de son pays. L'illustre ministre-président aura maintenant deux bureaux et deux suffrages à ses ordres au lieu d'un seul; mais de même qu'il ne pourra jamais dire que la démocratie vote en sa faveur à la Chambre des députés, il ne pourra pas se vanter non plus d'obtenir le suffrage de l'aristocratie au Sénat; dans l'une comme dans l'autre Chambre, la majorité sera maintenant constituée par un élément essentiellement bourgeois et bureaucratique. M. Tisza gagnera d'avance toutes ses causes et n'aura plus à s'embarrasser pour tâcher de parer les coups de l'opposition, et, en tout cas, il ne s'en inquiètera pas. Car l'opposition pourra continuer à combattre contre les moulins à vent tant qu'elle veut; les moulins à vent continueront à moudre tranquillement leur blé, sans se soucier des chevaliers qui errent dans la plaine.

Les publicistes qui servent la cause du Gouvernement ont d'ailleurs soin de faire l'histoire de l'aristocratie hongroise à leur guise et *in usum Delphini*. Au lieu de convenir loyalement que la noblesse magyare est d'origine très ancienne et qu'elle date pour

la plus grande partie du règne des Arpád, ils essayent d'embrouiller les idées et tiennent à nous persuader que la noblesse des magnats remonte seulement à deux siècles, que c'est l'Autriche qui a donné la puissance à ces magnats, que sans l'Autriche ils n'existeraient pas, que les titres de *báró*, de *gróf*, de *herczeg* donnés aux barons, aux comtes et aux princes hongrois n'ont jamais été des titres magyars. On a même été jusqu'à déterrer certains fantômes historiques et à dire que le prince Grassalkovics avant d'avoir l'honneur de recevoir la reine Marie-Thérèse dans son palais de Gödöllö n'était qu'un pauvre diable d'étudiant; que le comte Fekete était aussi de basse extraction; que le premier des Bornemisza, devenu baron en 1730, avait été dans sa jeunesse un petit employé dans un bureau du sel; que le premier Harrucker commença sa carrière en servant comme garçon dans une boulangerie; que ses descendants en ligne féminine ne sont rien moins que les Károlyi et les Wenckheim; que la famille Wenckheim elle-même est d'origine bourgeoise et se composait de médecins, ainsi que celle des barons Hellenbach. On signale encore l'origine bourgeoise des comtes Schmidegg, et on relève qu'un ancètre des Thököli avait été marchand de chevaux.

Assurément, les titres de comte, de baron, de prince n'existaient pas en Hongrie à la fin du XVIme siècle, ni même au commencement du XVIIme. L'Autriche, comme l'Italie et la France, a pris de l'Espagne le

goût des titres nobiliaires. Mais, avant les titres, il existait en Hongrie et en Transylvanie une noblesse magyare, riche et puissante, une noblesse indépendante qui avait la tutelle du pays. Les Báthory, les Bethlen, les Barcsaï, les Rákoczi, les Kemény, les Rhédey sont devenus princes régnants après avoir été de fort grands seigneurs. Lorsque l'Autriche commença à distribuer des titres, nombre de grands seigneurs hongrois et transylvains considérèrent ces honneurs comme un affront à leur noblesse, comme une atteinte à leur indépendance et les dédaignèrent. Ainsi, par exemple, les Barcsaï, qui pouvaient aisément devenir barons de l'empire, préférèrent garder leur nom historique dans toute sa pureté et ne pas l'amoindrir en y accolant un titre donné comme une aumône par un prince étranger. Lorsque les Teleki, les Bánffy, les Kálnoky et les Bethlen, nobles et illustres familles de la Transylvanie, reçurent à la fin du XVIIme siècle le titre da *gróf* (graf), les chroniqueurs Cserey et Apor prirent note de cet événement comme d'une défection de quatre familles se séparant de la noblesse magyare pour s'asservir à l'Autriche, et crurent voir dans ce fait un signe de la ruine imminente du pays. Mais petit à petit une partie considérable de la noblesse magyare (les Apor non exclus) tomba dans le piége que lui tendait l'Autriche. Les conséquences de cette origine autrichienne des titres portés par les grandes familles hongroises se font sentir aujourd'hui encore. L'em-

pereur d'Autriche qui les a conférés peut supprimer les titres nobiliaires, si tel est son bon plaisir; et maintenant on ne saurait concevoir un Eszterházy, un Batthyány, un Pálffy, un Bánffy, un Bethlen sans titre. A ce point de vue, un Barcsaï transylvain est beaucoup plus puissant vis-à-vis de l'Autriche que les magyars titrés. Étant plus libre, il doit se sentir plus fort. Toute proportion gardée, il en est de même pour la *gentry* magyare qui, par rapport aux magnats et au point de vue de la nationalité, se trouve dans une position plus avantageuse. Ayant accepté un titre allemand de l'empereur d'Autriche, les magnats hongrois ont pris un engagement de fidélité qui peut à des moments donnés empêcher la libre expansion de leur patriotisme. Par conséquence, si l'avenir tient en réserve la séparation définitive de la Hongrie et de l'Autriche, ce ne sera jamais par le fait de l'aristocratie, c'est-à-dire de la noblesse magyare titrée qu'un pareil événement pourra s'accomplir. Ceci doit nous aider à comprendre comment les Eszterházy, les Szétchenyi, les Apponyi, les Károlyi, les Andrássy peuvent se rencontrer parmi les partisans les plus ardents de l'accord entre la Hongrie et l'Autriche. L'histoire des relations entre la Hongrie et l'Autriche ne saurait se faire sans tenir compte de ce fait essentiel, et sans réfléchir que la haute noblesse magyare doit une partie de son prestige à la cour d'Autriche.

L'extrême gauche, le parti intransigeant, au point

de vue de la complète indépendance de la Hongrie a donc agi contre ses propres intérêts en combattant avec acharnement le projet ministériel de la réforme du Sénat. Elle n'a pas compris qu'en expulsant du Sénat un grand nombre de magnats, c'est-à-dire de nobles magyars doublés de nobles autrichiens, M. Tisza faisait leur propre jeu et qu'il entreprenait, à leur point de vue, une réforme radicale. Nous ne supposons point que telle ait été l'intention de M. Tisza; mais le résultat sera aussi heureux que le parti de l'indépendance pouvait le souhaiter. Le nombre des partisans de la conciliation avec l'Autriche sera maintenant diminué dans le Sénat et, dans le cas d'un contraste, la situation de l'Autriche en Hongrie se trouvera considérablement affaiblie. Est-ce un bien? Est-ce un mal? Si, tôt ou tard, une séparation doit avoir lieu, c'est un bien. Si le système actuel de l'entente avec l'Autriche est le meilleur et doit durer, c'est certainement un mal. Dans ce dernier cas, M. Tisza aurait commis une erreur assez grave en éloignant de la Chambre haute un parti naturellement dévoué à la personne de l'empereur et en ne ménageant pas assez les susceptibilités de l'aristocratie hongroise.

Quant à nous, nous croyons sincèrement que la Chambre des magnats aurait été capable de se réformer elle-même d'une manière rationnelle, efficace et homogène. Mais puisque M. Tisza, qu'il faut en tout cas féliciter d'avoir eu l'idée de réformer le

Sénat et la force d'exécuter son projet, au lieu d'engager les magnats à préparer eux-mêmes leur évolution organique, a cru mieux faire en décapitant le Sénat et en lui imposant son projet de loi, il ne reste plus qu'à formuler un souhait. Pour le bien de la Hongrie, nous espérons que le ministre-président et ses successeurs trouveront toujours dans leur patriotisme l'inspiration pour de sages nominations; nous souhaitons qu'un esprit d'impartialité absolue guide à présent et dans l'avenir le Gouvernement dans le choix des magnats, sans qu'aucune mesquine considération politique vienne le troubler: nous désirons qu'il envoie à la Chambre haute les représentants de la *gentry* les plus dignes d'exercer une influence dans le pays comme législateurs, ainsi que toutes les capacités reconnues, tirées des différentes classes sociales et capables d'éclairer le Sénat sur des questions spéciales. C'est donc, nous le répétons, au patriote et non pas au ministre de l'intérieur que M. Tisza doit demander conseil. Car il serait vraiment déplorable que l'opposition eût raison lorsqu'elle l'accuse, peut-être avec un peu d'exagération, de viser principalement à s'assurer dans le Sénat une majorité fidèle. En effet, il ne valait pas la peine de faire tant de bruit, si l'on devait aboutir à un résultat aussi mesquin.

En attendant, l'aristocratie hongroise doit regretter à son tour que le peu d'intérêt témoigné par elle aux affaires publiques dans ces derniers temps

lui ait fait perdre une grande bataille, en la privant de l'un de ses plus nobles privilèges, de celui qui permet de donner des lois à son pays. Il n'y aura plus maintenant une Chambre de grands seigneurs comme en Angleterre, mais, à peu de différence près, un Sénat comme en Italie. Les magnats ont leur part de responsabilité dans cette grave défaite. La désertion des membres les plus actifs, les plus intelligents de la Chambre haute à la Chambre des députés, où se livrent les plus grandes batailles politiques; l'indifférence des autres à la vie publique; l'insouciance de leurs propres droits: leurs absences habituelles de l'assemblée ont été la cause principale de cette surprise désagréable. Mais, aussi, pourquoi s'endormir juste au moment où tout le pays était en éveil et même en émoi? Pourquoi attendre le jour de la ruine et de l'impuissance pour entrer à leur tour dans la vie publique? Ruinés, les magnats ne seront plus libres. Ils ne pourront plus imposer leurs conditions et devront accepter celles du Gouvernement. Pourquoi s'abstenir lorsque leur intervention pouvait être utile au pays? Puisqu'ils ne veulent pas se créer eux-mêmes un idéal de société civilisée et libérale, puisqu'ils refusent de se préparer à leur transformation en classe dirigeante, il n'y a vraiment pas de quoi s'étonner si les autres classes prennent les devants. Ils avaient tous les avantages; ils n'ont pas su en profiter. Leurs adversaires se sont enfin aperçus de leur faiblesse et les ont surpris.

Leur réveil a été douloureux. Doivent-ils maintenant s'affaisser dans leur désespoir et crier le *finis Hungariæ* parce qu'ils viennent d'être battus? Non! Pour l'honneur de la caste et pour l'amour du pays, qu'ils se redressent; qu'ils se préparent à la lutte et à regagner la position sociale qu'ils ont perdue! Qu'ils envoient aux écoles publiques leurs enfants, pour que ceux-ci apprennent à se frotter avec la vie réelle, pour qu'ils se persuadent que le monde n'a pas été créé à leur bénéfice exclusif et qu'il y a d'autres créatures humaines ayant des droits à faire valoir!

Nous avons été désagréablement impressionné lorsque, ayant demandé si les écoles publiques des garçons et des jeunes filles étaient fréquentées par l'aristocratie, la réponse fut partout négative. « Ils étudient chez eux avec leur précepteur ou avec leur gouvernante » nous disait-on. Et nous pensions que c'était là une grande faute et un grand dommage.

Lorsque les enfants des magnats auront appris à travailler rudement, lorsqu'ils sauront, par leur propre expérience, par leurs propres efforts, combien le travail est dur et combien il est noble, l'aristocratie regardera avec moins de dédain les travailleurs. Il faut que la noblesse magyare se persuade que si, à conditions égales, l'homme bien né a toujours de grands avantages, il est néanmoins nécessaire que ces conditions soient pour le moins égales afin que le prestige de la noblesse soit réel et durable. Mais, pour remonter, il faut quelquefois savoir descen-

dre. Le jour où l'aristocratie admettra dans ses salons, maintenant d'un accès si difficile, des hommes d'élite, savants, littérateurs, artistes, tout bourgeois qu'ils puissent être, le jour où elle traitera ces hommes éminents sur un pied de parfaite et respectueuse égalité, et non pas seulement pour que le lendemain on lise dans les journaux que telle ou telle autre illustration se trouvait dans le salon du comte A*** ou du baron B***, ce jour-là, disons-nous, l'aristocratie hongroise aura fait un grand pas en avant, et la bourgeoisie aussi.

Pour le moment, les deux classes sont encore absolument séparées en Hongrie. Le bourgeois a rarement les manières d'un gentilhomme, ce qui nécessairement contribue à lui fermer l'accès des salons aristocratiques. Mais à qui la faute si le bourgeois hongrois n'a pas encore appris ce qu'on appelle l'usage du monde? S'il fréquentait les salons aristocratiques, il ne manquerait point d'acquérir peu à peu cette distinction qui lui fait encore défaut. En attendant, on s'ennuie ferme dans les salons hongrois.

Les femmes sont presque toujours seules, car les maris, les frères et les fils sont au club. Dès qu'on cesse de danser, et en Hongrie la danse est une véritable passion nationale, les hommes flânent et les femmes bâillent. Nous n'avons pu trouver dans la vaste capitale de la Hongrie, pas plus que dans la mignonne capitale de la Transylvanie, un seul véritable salon constamment ouvert, un salon dans le

meilleur sens du mot et où puisse se rencontrer l'élite de la société.

Nous avons trouvé, çà et là, de charmants petits cercles, mais partout c'était à peu près la même aimable société qui se donnait rendez-vous, et presque partout c'étaient le cardinal Haynald, l'abbé Liszt, François Pulszky avec sa fille Polyxène, et la spirituelle M[lle] Eötvös qui faisaient les frais de la conversation. Chez la comtesse Rhédey nous étions en plein faubourg Saint-Germain, et ses habitués de chaque soir étaient tous des gens titrés. L'illustre baron Vaï était du nombre; le comte Bethlen nous racontait ses intéressants voyages en Birmanie: la comtesse de Brunswick, dont la conversation exquise avait pour nous un charme infini, nous parlait avec enthousiasme des grandes vertus du paysan hongrois et de la vie poétique des campagnes de l'Alföld; la baronne Horwàth, née Rhédey, femme très cultivée, nous renseignait sur les mérites de la noblesse transylvaine et sur les Saxons de la Transylvanie; la comtesse Teleki née Teleki nous mettait au courant des bals et divertissements de la saison; l'aimable maîtresse de la maison, la comtesse Rhédey née baronne Wesselényi évoquait, avec une fraîcheur de mémoire étonnante à son grand âge, les souvenirs de sa première jeunesse et de son séjour en Italie, et nous faisait frémir avec le récit des massacres transylvains de l'année 1848.

Ces cercles, qui existent déjà, une nuée de jolies femmes, la présence du parlement, du sénat, des minis-

tères, de l'académie des sciences, de l'université, du polytechnique, d'une académie de musique, de nombreux ateliers, de plusieurs théâtres, des consulats étrangers, nous ont persuadé que les éléments pour créer et alimenter à Budapest un véritable salon ne manqueraient certes point et qu'il suffirait que quelque aimable et spirituelle femme du monde voulût bien avoir cette ambition et se donner la peine de les réunir, en faisant un choix intelligent de ses hôtes dans toutes les classes de la société. Pourquoi n'y songerait-on pas? Pourquoi la femme magyare n'essayerait-elle pas cette fusion intelligente des classes sociales qui est un des grands besoins de la société moderne?

Nous prévoyons l'objection que l'on sera prêt de nous faire. « Vous avez pourtant été à Budapest, nous dira-t-on. Vous avez vu que le soir on y soupe. Les invités à une soirée sont naturellement invités à un souper. Dans un salon où toute la ville serait invitée, il faudrait faire souper tout le monde. Grand nombre de familles est déjà en train des se ruiner par le luxe de nos soupers. Peut-on raisonnablement demander à quelqu'un de tenir son salon ouvert à tout le monde? » L'objection est sérieuse; mais il y a peut-être moyen de tourner la difficulté et d'éviter le souper monstre, en ouvrant le salon le dimanche pendant le jour. C'est simple comme l'œuf de Colomb; mais si la démonstration, toute naïve qu'elle puisse paraître, sera trouvée probante,

nous nous féliciterions d'apprendre qu'un jour où l'autre chez les Andrássy, chez les Szapáry, chez les Zichy, chez les Károlyi, ou chez quelque autre grande famille magyare s'est organisé le premier salon hongrois.

On dit que les nobles transylvains sont plus aimables que les nobles hongrois. Cela est possible ; mais, pour le moment, ils ne sont aimables qu'entre eux. Puisqu'ils ont cet avantage sur les Hongrois, qu'ils en profitent pour faire le premier pas vers une conciliation dont on bénéficierait également des deux côtés. La *gentry* pourrait servir admirablement de lien entre l'aristocratie et la bourgeoisie. La *gentry* est nombreuse et a certaines fiertés qui la mettent presque au-dessus de l'aristocratie. Celle-ci existe par une espèce de compromis féodal qui implique un certain degré de servilité. L'ancien noble qui, de tout temps a été le maître sur sa terre et participait jusqu'à un certain point de la royauté, ne devait soumission à personne. Autrefois il créait et déposait ses rois qu'il ne recevait ni d'en haut ni du dehors. Les conditions sociales étant changées, la *gentry* dans notre siècle s'est souvent mêlée avec la bourgeoisie et ce mélange ne lui a été que profitable. En même temps nous pensons qu'il ne lui serait pas inutile de conserver des rapports avec l'aristocratie, et cela même pour ne pas se laisser aller, avec ses habitudes campagnardes, à un sans-gêne excessif. La *gentry*

a été dans le passé la base de l'aristocratie et elle sera dans l'avenir son appui le plus sûr. Mais, puisqu'on lui reconnaît cette mission, elle doit d'autant moins faire fi de ses traditions nobiliaires. Ses parchemins sont un bien dont elle doit être jalouse et qu'elle doit faire respecter.

En Hongrie, les gens titrés, c'est-à-dire les magnats, ont peut-être exagéré le respect qu'on devait à leur dignité ; mais cette haute opinion de leur grade social a bien des fois contribué à les préserver des actions basses ou simplement indélicates. Le mot *noblesse oblige* n'a pas été inventé pour un seul peuple ni pour une seule génération ; il convient également à toutes les aristocraties. Si quelques magnats hongrois ont négligé d'obéir au precepte, le plus grand nombre d'entre eux a préféré mourir plutôt que de souiller leur blason. Mais il est nécessaire que les nobles magyars, comme d'ailleurs l'aristocratie de tous les pays, se persuadent que les devoirs de la noblesse, tout en restant les mêmes par rapport à l'honneur de chacun d'eux, ont changé en ce qui concerne leurs relations avec le reste de la société. Celle-ci n'a plus besoin maintenant d'être protégée autant que dans le passé ; elle se protége et se défend elle-même, et les lois lui offrent des garanties sûres. Le noble n'a donc plus à jouer le rôle de patron ; mais il lui convient encore d'être un inspirateur. C'est affaire à lui de penser plus dignement et de sentir plus fièrement que les autres. S'il ne sera plus le maître

du peuple, il peut encore le guider, le soulager et le rendre plus heureux. Le rôle du comte Szétchenyi convient à nombre d'autres magnats. On en a fait sortir un trop grand nombre du Sénat ; qu'ils se préparent à y rentrer par leurs mérites.

Mais pour reprendre leur autorité, ils doivent sortir d'abord de leur isolement. Il ne s'agit point pour eux de devenir autres, mais de comprendre mieux leur temps et de trouver bon que d'autres convives aient déjà pris et prennent encore une place au banquet de la vie. Regarder ce qui se passe au dehors en grommelant n'est pas un moyen de se défendre. Il faut se jeter dans la mêlée, pour ne pas courir le risque de rester un jour ou l'autre entièrement en dehors de la direction des affaires de la société. En attendant, un moyen des plus simples et des plus pratiques nous paraît être à portée de tout le monde. Nous avons appris qu'un illustre et vénérable aristocrate transylvain, le comte Gothard Kuun a consacré une somme d'environ 100,000 florins pour améliorer les conditions de l'ancien collége réformé de Szászváros ; ce collége prospère maintenant et rend de très grands services à la culture magyare en Transylvanie. Cet exemple n'est peut-être pas isolé et l'on pourrait y voir une preuve de l'intérêt réel qu'une partie de l'aristocratie hongroise, la meilleure, prend pour l'avenir des écoles. Mais les aristocrates feront encore mieux le jour où ils commenceront à envoyer toute leur jeunesse

aux écoles publiques. Autrefois, ces écoles n'étaient pas nombreuses. Les nobles seuls pouvaient sans difficulté obtenir les moyens de s'instruire, ce qui leur donnait naturellement des droits aux charges publiques. Maintenant l'instruction que les nobles continuent à recevoir au sein de leurs familles est inférieure à celle qu'on donne aux bourgeois dans les écoles. De sorte que, si pour le choix des fonctionnaires on voulait encore préférer les nobles, à conditions égales, cette égalité de conditions se vérifierait rarement. Voilà la cause principale de la décadence de l'aristocratie, non pas seulement en Hongrie, mais dans tous les pays de l'Europe. Autrefois les nobles marchaient seuls à la tête de la civilisation et la dirigeaient par leur culture; aujourd'hui il est rare qu'un membre de l'aristocratie se trouve aux premiers rangs par l'instruction. Mais il y a plus et pire, car dans certains salons aristocratiques où les anciens préjugés durent encore, on continue à traiter d'excentrique ou de fourvoyé tout individu appartenant aux classes élevées qui se voue à la science, aux lettres ou à l'art. Dans certain monde, il est de bon goût de suivre la carrière diplomatique, de parler plusieurs langues étrangères et de voyager, soi-disant pour s'instruire. Mais les occupations et la culture doivent se borner à ces sinécures élégantes. Autrefois la noblesse trouvait une sphère d'action dans l'armée et dans la carrière ecclésiastique; mais, dès qu'on a vu des hommes du peuple monter par leurs mérites aux

premières dignités de l'Église, la carrière ecclésiastique semble offrir moins d'attrait à la noblesse magyare. D'un autre côté, avoir un grade aux honveds n'est pas la même chose que faire sa carrière dans une armée régulière. Le système de la défense nationale organisé par la constitution des honveds est un fait trop moderne pour qu'il puisse être du goût des représentants de l'ancienne noblesse. Voilà donc la plus grande partie de l'aristocratie réduite à vaquer aux soins du propriétaire terrien. Mais ici encore le défaut d'instruction produit son effet et se fait sentir.

La science agraire est une nouveauté que certains aristocrates magyars dédaignent. Aussi, ne faisant rien pour l'amélioration des terres, n'ayant pas adopté les nouveaux et plus rationnels systèmes de culture, ils sont contraints de constater que leurs terres surchargées d'impôts et d'hypothèques, rapportent de moins en moins. Au lieu de réagir et de chercher des remèdes à la débacle, incapables de soutenir la concurrence du bourgeois qui s'avance sur leurs terres et les rogne de tout côté, ils laissent les choses aller à la dérive.

Les industries agricoles et le commerce n'étaient point nécessaires dans un temps où les revenus du seigneur ne devaient être partagés ni avec l'État ni avec les travailleurs et se trouvaient être toujours plus que suffisants ; mais maintenant que la vie est devenue beaucoup plus compliquée, maintenant que le luxe a augmenté, que la main d'œuvre doit être

convenablement rétribuée, que l'État réclame des propriétaires une large contribution, les seuls propriétaires qui se sauvent sont ceux qui, pénétrés des nécessités de la vie moderne et ayant conscience du danger, s'empressent de défendre et d'améliorer leur position menacée par un travail actif et intelligent. Les digues ne suffisent pas pour arrêter les inondations ; il faut aussi creuser des canaux. Si l'aristocratie ne faisait pas fi du combat, elle aurait tous les avantages pour vaincre. Son désintéressement a son beau côté ; cette insouciance peut trouver grâce à nos yeux au point de vue poétique et dramatique : mais comme il nous semble impossible que l'aristocratie ne tienne pas à sa propre conservation, nous croyons le moment venu de jeter le cri d'alarme, car il y a péril en la demeure.

La fortune de nombre de magnats hongrois est maintenant plus qu'entamée, elle est menacée. L'industrie seule peut empêcher un désastre. Mais, pour éviter de se lancer dans les entreprises dangereuses, il faut que l'aristocratie entre à son tour dans la vie pratique et en apprenne les secrets. Le dilettantisme dans la spéculation est toujours ruineux. Le noble magyar agit en sage lorsqu'il se cramponne à sa terre, et qu'il répète pour son compte le proverbe hongrois : « Celui qui reste assis sur la terre ne tombe pas. »[1] Mais, s'il ne tombe pas, il

[1] *A ki a földön ül, nem esik le.*

peut cependant mourir de faim au milieu de ses sacs de blé qu'il ne sait pas vendre. Les magnats n'ont plus à brandir leur vieille épée pour défendre leur sol dont la possession leur est maintenant garantie par cet État même qui les charge d'impôts. Le sol est encore leur plus grande force et, en quelque sorte, leur privilége indestructible. Mais il faut qu'ils tirent de cette minière inépuisable tout ce qu'elle peut donner. La considération dont ils pourront jouir et leur influence dans la société seront proportionnelles à la production de cette partie de richesse nationale que le sort et les mérites de leurs ancêtres leur ont confiée.

VIII.

La question sémitique.

Le nombre des Israélites qui se trouvent actuellement en Hongrie serait, d'après les uns de 600,000 et d'après les autres de 800,000. Il y a même des écrivains qui affirment que ce nombre dépasse un million. Ces différences sont faites pour étonner. Il semblerait à première vue que la statistique devrait donner un seul chiffre réel et le prendre comme base de ses calculs. Mais dans le cas présent la statistique n'est pas en faute, car il est difficile et même impossible de déterminer avec précision ce qui est juif, ce qui a été juif et ne l'est plus, ce qui est encore demi-juif, et ce qui n'est que demi-chrétien. Il y a des familles israélites christianisées; il y en a d'autres où le père est juif et le fils est chrétien. Il y a en outre un certain nombre de Juifs déguisés et magyarisés — les meilleurs peut-être, — qui cachent avec soin leur origine. La statistique

peut donc se tromper souvent dans le dénombrement exact des Juifs comme dans celui des Magyars.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de pays en Europe où les Juifs se trouvent, proportionnellement aux Chrétiens, en aussi grand nombre comme en Hongrie. Même en admettant le chiffre inférieur, les Israélites se trouveraient toujours dans la proportion de 1 à 8. Dans la ville de Budapest, cette proportion s'accentue d'une manière inquiétante pour la société magyare, attendu que dans la capitale de la Hongrie il y a, dit-on, un Juif pour trois Chrétiens. La chose est d'autant plus grave que la statistique nous apprend aussi comme quoi la mortalité est moindre parmi les Israélites que parmi les Chrétiens. En effet, les statistiques des années 1880-81 [1] nous donnent les chiffres suivants sur la mortalité des enfants d'un âge inférieur à cinq ans :

				Morts
Sur	24,000	enfants	catholiques . . .	4,597
»	1,800	»	luthériens . . .	279
»	1,818	»	calvinistes . . .	300
»	7,937	»	israélites	587

D'après ces chiffres, il serait prouvé que chez les Catholiques les enfants meurent à peu près dans la proportion de 2 sur 10 et chez les Israélites dans celle de 1 sur 10. Un autre tableau nous montre

[1] Körösi, *Die Sterblichkeit der Stadt Budapest in den Jahren 1876-1881*. Berlin, 1885.

que sur 10,000 naissances il y a eu, dans l'année 1881, 509 enfants qui sont nés morts chez les Catholiques et seulement 98 chez les Israélites; 203 fausses couches chez les Catholiques et seulement 46 chez les Israélites. Ces proportions nous semblent vraiment inquiétantes pour la ville de Budapest, où les 80,000 ou 100,000 Juifs actuels menacent de se doubler et de devenir une débordante majorité d'ici à quelques années.

Mais il y a une autre statistique qui devrait préoccuper encore davantage les Magyars.

Dans les écoles élémentaires de Budapest, d'après la statistique de l'année 1881, sur 84 Catholiques et Calvinistes, on compte 24 Israélites. Si donc les Juifs sont actuellement moins que le quart de la population totale de la ville de Budapest, dans les écoles élémentaires ils sont déjà plus que le quart.

Dans les *bürgerschulen* de Budapest, qui sont un complément des écoles élémentaires, à côté de 581 garçons catholiques, de 51 garçons luthériens, de 36 garçons calvinistes, on comptait 396 garçons israélites. En même temps, à côté de 710 jeunes filles catholiques, de 62 jeunes filles luthériennes, de 44 jeunes filles calvinistes, on comptait 753 jeunes filles israélites! Dans les lycées à côté de 1,163 écoliers catholiques, de 209 luthériens, de 226 calvinistes, il y avait 884 israélites; dans les *reàliskolàk* ou écoles techniques, à côté de 773 catholiques, de 72 luthériens, de 40 calvinistes, on comptait 720 israélites!

Ces chiffres authentiques n'ont pas besoin de commentaires. Ils nous prouvent que la proportion du quart par rapport à la totalité de la population ne tient plus, si l'on considère la population des écoles moyennes où les Juifs ne représentent plus le quart mais à peu près la moitié des étudiants. Dans les écoles élémentaires où l'instruction est également obligatoire pour toute la population, nous voyons qu'une partie des enfants des autres confessions s'y soustrait déjà de manière que la proportion des Israélites, telle que nous la présente le recensement général de la population de Budapest, commence à s'y altérer. Mais cette proportion change radicalement dès qu'on passe des écoles obligatoires aux écoles facultatives. Tandis que nombre de pères chrétiens ne donnent à leurs enfants que l'instruction des écoles élémentaires, les Juifs qui ne s'en contentent pas font suivre à leurs fils tous les cours, y compris ceux de l'université ; car le Juif veut arriver à tout prix et cherche sans cesse tous les moyens de parvenir. Dans les *bürgerschulen*, nous l'avons dit, les jeunes filles israélites sont presque aussi nombreuses que les garçons de leur confession ; dans les écoles supérieures les jeunes filles israélites sont en majorité. Mais il y a plus encore. Dans les *bürgerschulen* et dans les écoles moyennes que nous avons visitées, lorsque le professeur demandait qui voulait répondre à la question qu'il posait, c'était presque toujours un garçon ou une jeune fille israélite qui

se tirait le mieux d'affaire, après avoir levé et agité les trois premiers doigts de la main droite d'une façon particulière pour avertir le maître qu'on était prêt à répondre. Chez les élèves des autres confessions nous avons toujours observé plus de timidité et de réserve. Peut-être aussi ces derniers étaient-ils moins bien préparés. Le Juif ne fréquente certes pas l'école parce que la mode ou la convenance l'exige, mais parce qu'il y trouve son intérêt. Il le sait dès l'enfance ; aussi aux écoles publiques étudie-t-il généralement avec plus d'ardeur et plus d'obstination que ses camarades chrétiens. Qu'on prenne donc garde.

Si l'on ne veut pas que les Juifs deviennent une majorité gênante dans la société de Budapest, il faut trouver le moyen d'empêcher qu'ils soient la majorité dans les écoles. Le grand, le véritable danger pour les Chrétiens est là; mais le remède est proche et facile à suivre. Il ne s'agit naturellement pas d'interdire l'école publique aux Juifs, mais d'envoyer aux écoles un plus grand nombre d'enfants chrétiens et de les encourager à vaincre dans cette noble gageure les enfants d'Israël. Ce que nous avons remarqué dans les écoles de Budapest, nous a porté à faire plus d'une réflexion. Nous pensions avec tristesse combien était vide de sens la campagne que les antisémites combattaient à la Chambre des députés et à la Chambre haute pour exclure le grand rabbin du nouveau Sénat, lorsqu'un danger bien

plus grave menaçait dans la capitale même de la Hongrie la constitution de la société magyare, et lorsque M. Tisza se moquait souverainement des uns et des autres en faisant comprendre que, ne pouvant faire entrer les Juifs au Sénat par l'ancienne porte du privilége, il allait les faire passer par la fenêtre ou par le trou de la nomination ministérielle.

Dans le premier semestre de l'année 1874-75, à l'Université de Budapest, sur 2,166 étudiants, on comptait 1,331 catholiques romains, 55 catholiques grecs, 88 grecs orientaux, 326 calvinistes, 196 luthériens, 4 unitariens, 523 israélites. Les Israélites représentaient donc, il y a dix ans de cela, à peu près la cinquième partie des étudiants qui fréquentent l'université de la métropole hongroise. Dans le premier semestre de l'année scolaire 1882-83, à la même université, sur 3,272 étudiants, on comptait 1,370 catholiques romains, 70 catholiques grecs, 105 grecs orientaux, 426 calvinistes, 348 luthériens, 12 unitariens, 937 israélites ! Dans le premier semestre de l'année 1883-84, on comptait 3,369 étudiants, et dans ce nombre 1,312 catholiques romains, 71 catholiques grecs, 94 grecs orientaux, 480 calvinistes, 339 luthériens, 7 unitariens, 1,066 israélites. Cette progression de chiffres pour les derniers est éloquente. Elle nous prouve que près d'un tiers des étudiants de l'Université de Budapest est représenté par les Israélites et que, cette proportion augmentant toujours, il y a toutes les probabilités de voir

ce tiers devenir la moitié dans l'espace de dix ans. Les cours de médecine et de droit sont les plus fréquentés par les Israélites. Dans le premier semestre de l'année passée les Israélites inscrits à la faculté de droit étaient au nombre de 385 ; à la faculté de médecine il y en avait 617. Ces cours ouvrent le chemin à la richesse, à la politique, à l'influence sociale et quelquefois même à la noblesse. Les Israélites, l'ayant compris, se sont jetés dans cette voie avec ardeur et y persistent avec une obstination digne d'être imitée par les Chrétiens.

Si un danger existe dans cette concurrence universitaire des Juifs, ce danger est tout spécial pour la métropole de la Hongrie. A l'Université de Kolozsvár, dans le premier semestre de l'année passée, sur 477 étudiants, on ne comptait que 29 israélites, c'est-à-dire à peu près la seizième partie des étudiants. Il faut par conséquent conclure que le plus grand nombre des étudiants israélites qui fréquentent l'Université de Budapest est fourni par la ville de Budapest elle-même, un vrai triomphe pour le peuple d'Israël, mais qui nous mène forcément à des considérations très pénibles. Si on a appelé la ville de Gran la Rome hongroise, si on appelle la ville de Debreczin la Genève de la Hongrie, on ne tardera pas à appeler Budapest la Jérusalem magyare ou l'Athènes des Juifs. Nombre de Magyars auront alors raison de se demander s'il valait la peine de changer de Gouvernement et de saluer avec un si grand en-

thousiasme la nouvelle renaissance hongroise, uniquement pour que tout cela tourne au profit presque exclusif des Juifs.

Ce que nous venons d'observer peut induire quelques-uns de nos lecteurs en erreur et leur faire croire qu'à notre tour, par un indigne préjugé, nous prenons parti contre les sémites. Nous devons donc nous hâter de déclarer que nous n'avons aucune prévention personnelle contre les descendants d'Israël. Nous ne craignons point les Juifs comme individus, mais lorsqu'ils deviennent masse, une masse active et remuante, notre préoccupation devient sérieuse. S'il y avait encore sur la terre une région riche, fertile, capable de nourrir tout un peuple, notre idéal, en ce qui concerne cette race orientale devenue nomade en Europe, serait de lui donner en partage cette région, sans restriction aucune, en y constituant un seul puissant État israélite. Mais ce peuple jadis dispersé et persécuté, qui veut encore rester juif et envahit à Budapest la société chrétienne qu'il exploite, qu'il dépouille, qu'il ruine, dont il occupe les places, usurpe les titres, diminue de jour en jour la force et l'influence, ce peuple-là, à cause de son nombre excessif et de son audace nous exaspère et éveille en nous, par intérêt pour les Magyars, un sentiment légitime de défense et de révolte.

La femme israélite est généralement belle, aimable et séduisante. L'homme juif est intelligent, fin, ins-

truit, intrigant, entreprenant et constant, qualités excellentes pour obtenir le succès. Le Juif sait toujours ce qu'il veut, n'est pas trop formaliste et ne regarde pas de trop près aux moyens d'arriver. Pour un Chrétien l'honneur est chose essentielle; un Juif peut s'en passer. Un Juif qui flatte, qui rampe, qui trompe n'est pas perdu dans la considération de la société juive. Lorsqu'il s'agit d'arriver, il sait être patient et résister à la fatigue, au mépris, aux rebuts. Il revient plusieurs fois à la charge et ne lâche jamais prise. Dès qu'il a guetté une proie, il ne la perd plus de vue; et jetant ses filets dans toutes les directions, il reste à l'affût jusqu'à ce qu'elle ne soit tombée dans ses mains. Si dans un salon où se trouvent un Juif et un Magyar debout il n'y a qu'une chaise vide, soyez persuadé que le premier à s'asseoir sera le Juif. Si un grand personnage entre dans le salon et personne n'ose l'aborder, soyez certain que le premier à lui adresser la parole, en n'importe quelle langue, sera l'Israélite. Il écorchera peut-être toutes les langues qu'il baragouine, mais il n'y en a pas une qu'il se refuse de parler à l'occasion. En règle générale, un Israélite n'est pas précisément un brave dans le danger; mais, lorsqu'il ne risque ni sa vie qui lui est plus chère que son honneur, ni son argent qui lui est plus cher que sa vie, il met en jeu et il abandonne tout le reste avec une insouciance et une audace inouïes. Le Juif a généralement de grandes ver-

tus domestiques, et, lorsque son intérêt n'est pas compromis, il peut être aussi bon enfant et aussi aimable que le mieux élevé des Chrétiens. Mais s'il essaye de plaire, c'est parce qu'il espère tirer quelque profit de son amabilité. Les délicatesses platoniques du Chrétien lui semblent des simagrées et des faiblesses, et comme ce n'est certes pas lui qui a inventé la chevalerie, il la comprend difficilement. Il conçoit fort bien que l'on puisse employer la grâce comme on emploie la ruse, mais toujours et seulement en vue du but que l'on poursuit. Au point de vue juif, la loyauté, la franchise et la générosité ne sont pas des vertus désirables, mais des formes brillantes, des moyens commodes que l'on peut quelquefois utiliser avec prudence, mais qui ne doivent point former une partie essentielle et intégrante de la nature juive. L'Israélite, en sa qualité d'homme d'affaires, est opportuniste en tout ; et il sert le plus fidèlement le gouvernement qui, par ses nombreux compromis, laisse ouvertes plus de voies où le Juif puisse librement vaquer à ses petites affaires qui mènent aux grandes.

Naturellement, dans ces appréciations qui ne sont pas entièrement à l'avantage du peuple juif amassé dans la capitale de la Hongrie et pris dans sa totalité, il faut savoir tenir compte des exceptions que l'on peut signaler non pas seulement dans les carrières libérales et dans la presse, mais dans la banque et dans le commerce. C'est d'ailleurs au sein du ju-

daïsme que le Christ est né, et quoique le Juif manque généralement d'idéal, il est certain que de grands idéalistes sont issus de la masse des communautés juives dans les pays les plus différents. On peut donc rencontrer et on rencontre à Budapest comme ailleurs des âmes de choix parmi les Israélites ; et la honte que certains Juifs ressentent de leur race, les efforts constants qu'ils font pour en sortir, le soin qu'ils prennent d'éviter le contact avec la masse et de cacher leur origine, l'ambition qu'ils montrent de s'ennoblir et de paraître de vrais Magyars, annoncent chez quelques-uns d'entre eux des tendances aussi honnêtes qu'élevées. Ce sont ces qualités vraiment aristocratiques qui permettent aux Chrétiens d'entretenir un commerce agréable avec ces Israélites transfuges et même d'admirer des vertus qui les séparent de leurs corréligionnaires et les placent au premier rang des hommes civilisés.

Mais, même sans tenir compte de ces nobles et pas trop rares exceptions, il est indéniable que la grande masse des Juifs offre aux Chrétiens plus d'un enseignement et plus d'un exemple à suivre dans l'énergie, l'amour du travail, la persévérance, l'esprit de suite, la soif du savoir et le sens pratique qui caractérisent cette race.

Nous prévoyons pourtant que, par l'excès de ce sens pratique, le terre à terre pourrait être la conséquence de la prédominance de l'élément juif sur l'élément chrétien dans la capitale de la Hongrie.

En constatant l'invasion de cette marée montante de Juifs, à moins qu'on ne souhaite l'extinction progressive du peuple magyar à Budapest, les apologistes eux-mêmes des Israélites doivent désirer que ces derniers soient dispersés ici et là, dans les villes et les villages hongrois et transylvains, afin qu'ils soient partout une minorité et ne changent nulle part la physionomie nationale du pays. Si les 100,000 Israélites restent plus longtemps accumulés à Budapest, avec leur force d'attraction, d'expansion et de conservation, dans une dixaine d'années ils pourront devenir environ 200,000, c'est-à-dire plus du double de la population actuelle de la ville, et dans vingt ans ils auront envahi les trois quarts de Budapest. Il ne s'agit donc point de chasser les Juifs de la Hongrie, mais d'empêcher qu'un jour ou l'autre ils n'étouffent les Magyars.

Dans les endroits où les Juifs sont en grande minorité par rapport aux Chrétiens, ils sont modestes et leur vie est fort respectable. On les laisse vivre, on leur rend justice, on les apprécie, on les reçoit, et s'ils ont des mérites on les traite avec déférence.

Nous avons nous-même constaté avec plaisir la considération dont jouissent les Israélites dans la ville de Szegedin. Il y a cent ans de cela il n'existait pas dans toute la ville une seule famille israélite. Une communauté de Juifs provenant de la Pologne demanda comme grâce le droit de s'établir à Szegedin. Ce privilége fut accordé aux deux condi-

tions suivantes: chaque Juif devait prouver que sa conduite jusqu'à ce jour avait été irréprochable et qu'il exerçait un métier ou une profession honorables. Par cette sage précaution, la ville de Szegedin commença par exiger une élimination, ou pour mieux dire une sélection qui fut entièrement à son profit. Ces premiers fondateurs de la communauté israélite dans la capitale de l'Alföld offraient donc déjà des garanties, par le seul fait qu'il avaient été jugés dignes d'être admis dans la ville. Pendant les premiers cent ans qu'ils y passèrent, leur conduite fut exemplaire. Ils firent, comme de juste, leurs affaires, et un certain nombre d'entre eux s'enrichit; mais l'origine de leur richesse était légitime et n'eut aucun besoin de se cacher. D'ailleurs le noble emploi qu'ils firent souvent de cette richesse les signala bientôt à la reconnaissance publique. Aussi la population de Szegedin a-t-elle vu avec la plus grande sympathie la communauté israélite fêter dans le courant de cette année le premier centenaire de son établissement dans la ville. Et lorsque M. Kallaï, comte suprême de la ville, vint au milieu des fêtes et des réjouissances israélites présenter au nom du roi une médaille d'or à Mme Pollak, à cette noble femme qui depuis cinquànte ans ne cesse de faire le bien, sous les formes les plus différentes et sans distinction de confessions, la population tout entière s'associa à ce témoignage et l'applaudit de grand cœur. Nous aurons encore lieu de revenir sur les mérites

de la famille Pollak, lorsque nous essayerons de rendre compte du mouvement industriel de la Hongrie. En attendant, l'exemple que nous venons de citer doit suffire à prouver que les Juifs peuvent devenir un élément précieux là où les Magyars plus nombreux ont pu contribuer à les ennoblir. A Budapest où les Juifs deviennent envahissants, il y a danger qu'avant de se magyariser eux-mêmes, ils ne diminuent tant soit peu la nature des Magyars. Dans les foules, il est presque inévitable de rencontrer des instincts vulgaires, à moins qu'un esprit de race supérieure, de nobles traditions, des mœurs pures et une longue éducation historique n'aient élevé le sentiment national. Dans le moment actuel, nous voyons avec une sorte d'inquiétude l'invasion israélite croître de jour en jour dans la capitale de la Hongrie. Admettre ou ne pas admettre le grand rabbin au Sénat ne tire pas à conséquence, tandis que l'admission de nouveaux éléments juifs dans une grande ville, dans la capitale même qui en est saturée, peut être fatale. Si l'on entre dans un magasin de Budapest, il est rare que le marchand ne soit pas un Israélite. Il flaire le Chrétien et, très souvent, il le trompe. Si l'acheteur se récrie, loin de lui faire des excuses, il parle encore plus haut et prend un ton désagréable, parfois même insolent. Désormais, il se sent maître dans la ville; la place lui appartient; il faut s'exécuter ou déguerpir. Ces procédés arrogants témoignent de l'assurance que le

marchand juif a de son impunité. Lors même que l'on vous fourrerait dans la main, mettons par mégarde, de la fausse monnaie, de ce qu'on appelle en Hongrie *monnaie du Nouveau Pest* — ce qui dans certains magasins peut fort bien arriver, — il faut être résolu de réagir et de dénoncer la fraude à la police; sans cela, on court le risque de passer soi-même pour un filou. En tout cas, ce n'est certes pas dans les magasins de la capitale qu'on peut acquérir une idée de la courtoisie magyare, surtout pour un étranger qui ne saurait distinguer un marchand juif d'un marchand hongrois. Et si l'on pense que ce changement de scène s'est produit à Budapest dans l'espace de dix-huit ans, on a raison d'être soucieux pour l'avenir de la ville. On ne sera pas trop étonné non plus si nombre de Magyars préfèrent se blottir dans la triste solitude de leurs villes éloignées plutôt que d'assister en témoins impuissants à la dégénération et à l'extinction progressive du peuple magyar dans la capitale du royaume.

Après ce que nous venons de dire, on sera peut-être tenté de croire que nos sympathies sont acquises aux seize députés antisémites qui ont pour but essentiel de leur vie politique la guerre aux Juifs. Mais déjà nous avons déclaré que par principe nous n'avons aucune antipathie personnelle contre les enfants d'Israël, pris individuellement. Nous craignons seulement que la masse juive ne devienne une avalanche; et nous pousserions le même cri

d'alarme si une horde turque, tartare ou chinoise s'installait à Budapest et mettait en péril la nationalité magyare. Un danger existe réellement, et, à cause de ce danger, la question des Juifs nous a semblé des plus graves pendant notre séjour à Budapest, non point parce qu'il y avait des antisémites au parlement, mais parce qu'à chaque pas nous rencontrions un Juif. Cet encombrement d'une race non magyare dans la capitale du royaume magyar est un fait qui s'impose et donne à réfléchir. Le programme des députés antisémites est, dans les intentions, patriotique; mais si nous ne nous trompons point, la haine de race qui les inspire et l'excès même de leur persécution, au lieu de rallier à ce programme l'opinion publique, la tournent en faveur des Israélites qui se posent en outragés et en victimes. Sans les antisémites de parti pris, nous croyons qu'à l'heure présente il se serait fait dans tous les rangs du parlement un accord pour voter des lois capables de mettre un frein à cet accroissement progressif des Juifs en Hongrie et sourtout à Budapest. L'hospitalité est chose sacrée; mais, lorsque l'hôte qui arrive menace de dévorer l'hôte qui reçoit, l'hospitalité ne peut plus s'exercer comme d'habitude. Pourquoi hésiterait-on à donner l'ordre que cette multitude d'étrangers entrés en Hongrie depuis 1867 se dispersât un peu partout dans le pays sans venir s'imposer dans la capitale du royaume comme en pays de conquête? Pourquoi n'empêcherait-on pas

à d'autres Juifs de pénétrer de l'étranger en Hongrie et aux Juifs de la province de s'établir dans la capitale? Pourquoi ne donnerait-on pas aux Juifs non christianisés une constitution politique spéciale, comme il en existait au moyen-âge pour les colonies étrangères, mais avec les modifications suggérées par l'esprit plus libéral et plus tolérant de notre époque? La prétendue magyarisation des Juifs ne suffit pas pour nous tranquilliser. Si MM. Eötvös, Andrássy et Tisza ont espéré augmenter le chiffre des Magyars avec l'aide des Juifs, nous aimons à croire que le danger très grave que l'on court par la magyarisation des Juifs n'aura pas échappé à leur pénétration. Nous supposons avec eux que, d'ici à vingt ans, les cinq millions de Magyars actuels seront devenus dix millions de soi-disant Hongrois, les Juifs aidant. Mais le problème de la nationalité magyare sera-t-il pour cela résolu à leur satisfaction? Ne craignent-ils pas qu'au bout de vingt ans, sur dix millions de prétendus Magyars, on ne trouve plus en Hongrie qu'un seul million de Magyars véritables et que les autres ne soient que des Juifs magyarisés ou bien des Magyars judaïsés? *Caveant consules ne quid respublica detrimenti capiat.*

IX.

Le Clergé.

Il n'y a peut-être pas de pays comme la Hongrie où, sur un espace relativement restreint, tant de confessions religieuses différentes se trouvent réunies et vivent en paix à côté l'une de l'autre. C'est bien là un pays de parfaite tolérance religieuse. Près de la moitié de la population de la Hongrie et de la Transylvanie est catholique romaine ou grecque: suivent, par ordre numérique, les Grecs orientaux non unis, — généralement Daco-romains et Serbes; puis les Calvinistes réformés; les Luthériens; les Israélites; les Unitariens; les membres d'autres confessions chrétiennes et quelques centaines d'individus appartenant à des confessions non chrétiennes. Le plus grand nombre de Catholiques se trouve en Hongrie, dans le Banat, en Croatie, en Esclavonie et à Fiume; le plus fort contingent de Grecs orientaux non unis se rencontre dans la Transylvanie et

dans le Banat; les Calvinistes et les Luthériens sont presque également repartis en Hongrie et en Transylvanie; les Unitariens résident en Transylvanie; la majorité des Israélites est accumulée en Hongrie.

Chaque église hongroise jouit d'une certaine autonomie, non pas seulement pour les rapports d'église à église et de chacune de ces églises vis-à-vis de l'État qui doit les protéger également, mais même vis-à-vis du pouvoir hiérarchique central et supérieur, lorsqu'il s'en trouve un quelque part. A cet égard, on a raison de donner le titre de pape hongrois au prince cardinal primat, archevêque de Gran.

C'est toutefois l'église catholique qui jouit du prestige le plus grand, soit pour le nombre de ses fidèles, soit par le fait que le roi de Hongrie doit être catholique, soit enfin parce que nombre d'évêques et d'archevêques fort riches dépensent princièrement des sommes énormes pour les églises, les écoles et les institutions de bienfaisance de leur diocèse. Cette suprématie et ce crédit trouvent encore un puissant appui et une nouvelle raison d'être dans la culture vraiment supérieure et la distinction de ces prélats qui donnent le plus grand éclat au clergé catholique hongrois et ont dans la société une influence bien au-dessus de celle des autorités ecclésiastiques des autres confessions.

Nous ne parlons ici que de l'église catholique romaine de la Hongrie. L'église catholique romaine de la Croatie et de l'Esclavonie vit d'une sorte d'existence

autonome, ainsi que l'église catholique grecque avec ses deux patriarches, l'un pour les Daco-romains, l'autre pour les Serbes. On pourrait donc dire que dans le royaume de Hongrie il y a trois églises catholiques, même de que l'on y compte trois églises protestantes.

L'église catholique est de toutes les églises hongroises la plus ancienne; elle date du baptême du roi saint Étienne et de la puissance des Arpád qui furent les fondateurs de la nation hongroise en Europe. Aussi, quoi qu'en disent et en pensent les intransigeants de la Hongrie, le clergé catholique de ce pays est peut-être le plus libéral des clergés catholiques qui soit en Europe. On pourrait presque dire qu'il est le seul vraiment libéral. Aussi, dans toutes les questions où le principe de la nationalité se trouvait engagé, le clergé catholique hongrois a-t-il toujours pris fait et cause pour le pays contre l'étranger. Et ce qu'il y a de curieux et même d'étrange dans la situation c'est que la curie romaine, la Rome papale, ce foyer de réaction pour tant d'autres pays et surtout pour l'Italie, procède tout autrement pour la Hongrie et la Pologne dont elle a mainte fois soutenu et encouragé les aspirations nationales, sans jamais les entraver. Le cardinal Haynald, pour citer un exemple illustre, se rappelle avec un sentiment de vive reconnaissance l'accueil sympathique qu'il trouva à Rome auprès de Pie IX, au temps de sa disgrâce et de son exil, causé par son attitude indépendante vis-à-vis de la cour

de Vienne. Ce même Pie IX, qui devait plus tard refuser sa grâce à l'archevêque de Kalocsa pour avoir osé se déclarer avec monseigneur Strossmayer contre le dogme de l'infaillibité, avait jadis accueilli l'ancien évêque patriote de Gyula-Fehérvár (Alba Julia) avec une grande distinction et même avec une bonté on ne peut plus paternelle, en le nommant archevêque *in partibus* de Carthage.

Nous venons de nommer le cardinal Haynald. Cette figure vraiment éminente de prélat magyar mérite que nous l'observions de plus près.

Né en 1816 dans la ville de Szécsen et issu d'une famille d'origine allemande, il atteindra le 3 octobre prochain sa soixante-dixième année. Ayant fait ses études à Esztergom (Gran) et à Vienne, il fut d'abord coadjuteur de l'évêque de Gyula-Fehérvár en Transylvanie, puis titulaire lui-même de ce diocèse. Disgracié et exilé en 1863, il se rendit à Rome. Rentré en Hongrie en 1867 avec le triomphe de la nouvelle constitution hongroise, il fut nommé archevêque de Kalocsa. Si monseigneur Haynald ne s'était pas prononcé au concile du Vatican, il aurait obtenu de Pie IX le chapeau de cardinal, comme prix immédiat de son dévouement. Mais Pie IX n'était pas saint au point d'oublier les blessures faites à son amour-propre. On raconte même que le jour où l'archevêque de Kalocsa vint prendre congé du Saint-Père et se mit à genoux devant lui pour en invoquer la bénédiction apostolique, Pie IX, dont le péché mignon

était un faible pour le calembour, au lieu de le bénir le regarda d'abord d'un air curieux; puis soudain prenant une pose tragique et avec un crescendo menaçant il s'écria devant toute sa cour assemblée: « Haï!... haï!!... Haï!!!... nald!!!! » Par ce cri demi-sérieux, demi-bouffon, Louis Haynald était formellement averti qu'il pouvait mettre son cœur en paix, et que sous le pontificat de Pie IX il n'aurait certes pas la barrette rouge.

Heureusement pour lui, à un pape saint qui aimait les pauvres d'esprit, succéda sur la chaire de Saint-Pierre un pape fin et instruit qui aime les savants. Aussi, dès le 12 mai 1879, monseigneur Haynald fut-il élevé par Léon XIII à la dignité de cardinal. Ce ne fut que justice, car l'archevêque de Kalocsa n'est pas seulement un illustre prélat, un homme de bien et un homme d'esprit, il est aussi un savant de premier ordre, un naturaliste éminent, un botaniste célèbre. Son herbier bien connu et pour lequel il a dépensé des sommes considérables [1] est un des plus riches et des plus complets d'Europe. Élu membre de l'Académie des sciences de Budapest en 1868, il publia dans les actes de cette Académie et dans différentes revues hongroises des notices

[1] Il nous racontait lui-même que pour les seules chemises en papier de son herbier il avait dépensé 15,000 francs. Ce chiffre peut donner une idée de la richesse de la collection.

remarquables, apportant ainsi sa contribution aux sciences naturelles et surtout à l'histoire de la botanique.

Les études et les hautes fonctions ecclésiastiques occupent beaucoup le cardinal Haynald, mais ne l'absorbent pas exclusivement; par conséquent, il peut encore prendre un vif intérèt et une part active à la politique. Élu président de la délégation hongroise en 1870, il y joua un rôle qui n'est point oublié; et depuis, à plusieurs reprises, il est rentré dans l'arène politique armé de tous points.

De tout temps l'église de Kalocsa a disputé la suprématie à l'église primatiale de Gran. Les documents historiques du XIII[me] siècle nous montrent déjà les papes occupés à apaiser la discorde qui régnait entre les deux églises rivales. Cette rivalité existe encore. Même dans la conduite des affaires ecclésiastiques il y a divergence. L'église de Kalocsa par exemple, protége fort les Jésuites; l'église de Gran en refuse absolument le concours.

En outre, il y a une sorte de rivalité personnelle entre les deux éminents titulaires des deux églises. L'archevêque de Kalocsa est homme du monde; il fréquente la société comme un prélat romain d'autrefois et ne fuit point les dames. Il sait au contraire les intéresser par son esprit inépuisable, par son amabilité, par son vif enjouement. Dans un salon, le cardinal Haynald se trouve parfaitement à l'aise; il est recherché et entouré, il a sa cour. C'est à qui

provoquera ses reparties qu'on recueille et qu'on cite. Là où il se trouve la conversation ne tarit point, et si elle languit c'est lui qui la ranime et l'égaye. Lorsqu'il entre, la maison prend un air de fête; dès qu'il part, tout le monde se lève et la causerie commence à traîner. Sa façon d'entrer dans un salon et d'en sortir ne saurait d'ailleurs passer inaperçue. Sa pourpre flottante, ses yeux étincelants, son visage souriant, son bon mot toujours prêt le font distinguer de toute l'assistance.

Un soir il y avait réception chez Mme de Beniczky, la femme du sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur. Nous étions présent, lorsque monseigneur Haynald entra. M. de Beniczky se leva pour aller à sa rencontre, et le cardinal vint s'asseoir à côté de la plus spirituelle parmi toutes les Hongroises que nous ayons connues à Budapest. Son chapeau paraissant l'embarrasser, M. de Beniczky fit un mouvement pour le délivrer de ce fardeau.

— Permettez.

— Jamais!

— Pourquoi pas?

— Jamais, au grand jamais! Demain on ne manquerait pas de dire dans les journaux que l'Église a *capitulé* devant l'Etat.

Et il se leva pour déposer lui-même son chapeau quelque part.

On rit. M. Falk, le directeur du *Pester Lloyd*, s'approche. Alors commence un véritable feu roulant

d'esprit entre le représentant de l'Église et le représentant de la presse officielle. Évidemment, ils ne s'aiment pas, et, comme ils sont de taille, aucun des deux ne lâche prise. L'aimable voisine du cardinal jette de son côté quelques gouttes d'huile sur ce feu. L'esprit pétille, et des fusées partent qui vont même interrompre la conversation des autres groupes du salon.

Autre scène à un banquet princier chez Mme de Vigyazó. S. E. Paul Sonntag est assis assez près du cardinal. Une seule dame les sépare. M. Sonntag est né dans la même ville que le cardinal Haynald; il sait ce qu'il a été, d'où il est parti: il connaît par cœur son passé, sa jeunesse, et n'a pas le mauvais goût de trop détailler. Mais il se sert de ce qu'il sait pour mettre un grain de sel, une petite pointe à ses réponses, lorsque le cardinal s'avise d'enfler son discours, de monter en chaire et de prendre l'essor vers le ciel. « Prends garde, semble lui dire S. E., je vais démasquer ma batterie. » Le cardinal averti cherche alors sa revanche d'un autre côte. Il affecte un air humble, s'incline devant la toute-puissance de l'État et fait force compliments à son adversaire. On comprend très bien qu'il plaisante, qu'il s'amuse à un jeu: mais on comprend aussi qu'il joue bien et qu'il gagne la partie. Lorsqu'il se lève pour porter son toast, on sent qu'il est sorti vainqueur de la lutte, et que lui seul, dans toute l'illustre société qui l'entoure et l'écoute, a le droit

de parler à la fois au nom de la patrie, de la science et de la religion.

Une autre fois nous rencontrâmes le cardinal Haynald à un somptueux souper académique offert par le secrétaire général de l'Académie des sciences monseigneur Fraknoï. S. E. le ministre des cultes et de l'instruction publique M. Tréfort était assis à côté de lui. Point de familiarité entre les deux puissances de l'État et de l'Église qui se trouvent souvent en conflit au sujet de l'ingérence gouvernementale dans les écoles. L'archevêque de Kalocsa a donné un grand développement aux institutions scolaires de son diocèse, avec des résultats on ne peut plus satisfaisants. L'archevêque pense, peut-être, que l'intervention de l'État est superflue; mais le ministre des cultes et de l'instruction publique ne peut pas à son tour renoncer à ses prérogatives qui sont des devoirs. Il doit maintenir à l'État le droit suprême du contrôle, ne fût-ce que pour approuver l'œuvre des écoles confessionnelles. Ce contrôle rencontre pourtant dans son application des difficultés qui amènent de fréquentes contestations. Mais nous avons remarqué avec la plus vive satisfaction que tous ces différends ainsi que n'importe quelle divergence d'opinions et de croyances n'empêchent point les membres des différentes confessions religieuses d'entretenir entre eux un commerce des plus agréables.

N'avons-nous pas rencontré aux funérailles pro-

testantes de la veuve du poète Arány l'évêque catholique Danielik qui écoutait avec émotion le beau discours de l'évêque calviniste Charles Szász? N'avons-nous pas vu à Kolozsvár le professeur Hegedüs, directeur du collége réformé, bras dessus bras dessous avec le directeur du collége des piaristes, pendant qu'ils nous accompagnaient tous deux dans notre visite à ce collége? N'avons-nous pas entendu le professeur Arány, piariste, ayant à ses côtés un prêtre grec, nous parler au nom de la ville protestante de Szegedin? En observant cette espèce de camaraderie ou, pour mieux dire, cette confraternité chrétienne entre les membres des différentes confessions hongroises, nous ne pouvions nous empêcher de penser que cet exemple de noble tolérance religieuse méritait d'être suivi dans d'autres pays. En quoi M. Tréfort serait-il moins libéral qu'un ministre italien de l'instruction publique, en n'effarouchant pas un cardinal, un prince de l'Église et ayant avec lui les meilleurs rapports de société? Tandis que le même cardinal, s'il se trouvait à Rome, se garderait bien d'approcher un ministre d'État italien. Le cardinal Haynald se souvient toujours avec un sentiment de vive satisfaction d'avoir été présenté, à l'étranger, au prince Humbert et à la princesse Marguerite. Nous profitâmes de ce souvenir pour lui demander pourquoi, en allant à Rome, il ne visiterait pas au Quirinal le couple auguste. « C'est très compliqué, très compliqué, » murmura-t-il

en laissant tomber ce discours qui évidemment le gênait. Et cependant nous l'avons quitté ce jour-là avec la persuasion intime, que si Léon XIII sortait du Vatican pour aller bénir le roi et la reine d'Italie, l'un des premiers à le suivre serait le cardinal Haynald, malgré toute la protection qu'il accorde aux Jésuites.

Nous prévoyons ici l'objection que l'on peut nous faire. Pour subvenir aux besoins de ses finances, le Gouvernement hongrois n'a pas, jusqu'ici, porté atteinte au droit de propriété et ne s'est pas encore emparé des biens ecclésiastiques, ainsi que cela est arrivé en Italie avec un si grand scandale pour l'Église, un aussi grand froissement d'intérêts et un aussi mince profit réel pour l'État. Ceci est vrai pour le moment. En sera-t-il de même pour longtemps? L'énorme richesse de certains évêchés et archevêchés hongrois sera-t-elle toujours à l'abri de la convoitise inévitable du socialisme d'État? Nous n'en savons rien. Mais nous n'ignorons point non plus que l'isolement du haut clergé italien date d'avant l'expropriation des corporations religieuses, et nous sommes convaincu que même si une spoliation de l'Église catholique devait avoir lieu en Hongrie, cette loi d'État n'empêcherait point les exécuteurs et les victimes de cette loi d'entretenir entre eux des rapports de cordialité, chaque fois que l'estime et la sympathie personnelles justifieraient cette entente. L'esprit libéral est si grand dans le

pays des Magyars que ni la politique ni la religion suffisent pour entretenir les rancunes. On peut, pendant les débats, échanger de part et d'autre des coups vifs et même rudes : mais le débat terminé, les deux combattants se donnent le plus souvent la main. La lutte a un caractère objectif et les personnalités restent en dehors. Ceci est encore une des caractéristiques de l'esprit chevaleresque hongrois, et il faut dire à l'honneur du clergé hongrois qu'à son tour il a su s'approprier une partie de cet esprit de haute courtoisie. Une pareille chevalerie serait digne d'être imitée par le haut clergé des autres nations ; car, après tout, c'est encore de la bonne politique. Aussi, en éveillant dans le pays de grandes sympathies, le clergé hongrois intéresse-t-il le peuple même à sa conservation. Le jour où l'on commencerait à le persécuter, il trouverait des défenseurs naturels non pas seulement dans le grand nombre de ses clients, mais aussi dans la nation elle-même dont le haut clergé hongrois ne s'est jamais séparé.

Le cardinal Haynald a dû souvent se poser la question suivante : « Que ferais-je, si j'étais primat de Hongrie ? » Nous serions prêt à parier, que la réponse à cette question a toujours été la même et qu'il s'est dit : « Je ferai de la politique, beaucoup de politique, surtout de la politique. » Les détails de cette politique éventuelle qui ne se fera peut-être jamais — car le primat actuel doit avoir tout juste

l'âge du cardinal Haynald, et le candidat probable à la primatie, à ce que nous avons entendu, serait monseigneur Samassa, archevêque d'Eger (Erlau), — les détails de cette politique ipothétique nous échappent. Mais ce qui nous semble certain c'est que l'archevêque de Kalocsa a des tendances, même des goûts diamétralement contraires à ceux de l'archevêque de Gran, le cardinal primat Jean Simor. L'un aime la vie mondaine et assez bruyante de la capitale; l'autre la retraite tranquille de sa résidence. Il ne faudrait pourtant pas croire qu'au milieu du tumulte mondain, le cardinal Haynald oublie sa mission apostolique. Nous l'avons vu dans une seule soirée passée chez Mlles Janka et Stéphanie Wohl opérer deux petites conversions: l'une sur une jeune fille qui fumait la cigarette et qui touchée par l'aimable reproche de l'illustre prélat fit serment, ce soir-là, de ne plus jamais fumer; l'autre sur le consul de Turquie, Féridoun Bey, gentilhomme accompli et qui, sous le charme de l'esprit et de l'amabilité, oublia un instant le vieux Coran et baisa respecteusement, dans un moment d'émotion, la main qu'on lui tendait.

Le cardinal Haynald est sans doute d'un avis que la Rome papale actuelle ne semble point partager. Il doit vraisemblablement penser que l'Église a le devoir de se jeter dans la mêlée de la vie mondaine pour sauver la religion et lui maintenir son ancienne force et son ancien prestige. Le cardinal Simor pense, au contraire, qu'il convient à l'homme

d'Église de mener une vie simple, retirée, sans pompe et sans éclat, et faite entièrement de vertus.

Nous avons eu l'honneur de visiter cet illustre prélat dans sa résidence de Gran et nous avons été édifié sur les mérites de ce prince de l'Église. Enfant du peuple, il a su, par la ténacité de sa volonté, son application à l'étude et une vie exemplaire monter, peu à peu, le sort aidant, au degré suprême de la hiérarchie ecclésiastique et devenir dans son pays le pontife vénéré et vénérable.

Lorsque nous arrivâmes, notre *fidus Achates* et moi, à la résidence primatiale de Gran, nous avions été devancés par l'annonce de notre arrivée. Différentes lettres étaient parties de Budapest pour avertir l'entourage de Son Éminence que nous arriverions le 5 ou le 6 mars avec le désir de présenter nos hommages au primat. Quelques journaux avaient détaillé davantage et ajouté de leur cru que nous serions, pendant quelques jours, les hôtes du cardinal Simor. Le monde réactionnaire en fut vivement troublé et un article du *Magyar Allam* prit soin de constater que nous étions des francs-maçons, des hérétiques, des patarins dignes du feu, quelque chose comme Lucifer ou l'Antichrist en personne. Entre le Chapitre de Gran et la Résidence il y eut donc, pendant quelques jours, des pourparlers afin de savoir ce qu'il fallait faire de ce calviniste transylvain et de ce libre penseur italien qui osaient entrer dans la ville sainte. Il fut enfin décidé qu'ils

seraient reçus comme simples touristes; que l'on viendrait cependant les prendre à la gare avec la voiture de Son Éminence, sauf à la bénir à fond après leur départ; qu'ils seraient, aussitôt arrivés, accompagnés directement à leur hôtel, et que le docte chanoine D***, parlant couramment italien, leur ferait préalablement connaître le soi-disant programme de leur réception. Le programme était celui-ci: le soir, visite au trésor de Gran, à la cathédrale et à la chapelle de Saint-Étienne; le lendemain matin, visite à la bibliothèque et à la galerie du primat. Après quoi l'on demanderait si le cardinal primat voulait bien nous permettre de lui être présentés. Mais le soir de notre arrivée, M. D***, chanoine du Chapitre de Gran, nous laissa quitter sa demeure avec la fâcheuse impression que nous partirions très probablement de la Rome hongroise sans avoir vu son pape.

On avait évidemment décidé qu'on nous recevrait comme des curieux, ayant, si l'on veut, quelque intérêt pour la science, mais qu'il fallait tenir à distance, en leur défendant surtout tout rapprochement trop intime avec l'éminent prélat, objet principal de notre visite. Un jeune peintre de talent, M. Patzka — dont le primat, fort heureusement pour l'art, a encouragé les premiers pas, — avait eu l'amabilité de se joindre à notre pèlerinage. L'illustre architecte Lippert, qui habite la résidence même du primat et dont nous avions eu la bonne fortune de

connaître en Italie la femme, une aimable viennoise qui a publié différents recueils de poésies fort estimées, nous fit un accueil des plus sympathiques. La bienveillance de l'architecte et du peintre à notre égard contribua probablement à modifier la disposition d'esprit dans laquelle se trouvait Son Éminence avant notre arrivée. Le fait est que le lendemain, pendant que nous visitions attentivement et que nous admirions la riche bibliothèque du primat, on vint nous annoncer que Son Éminence elle-même daignait descendre à notre rencontre. Curieux, peut-être, de voir de près les deux hôtes qui s'intéressaient si vivement et si longtemps à ses livres, le cardinal primat passa par-dessus l'étiquette et fit lui-même les premiers pas. Ses yeux expressifs étincelèrent d'une satisfaction toute particulière dès qu'il put s'apercevoir comme quoi notre intérêt se portait principalement sur ses précieuses et admirables collections historiques. Son Éminence eut même l'aimable attention de nous faire remarquer le nombre considérable de livres italiens, surtout historiques, et même des plus récents qui enrichissent sa bibliothèque, nous faisant noter à ce propos, avec une intention des plus délicates, que quelques-unes de nos publications se trouvaient dans le nombre.

La bibliothèque du primat est une de ses gloires; elle contient maintenant plus de 30,000 volumes disposés avec une entente supérieure. Il y a cinquante ans que Jean Simor, devenu prêtre, re-

cueille des livres. Dès qu'il commença à gagner son pain, il commença aussi à faire des épargnes, et consacra le fruit de ses économies à l'achat des meilleurs compagnons de sa vie d'érudit et de saint. Son érudition historique et artistique est très grande. Ses sermons latins que nous avons feuilletés dans sa bibliothèque nous ont paru écrits avec une rare éloquence : mais ce qui les distingue surtout c'est le feu de charité chrétienne qui les anime. Il est évident que le cardinal Simor aime le peuple : la cause sociale est pour lui une cause chrétienne. Il a lu les œuvres de tous les socialistes de notre temps et en a fait son profit, uniquement, cela s'entend, pour inspirer aux hommes qui gouvernent les peuples, un plus grand amour de la justice. Le cardinal primat est aussi un grand patriote, et c'était pour nous un sujet d'admiration de voir le soin avec lequel se trouvent réunis, dans une section de sa bibliothèque, tous les papiers, documents, journaux et livres se rattachant à la révolution hongroise de 1848.

Jean Simor a eu outre une âme d'artiste. Nous avon déjà cité le nom d'un peintre qu'il a encouragé à ses débuts. Mais M. Patzka n'a pas été le seul. La galerie des tableaux du primat est plutôt une suite d'œuvres de bienfaisance qu'une collection de chefs-d'œuvre.

Ce qui, en revanche, nous a paru un véritable chef-d'œuvre, c'est la collection de livres illustrés de toute espèce, annexée à la galerie des tableaux.

Un artiste désirant s'instruire sur l'histoire de l'art trouverait dans la bibliothèque artistique du cardinal primat de Hongrie tous les éléments pour l'étude complète et générale de cette histoire, ainsi que pour des études spéciales sur les différentes écoles de peinture. Il faut donc souhaiter que les artistes hongrois se rendent souvent à Gran et sachent profiter de cette riche littérature artistique dont les trésors ont été rassemblés par la munificence prévoyante du primat. Ce goût artistique du cardinal se révèle encore dans les soins attentifs et intelligents qu'il prodigue à l'embellissement de sa résidence, de son église et de tout ce qui peut décorer la ville sainte de Gran. Semblable à un pape italien de la renaissance, cet illustre et grave prélat semble vouloir éterniser la gloire de la religion par l'art et en accroître ainsi le prestige. Gran, sa Rome, lui doit déjà beaucoup et les *Monumenta Ecclesiæ Strigoniensis*, que le chanoine Ferdinand Knauz, un homme de bien doublé d'un savant, publie aux frais du primat,[1] attesteront que le cardinal Simor a contribué en grande partie à relever le caractère monumental de la ville. Nous avons appris avant

[1] Deux volumes ont déjà paru. L'exemplaire que Son Éminence daigna nous offrir porte cette inscription : *In memoriam visitationis die 6 martii facta in ædibus residentiæ archiepiscopalis Strigonii, Joannes cardinalis Simor.*

notre départ que, pour fêter le cinquantième anniversaire de son entrée dans les ordres, Son Éminence avait donné d'avance quelques centaines de milliers de francs pour la fondation d'un nouvel orphelinat dans la ville de Gran. Ce sera là un monument de plus qui viendra embellir la ville sainte.

Avant de quitter la bibliothèque, nous apprîmes que Son Éminence avait pris personnellement des renseignements pour savoir s'il y avait possibilité de retenir à dîner les deux hôtes. C'était jour de maigre, et, nous l'avons dit, rien n'était préparé pour nous accueillir. Mais le majordome ayant répondu du succès, M. Lippert vint fort poliment nous inviter au nom de Son Éminence. Nous demandâmes la permission de nous retirer pour quitter nos vêtements de voyage et endosser l'habit de circonstance ; mais le cardinal nous fit dispenser de cette formalité et vint nous rejoindre de nouveau dans la galerie pour nous accompagner lui-même et se faire notre cicerone dans la bibliothèque artistique.

Le dîner improvisé fut on ne peut plus intéressant. Son Éminence fit placer à ses côtés les deux hôtes qu'il entretint longuement de ses voyages en Italie, des grands maîtres de la peinture italienne, de Florence, en s'efforçant, de temps en temps, de parler italien. L'architecte Lippert, le peintre Patzka, la chanoine D*** et quelques autres prêtres faisaient couronne. La conversation ne languit pas un seul instant ; à la fin du dîner on servit un excellent

tokaï et l'un des hôtes porta un toast au primat. Enfin, le cardinal fit le signe de la croix ; nous nous inclinâmes, et on se leva de table. Tenant à emporter avec nous l'image du primat et lui en ayant témoigné respectueusement le désir, il nous fit aussitôt monter avec lui au dernier étage, où se trouve son appartement privé avec une vue superbe sur le Danube.

Dès que le cardinal entra, un passereau solitaire enfermé dans une cage entonna en l'honneur de son maître un gracieux motet qui nous ravit tous. Le cardinal s'étant approché de la cage et ayant pris dans sa main l'oiseau apprivoisé, celui-ci recommença sur un ton plus voilé sa douce chanson. Quel hymne tendre et intime à la bonté quotidienne et constante de Son Éminence ! Après quoi, le cardinal nous donna son portrait avec sa signature. Au moment de prendre congé, ayant sans doute remarqué l'émotion qui nous avait gagné à la présence et au contact d'un homme aussi vénérable, il dit tout bas à quelqu'un de sa suite : « Est-ce cela le diable ? Ma foi, si le diable est ainsi fait, il me plaît. »

Nous regrettons de ne pas avoir eu l'occasion d'approcher S. E. Laurent Schlauch évêque de Szatmár, dont on loua devant nous la forte intelligence, l'esprit sagace et la science. Nous nous félicitons toutefois d'avoir fait la connaissance d'un autre évêque d'un très grand savoir, monseigneur Arnold Ipolyi, évêque

de Neu-Sohl,[1] mythologue émérite, esthéticien d'un goût exquis, docte historien et président de la société historique hongroise. Issu d'une famille allemande, l'évêque de Neu-Sohl prit le nom magyar de Ipolyi du village Ipoly-Kesri où il naquit en 1823. Ses œuvres historiques sont de vrais monuments. Nous citerons entre autres: *Les monuments du moyen-âge en Hongrie*, le *Codex epistolaris* et le *Corpus scriptorum Ecclesiæ Hungaricorum*. Nous avons déjà cité son *Histoire de la ville de Neu-Sohl*. Sa *Mythologie hongroise* est le seul ouvrage général que nous possédions sur ce sujet. Publié dans sa jeunesse, le livre contient des aperçus critiques qui n'ont pas recontré l'approbation de l'Église. On prétend même que pour obtenir son évêché, monseigneur Ipolyi a dû retirer du commerce sa *Mythologie*, qui est effectivement devenue une rareté bibliographique en Hongrie. On a encore de lui plusieurs monographies concernant les études archéologiques et l'histoire de l'art en Hongrie, matières où sa compétence est vraiment hors ligne. Nous l'avons vu occupé à illustrer artistiquement la Couronne de Saint-Etienne:[2] et nous avons ici sous les yeux la splendide édition allemande de son il-

[1] En hongrois *Beszterczebánya*.

[2] M. Didot publie à Paris cette illustration. Deux de ces tables coloriées avec les miniatures ont déja coûté quatre années de travail et 6,000 florins. On peut juger par cette seule indication quel sera le prix de l'ouvrage complet.

lustration des monuments artistiques de l'église de Neu-Sohl. [1] Cet ouvrage fut une révélation pour les historiens de l'art. On ne se doutait certes pas que dans une petite ville presque oubliée de la Haute-Hongrie il y eût tant de richesses de l'ancien art religieux. Mais ce qu'il y a d'absolument remarquable dans la manière dont monseigneur Ipolyi illustre ces monuments, c'est la conception large de son sujet et les savantes applications qu'il sait en faire à la vie nationale hongroise. Sa vaste érudition n'est point stérile ; la connaissance profonde qu'il a des grands maîtres de l'art italien et allemand a contribué à développer son goût et à faire de l'évêque de Neu-Sohl un connaisseur et un juge accompli. Sa conversation est des plus spirituelles; sa prose est animée d'un souffle poétique qui révèle une âme d'artiste. Grand collectionneur, son pied à terre de Budapest [2] et sa résidence de Neu-Sohl sont remplis de trésors.

[1] *Geschichte und Restauration der Kirchlichen Kunstdenkmale in Neu-Sohl*, mit sieben Farben und Steindrucktafeln und vierundfünfzig Holzschnitten. Budapest, 1878.

[2] Dans les deux chambres qu'habite Son Éminence nous avons admiré des gobelins, des émaux, des anciens tapis turcs, persans, transylvains, quelques tableaux, les chromolythographies de l'Arundel Society et de deux miniatures qui se trouvent dans un livre ayant appartenu à Mathias Corvin et représentant Vitez et Janus Pannonius. La demeure de Son Éminence nous a fait l'effet d'un petit musée en miniature, fondé par un épicurien de l'art.

Il y en aurait davantage si monseigneur Ipolyi était moins généreux. Les toiles de l'ancienne école italienne appartenant à sa collection ont déjà passé à la Galerie Nationale, où le portrait de monseigneur Ipolyi a déjà mérité de trouver place. Dans ses voyages et dans ses recherches l'évêque de Neu-Sohl a fait plusieurs trouvailles dignes de remarque. Aussi, tous ceux qui s'intéressent aux émaux trouveront dans ses ouvrages des notices précieuses. C'est encore à lui que l'on doit la découverte d'un peintre hongrois éminent qui vint étudier en Italie à la fin du XVme siècle et qui laissa des toiles à la cour de Ferrare. C'est à lui enfin que l'on est spécialement redevable du rachat d'une partie des livres de Mathias Corvin emportés par les Turcs et qui se trouvaient récemment encore à Constantinople. Tout ce que monseigneur Ipolyi entreprend porte la marque du patriotisme le plus éclairé.

Nous avons entendu dire que, si M. Tréfort n'avait pu, dans sa qualité de ministre, accepter la présidence de l'Académie des sciences pour remplacer le défunt et regretté comte de Lonyaï, le candidat le plus illustre et qui aurait certainement, avec M. François Pulszky, compté le plus de voix, aurait été monseigneur Ipolyi, déjà président de la section philosophique et historique. L'Académie des sciences hongroise, qui n'est point facile dans ses choix, compte dans son sein plusieurs membres du clergé. Nous citerons, entre autres, les cardinaux Simor et Haynald,

et les évêques Jean Danielik et Hyacinthe Ronaï. Les chanoines et les abbés sont en plus grand nombre. Le plus connu parmi ces derniers, l'âme secrète de l'Académie des sciences, c'est le secrétaire général, monseigneur Guillaume Fraknoï, abbé de Szegszárd et historien d'un rare mérite. C'est lui qui veille à l'ordre, qui dirige, qui anime le tout du feu de son esprit délié et remuant. Installé dans le bâtiment même de l'Académie où il occupe un logement princier, il donne le premier lundi de chaque mois, avec la prodigalité d'un grand prélat romain et à ses propres frais, un banquet somptueux à un choix d'académiciens. L'élément féminin ne manque point à ces réunions d'élite et y apporte son charme et ses attraits. Monseigneur Fraknoï est homme du monde comme le cardinal Haynald. Son regard est à la fois pénétrant et mobile. Son maintien, tout aimable qu'il soit, est celui d'un diplomate. Il connaît fort bien les hommes, leurs penchants, leurs faiblesses, et l'histoire qu'il a étudiée à fond lui a appris l'art de les manier. D'un jour à l'autre, nous nous attendons à apprendre que monseigneur Fraknoï est devenu évêque. Il est déjà très avancé dans cette carrière, et pas trop éloigné du but de ses aspirations. A l'heure présente, n'ayant que quarante-deux ans, on le trouve peut-être encore trop jeune: mais, si l'on tient compte de tous ses travaux littéraires, de l'autorité acquise et de l'esprit politique qui guide toutes les actions de sa vie, on n'aura pas de peine à se per-

suader qu'il gouvernera avec sagesse son église. Nous avons appris que monseigneur Fraknoï est issu d'une famille israélite et qu'il s'appelait Frankl avant de magyariser son nom et de le changer en Fraknoï. Cette origine orientale semble avoir nui tant soit peu à la carrière ecclésiastique de l'illustre historien et retardé son élévation à la chaire épiscopale. Mais la Hongrie nous parait le pays où, avec les tendances politiques actuelles, on devrait regarder de moins près à l'origine des nouveaux Magyars. S'il fallait en venir aux éliminations des éléments étrangers, la besogne serait grande et, dans ce moment, ces éliminations auraient un effet dissolvant pour la nationalité magyare. Nous avons exprimé assez clairement notre pensée au sujet de l'envahissement des Juifs à Budapest ; mais, si nous ne désirons point — et nous supposons que les Israélites même les plus distingués, les plus éclairés, sont de notre avis — que la capitale de la Hongrie devienne une ville essentiellement juive, lorsque le judaïsme vient se magyariser et fournir à la nation hongroise une force intelligente comme celle de monseigneur Fraknoï, non seulement les Magyars font bien d'en profiter, mais ils ont le droit de s'en féliciter. La foule de Juifs à instincts nuisibles et bas a causé le plus grand dommage aux Israélites distingués qui auraient fait d'excellents Magyars. Le gouvernement de M. Tisza, dans son zèle peut-être excessif pour la magyarisation des Juifs, s'est dit probablement : *Ex uno disce omnes ;*

si un Frankl est sur le chemin de devenir un excellent évêque, pourquoi ne remplacerions-nous pas un certain nombre de magnats par un certain nombre de Juifs? A notre tour nous disons: Pourquoi ne pas retourner la phrase et ne pas répéter: *Ex omnibus disce unum?* Il y a Juif et Juif: il y a le Juif qui meurt pour les autres et fonde la religion de l'amour, et il y a les Juifs qui le font mourir. Le grand héros de l'amour est unique, et ses disciples sont peu nombreux: tandis que leurs persécuteurs s'appellent légion. N'avons-nous pas vu de notre temps un Nègre de l'Afrique devenir évêque anglican? Pourquoi un Juif ne pourrait-il pas devenir évêque, cardinal, ou pape? Le Christ n'a-t-il pas choisi ses disciples parmi les Juifs? Le premier des papes n'était-il pas le plus pur représentant du judaïsme?

A part ses mérites devant l'Église catholique, monseigneur Fraknoï honore le clergé par ses grands travaux historiques. Né à Uermény, dans le comitat de Nyitra en 1843, il fit ses études à Nagy Szombat (Tyrnau), à Gran et à Pest. A l'âge de dix-sept ans, il gagna son premier prix à l'Académie des sciences avec son *Esquisse sur l'état de la civilisation magyare sous les ducs:* à l'âge de dix-neuf ans, il eut un second prix avec son *Mémoire sur l'origine et le développement historique de la dignité de comte palatin et de grand juge.* Suivirent une grande monographie en deux volumes sur *Pierre Pázmán et son temps,* une *Histoire de la Hongrie,* une *Histoire de la Diète*

hongroise, un *Mémoire sur la culture nationale et étrangère au XVIme siècle* ; un *Mémoire sur la civilisation hongroise avant la bataille de Mohács*; *Joannis Episcopi Varadiensis Orationes et Æneæ Sylvii ad eum scriptæ litteræ*; les *Monumenta comitialia Regni Hungariæ*, en six volumes ; les *Monumenta Vaticana* de l'histoire hongroise, ouvrage qui occupera plusieurs volumes, un grand nombre de mémoires sur les relations de la Hongrie avec l'étranger et surtout avec l'Italie. Aucun historien hongrois n'a voyagé à l'étranger autant que monseigneur Fraknoï ; les archives de l'Allemagne, de l'Italie, de la France, de l'Espagne et de la Russie lui sont familières, et il y a déniché de véritables trésors pour servir à l'histoire de la nation hongroise. Toute cette masse de travail fait souvent d'une manière fiévreuse a quelque peu atteint la santé de cet illustre savant et l'oblige de temps à autre à des repos forcés dont se réjouissent ses amis qui peuvent ainsi bénéficier de toute son amabilité et de son esprit fringant.

Ces indications sommaires sur quelques représentants illustres et libéraux du clergé catholique hongrois suffiront peut-être à montrer qu'à la différence d'autres pays où le clergé catholique représente la réaction et l'ignorance, le clergé magyar se trouve parfaitement au courant de la civilisation nationale. La religion n'a point divorcé de la science, en Hongrie.

Une partie du mérite dans cet heureux résultat doit être, selon nous, attribué à la présence d'autres confessions en Hongrie. Chacune de ces confessions travaillant à acquérir une influence légitime dans le pays et considérant la science comme un des moyens les plus sûrs pour l'obtenir et l'exercer, le clergé catholique n'a pas voulu rester en arrière. Chaque confession a gagné quelque chose dans cette concurrence et le pays en a largement bénéficié.

Les cardinaux, les évêques, les prélats de la renaissance italienne avaient donné le bienfaisant exemple d'une culture supérieure; mais cet exemple historique est actuellement suivi en Europe d'une manière constante et générale par le seul clergé catholique hongrois, dont la magnificence princière égale aussi celle des anciens prélats romains. Autrefois les grands prélats de la Hongrie étaient souvent des magnats de naissance. A ce propos, on n'a peut-être pas oublié l'anecdote de l'évêque comte Batthyány auquel, pendant qu'il traversait lentement, en un jour de l'année 1790, le vieux pont du Danube sur un équipage à six chevaux, un gamin adressa cette question indiscrète: « Évêque! Notre Sauveur Jésus-Christ allait nu-pieds; pourquoi te permets-tu le luxe d'un aussi beau carrosse? » Et l'évêque de répondre aussitôt: « Mon fils, le père de Jésus-Christ était un pauvre charpentier, et moi je suis un magnat hongrois. » Aucun des prélats hongrois que nous venons des nom-

mer ne pourrait tenir un pareil langage; mais la hiérarchie ecclésiastique elle-même est une aristocratie. Jésus n'était point le chef d'une hiérarchie; il n'était ni pape, ni cardinal, ni évêque, ni même chanoine dans son Église. Il n'avait ni une rente, ni une mense épiscopale; il n'était que pauvre et n'avait rien à partager avec les autres. L'Église actuelle n'est plus son Église; elle est une nouvelle création sociale et historique. La noblesse de plusieurs familles a commencé non point pour avoir eu un saint parmi ses ancêtres, mais pour avoir donné quelque grand dignitaire à l'Église. La dignité, heureusement, n'exclut cependant pas la charité, et le haut clergé hongrois tout en restant splendide dans le faste, se distingue aussi par ses œuvres de bienfaisance. Seulement, sa bienfaisance est, à la manière anglaise, un impôt pour les pauvres qui pèse sur la mense, plutôt qu'une stricte et fidèle application des principes communistes de l'Église chrétienne primitive. Le haut clergé hongrois est très riche; les archevêques et les évêques jouissent d'immenses revenus qui dépassent souvent 100,000 florins de rente; et des centaines de chanoines, abbés et prévôts comptent des rentes variant de 10 à 20,000 florins par an. Les titulaires de ces prébendes sont proposés par les évêques; mais les nominations sont exclusivement faites par l'État qui récompense de cette manière des services éminents rendus à la science, à l'art, à la littérature ainsi que le dévouement du clergé à la

politique gouvernementale. Cette dépendance où se trouve le clergé hongrois vis-à-vis de l'État contribue considérablement à maintenir les membres de ce clergé dans un esprit libéral et nous fait comprendre comment dans le parlement actuel, composé essentiellement d'éléments libéraux, siègent comme représentants du peuple dix-sept ecclésiastiques.

M. Charles Eötvös nous apprend la réponse donnée par l'actuel cardinal primat à un homme d'État qui lui demandait quelle ligne de conduite il aurait adoptée lorsqu'on présenterait au Sénat le projet de loi sur le mariage civil :

— Naturellement, répondit Son Éminence, je le combattrai de toutes mes forces et par toute mon influence.

— Mais, reprenait l'homme d'État, si, malgré tout, le projet devait passer, que ferait Votre Eminence ?

— Alors, repartit le cardinal, je me rappellerai que je ne suis pas seulement prince de l'Église, mais un Hongrois et un patriote qui doit se soumettre à la loi du pays.

Ce noble langage caractérise avec évidence la position du clergé hongrois vis-à-vis de l'État et pourrait servir d'exemple aux représentants du haut clergé des autres pays, qui oublient si souvent d'avoir une patrie.

Dans un pays où le chef de l'Église pense et agit comme le cardinal Simor, le clergé est une grande force pour la nation ; et nous avons été heureux de

constater qu'en Hongrie, malgré les différends qui peuvent naître de temps en temps entre le ministre des cultes et le clergé catholique sur des questions de détail, l'âme nationale est une seule dans les hommes du Gouvernement et dans les chefs de l'Église catholique.

La culture étant le moyen le plus légitime d'acquérir de l'influence, les écoles confessionnelles rivalisent entre elles du plus beau zèle soit pour attirer à elles le plus grand nombre d'élèves, soit pour augmenter l'autorité, le prestige et la force de leur enseignement. L'école normale israélite de Budapest, le collège réformé de Debreczin, le collège luthérien de Hermannstadt, le collège unitarien de Kolozsvár ne sont pas seulement des foyers littéraires et scientifiques, mais de véritables centres de propagande religieuse et patriotique.

A la tête de l'école normale israélite de Budapest se trouve un pédagogiste d'un très grand mérite, le professeur Abraham Lederer né à Libochowitz en Bohême le 9 janvier 1827. Il y a trois ans de cela, on célébra dans la capitale de la Hongrie, avec le concours des membres des différentes confessions, le vingt-cinquième anniversaire de son entrée dans la carrière officielle de l'Etat.

Aussi faut-il reconnaître que ses services, comme précepteur de la jeunesse et comme publiciste, [1] tout

[1] Voici les titres de ses œuvres principales: *Heimathkunde von Ungarn* (1859); *Erziehungslehre für isr. Eltern,*

en apportant des bénéfices considérables aux membres de la confession de Moïse, ont contribué puissamment à la magyarisation des Juifs dans le meilleur sens du mot. Dans ses écrits pédagogiques, l'auteur pose en principe douze catégories de principes d'où il fait dériver toutes les règles de la science de l'éducation. Ses œuvres se fondent sur l'anthropologie, sur la morale et sur l'histoire de la civilisation. Ses vues sont des plus élevées, et ses connaissances pratiques donnent à ses enseignements une valeur exceptionnelle. Le collège qu'il dirige est un véritable séminaire d'instituteurs israélites et dispose de fonds considérables, grâce au patriotisme dont les Juifs firent preuve pendant la révolution de 1848-49. La hyène de Brescia, le général Haynau chargé de la répression en Hongrie, imposa aux Israélites, comme contribution de guerre, le payement de deux millions de florins pour les punir d'avoir été trop bons patriotes. La somme parut exorbitante à l'empereur, qui ordonna d'affecter le second million, déjà versé dans les caisses de l'État, au service de l'instruction des Israélites hongrois. Avec les revenus des ces fonds on érigea, en 1857, l'école normale

Lehrer und Schulfreunde (1865). Parmi ses essais parus dans les revues pédagogiques hongroises, on nous signale les suivants : *La méthodologie de l'exemple ; La méthodologie de l'habitude ; La méthodologie de l'enseignement ; La méthodologie de l'hygiène ; La correction à la maison et à l'école.*

israélite de Budapest, la seule qui existe dans la monarchie austro-hongroise. M. Lederer qui l'a organisée et la dirige en y enseignant la pédagogie, peut maintenant se réjouir des résultats obtenus. L'école est fréquentée chaque année par un nombre d'élèves variant de 700 à 800: les maîtres et les professeurs provenant de ce séminaire sont maintenant répandus en Hongrie, en Autriche, en Serbie et en Turquie. L'un des disciples de M. Lederer a fondé à son tour une institution pour les enfants idiots; un autre dirige à Budapest l'école des sourds-muets. En 1866, par l'initiative de M. Lederer on fonda l'association des instituteurs israélites.

Ici quelqu'un nous demandera peut-être comment il se fait que nous parlions des écoles à propos du clergé. La réponse est prête. L'école confessionnelle remplace en grande partie l'église et en remplit les fonctions; les professeurs de ces écoles sont le plus souvent des apôtres. Nons avons eu lieu de le constater tout particulièrement parmi les Calvinistes de Debreczin et parmi les Unitariens de Kolozsvár.

Nous avons eu l'honneur d'approcher à Budapest l'éminent écrivain Charles Szász évêque ou surintendant de l'église réformée. Mais, dans la capitale, où la majorité de la population est composée de Catholiques et d'Israélites, le rôle de cet évêque protestant nous a paru assez effacé. Même dans les deux discours fort pathétiques qu'il prononça près du cercueil de la veuve du poète Arány nous sen-

tions beaucoup plus la voix émue de l'ami, et la recherche de l'expression élégante de l'académicien, que la parole inspirée, calme et souveraine du ministre de l'autel. Son habitation nous parlait aussi d'un poète lyrique, du traducteur de Dante, de l'artiste accompli : mais, si nous n'avions pas su d'avance que nous entrions dans la demeure d'un évêque, rien n'aurait pu nous le laisser deviner.

Nos impressions furent autres à Debreczin, où tout ce que nous admirions, tout ce qu'on nous signalait devait être ramené à la gloire de l'église réformée, considérée comme la patronne naturelle de toutes les institutions civiles de la ville.

D'après le recensement officiel de l'année 1881, la ville de Debreczin comptait, sur 51,122 habitants, 39,428 calvinistes, 7,047 catholiques, 3,089 israélites. Ceci pourtant ne justifierait pas encore le nom de Genève hongroise donné à cette ville, si au sein et autour du collège réformé il n'y avait un souffle perpétuel de propagande évangélique.

Ce collège existe depuis bientôt trois siècles et dans trois ans il célébrera son troisième centenaire. Fondé jadis par la ville, il est encore l'orgueil des habitants et de la municipalité de Debreczin. Issu de la réformation, cet esprit l'a toujours dominé et le domine encore. Il n'est pas riche, ne disposant que d'un revenu annuel de 63,000 florins et devant subvenir avec cet argent aux huit classes d'un lycée admirablement bien organisé, à une

école normale, à une académie de droit et à une académie de théologie où enseignent des professeurs d'un grand mérite et d'où sortent les pasteurs.[1] Un petit effort de l'État pour venir en aide à la ville de Debreczin transformerait aisément son grand collége protestant en une université. L'instruction est solide. Professeurs et étudiants sont animés par un zèle admirable: la foi réchauffe l'étude; le même enthousiasme enflamme les maîtres et les élèves. Le collége a d'ailleurs des traditions glorieuses qu'on désire perpétuer. Les plus distingués parmi les étudiants ont sans cesse mérité de remplacer leurs anciens maîtres et la chaîne n'a jamais été interrompue. *Ora et labora* est leur devise: et ils prient et ils travaillent avec la même ardeur. Nous avons été entière-

[1] Les deux Académies comptent maintenant 16 chaires: Dogmatique (prof. S. Toth); Exégèse grecque (J. Menyhart); Exégèse hébraïque (E. Bethlendi); Histoire ecclésiastique (François Balogh); Morale (L. Csiki); Philosophie (Fr. Thot); Littérature hongroise et histoire (C. Gyérei); Littérature latine et grecque (S. Lengyel); Pédagogie (E. Osterlamm); Sciences naturelles et hygiène (J. Török); Économie nationale et droit financier (P. Buzás); Droit privé hongrois (St. Karsa); Statistique (S. Kassaï); Droit romain et canonique (A. Kovács); Droit pénal (A. Körösi); Droit commun des Hongrois (Ferd. Liska). Il y a, en outre, des maîtres pour les langues allemande, française et anglaise. On nous fit même espérer que l'on ajouterait encore l'enseignement de la langue italienne.

ment édifié par cette ferveur à la fois religieuse, scientifique et patriotique. Le vénérable évêque Valentin Révesz, auteur d'un livre de prières touchantes et orateur sacré des plus éloquents, surveille avec amour la grande institution scolaire de Debreczin et s'en occupe autant que de son église. Il comprend que les professeurs du collége réformé ont charge d'âmes, et il les regarde comme ses collaborateurs les plus proches. La parole de l'évêque est rare et aussi grave que douce. Où elle tombe, elle fait du bien. Aussi est-il entouré du respect et de la reconnaissance de toute la ville.

Ce que le collége réformé de Debreczin est en grand pour la Hongrie orientale, le collége réformé Kuun de Szászváros l'est en petit pour le comitat de Hunyad en Transylvanie. Ce dernier collége date aussi de la réformation ; mais il n'était d'abord qu'une école élémentaire. Plus tard il fut subventionné par les princes transylvains George Rákoczi et Michel Apafy, de manière qu'il devint possible d'y ajouter deux professeurs chargés d'enseigner le latin et les éléments des sciences. De nos jours enfin, le collége prit un grand développement, grâce au concours d'un magnat transylvain, un patriote éminent, le comte Gothard Kuun qui consacra une somme d'environ 100,000 florins pour mettre le collége réformé de Szászváros en état de remplir, sous la direction de M. Dosa aidé de professeurs d'élite, sa triple mission scientifique, patriotique et religieuse. Nous avons

observé que, dans ce lycée la majorité des élèves est représentée par les Daco-romains et par les Juifs. Est-ce à dire qu'on veut, par l'instruction donnée en langue magyare, détruire la nationalité daco-romaine? Ou bien voudrait-on agir violemment sur la foi religieuse des Juifs pour les convertir au christianisme? Aucune intention pareille ne peut être reprochée aux fondateurs, aux patrons, aux directeurs du collége. On veut seulement prouver que l'église réformée est assez forte et assez libérale pour faire du bien aux membres des autres confessions, et que les Magyars veulent exercer une mission civilisatrice vis-à-vis des races confiées à leur tutelle.

Le centre principal de la culture luthérienne se trouve à Hermannstadt, où a sa demeure l'évêque ou surintendant des Luthériens, George-Daniel Teutsch, un grand savant, né à Schäsburg en Transylvanie, le 12 décembre 1817. Membre de plusieurs académies et sociétés scientifiques de l'Allemagne, où il fit ses études de philosophie et de théologie, toutes ses aspirations sont constamment tournées vers la patrie de Luther. Écrivant en allemand pour ses Saxons et pour l'Allemagne, il est une des premières autorités pour l'histoire de la Transylvanie, et la première en tout cas pour l'histoire des Saxons transylvains. Aussi exerce-t-il sur ces derniers, par sa position ecclésiastique et par son érudition, une double influence qui est souvent funeste à la Hongrie. On pourrait donc dire que de toutes les confes-

sions qui, par le développement de la culture, tendent à augmenter leur prestige dans le royaume de Saint-Étienne, la moins patriotique est la confession luthérienne. George-Daniel Teutsch, qu'on a surnommé le *Magyar-fresser* ou *mangeur de Magyars* et qui est le plus illustre, peut-être, des Luthériens hongrois, poursuit une ligne de conduite parfaitement opposée à celle des évêques catholiques, calvinistes, de l'évêque unitarien et même du grand rabbin, dont le but est essentiellement conciliateur.

L'église unitarienne forme une espèce d'île au milieu de la société hongroise. Les premiers Unitariens furent des Italiens. Cette confession ayant commencé à réunir des prosélytes en Italie dès l'année 1546, elle passa ensuite en Suisse et en Pologne, et de là fut introduite par le médecin piémontais G. Blandrata [1] en Transylvanie, en 1568. On compte maintenant en Hongrie 60,000 Unitariens avec un évêque, monseigneur Joseph Ferencz, [2] une grande église, une bibliothèque de 30,000 volumes, contenant des livres fort rares, et trois collèges dont le principal qui est à Kolozsvàr possède aussi une espèce de faculté théolo-

[1] Blandrata était originaire du marquisat de Saluce.

[2] On a de lui plusieurs publications, entre autres un livre sur le comte Étienne Szétchenyi et un petit livre intéressant sur l'histoire, la doctrine, les croyances et les rites des Unitariens. Ce livre fut traduit en allemand et publié en 1879 à Vienne sous le titre : *Kleiner Unitarier-Spiegel*.

gique. Le directeur de ce collége unitarien est M. Jean Kovács, esprit remuant, orateur distingué, homme intelligent, président du club anglais et professeur d'anglais à l'université. Le professeur Kovács, son aimable et docte collègue le professeur Alexandre Peterfy, apôtre zélé de l'unitarisme, le prof. Boros et autres Unitariens de Kolozsvár ayant reçu leur éducation ecclésiastique, littéraire et scientifique en Angleterre, en sont revenus à demi anglais. Aussi, leur langage, la tournure actuelle de leur esprit, leurs habitudes, leur maintien nous donnaient l'illusion d'être en pays anglais et non pas dans la capitale de la Transylvanie. Anglais par leur culture, ils règlent leur conduite d'après les principes posés dans leur grand catéchisme publié à la fin du siècle passé à Kolozsvár.[1] Fort rigoureux envers eux-mêmes, ils sont on ne peut plus tolérants pour les opinions des autres et n'entravent aucune recherche scientifique. La liberté qu'ils ont réclamée un jour pour faire le premier pas vers la libre pensée, combattant avec les deux Socins et avec Blandrata le dogme de la Trinité, ils la laissent à tous ceux qui demandent à chercher encore et à marcher plus loin. Ils appellent volontiers Unitariens tous les déistes qui reconnaissent et adorent un seul Dieu mystérieux. Inférieurs en nombre à toutes les autres confessions de

[1] *Summa universæ theologiæ christianæ secundum Unitarios in usum auditorum theologiæ concinnata et edita.*

la Hongrie, ils s'en consolent en pensant que la majorité des hommes civilisés est maintenant unitarienne sans s'en douter. Déjà à la fin du siècle dernier les Unitariens de la Transylvanie s'étaient bercés d'une illusion semblable. Après la révolution française, on était revenu de l'athéisme et du persiflage voltairien, et on semblait sentir le besoin de retrouver une foi religieuse quelconque. Mais la religion catholique semblait trop surchargée de pratiques superstitieuses. Les Unitariens s'imaginèrent alors que les principes de leur secte pourraient convenir au plus grand nombre des nouveaux croyants. Ils avaient déjà publié un gros catéchisme; en 1796, ils bâtirent une vaste église. Mais leur catéchisme beaucoup trop lourd ne fut guère lu; leur église parut froide et resta vide.

Le Dieu inconnu, universel, infini, insondable ne peut être enfermé dans aucun temple: l'église de Saint-Pierre elle-même devient absurdement étroite pour cette majesté qui domine, pénètre, agite et soutient l'univers dans l'espace sans limites comme dans le temps sans bornes. Que les Unitariens de Kolozsvár transforment leur vaste église déserte en une vaste usine intellectuelle, où l'on puisse rendre hommage à Dieu en travaillant; qu'ils réduisent tout le fatras de leur Summa à une seule formule simple et claire; qu'ils rompent les liens d'une tradition qui les gêne; qu'ils osent être complétement sincères avec eux-mêmes et regarder en

face toute la vérité. Alors ils pourront compter sûrement sur des légions de douteurs qui se rallieront à eux pour suivre leur étoile brillante et bienfaisante. Alors, à notre tour, nous donnerons de grand cœur notre nom obscur, non pas à leur ancienne secte qui s'est survécue, ni à leur église qui n'a réellement pas vécu un seul jour, mais à leur fécond laboratoire d'idées grandes et pures. Alors, sous l'inspiration d'un Dieu unique, mystérieux et tout-puissant, cette religion pourra peut-être souffler une vie nouvelle dans l'esprit blasé et dans le corps affaissé de cette humanité qui se traîne, vacillante, de la superstition ignoble au blasphème dégradant.

X.

La Femme.

Toute l'Europe qui voyage rend unanimement hommage à la beauté et aux charmes de la femme magyare. Grande, élancée, élégante, les épaules superbes, le sein de neige, les bras ronds et flexibles, le corps ondoyant, il y a en elle comme un mélange de fierté virile et de grâce féminine, qui étonne, captive et se fait jour dans la démarche, dans l'accent, dans le visage à la fois fier et doux.

Dans les salons hongrois nous avons noté deux espèces de beautés féminines ; l'une qui nous rappelait la grâce mignonne de la parisienne; l'autre qui évoquait devant notre esprit ces grandes et terribles amazones de l'Asie dont la beauté faisait le bonheur et le tourment des héros de l'ancienne Grèce. Autrefois les femmes magyares ont peut-être été des walkyries imposantes et turbulentes; maintenant, attendries par la charité chrétienne et domptées par

l'amour, elles nous charment par leur grâce délicate du cœur. Un petit duvet qui se prolonge souvent au-dessous des tempes et borde légèrement leur visage des deux côtés donne du piquant à leur physionomie et une ~~une~~ sorte d'expression mâle et guerrière. C'est bien là encore le type asiatique dans toute sa pureté, dont la coupe des yeux doux et profonds rappelle la douceur des yeux de la gazelle, si souvent chantés par les poètes de l'Orient, et dont les membres ont la souplesse et l'élégance du fauve. La voix et le regard enveloppant de ces femmes portent tour à tour des caresses et des menaces; et un grand nombre d'entre elles pourraient fort bien poser pour des Junons. Ainsi que les amazones de l'Asie et les walkyries germaniques elles sont chastes, mais, dès qu'elles donnent leur amour, elles enlacent voluptueusement comme des lianes.[1]

---

[1] Dans son essai : *Ungarische Frauentypen*, où la femme hongroise n'est d'ailleurs point idéalisée, M. Ad. Agaï écrit ce qui suit : « Ihr Zauber spriesst aus jener göttlichen Schamhaftigkeit, die in sich selber ihre Stütze « findet, welche die gesellschaftige Norm und Gepflo- « genheit nicht zur Rechenschaft und nicht zu beirren « vermag. Wir bewundern eben diese holde Anmuth in « den Schöpfungen der griechischen Sculptur, im Apollo « von Belvedere nicht minder als in der Göttin von Milo; « sie erscheint hier zu einem natürlichen Mysterium ab- « geklärt das uns trunken macht gleich wie die Liebe « oder der Hauch des Lenzes. »

Tout étranger ayant assisté à ces bals hongrois, où l'entrain est si grand, où le plaisir est si franc et si sincère, a pu admirer les charmes extérieurs de la femme magyare. En Hongrie, on aime la danse pour la danse, sans arrière-pensée. On aime les bals, parce qu'on s'y amuse, parce qu'on s'y oublie, parce qu'on y apporte l'exubérance de la vie et de la jeunesse. C'est ce qu'il y a de mieux à faire dans ces tourbillons de lumière, de musique endiablée et de beautés éblouissantes qui donnent le vertige. Au bal des « Chemins de fer » et au bal masqué de la Redoute de Budapest nous avons vu accourir moitié de la ville. C'était comme dans une bruyante féerie; la vie normale hongroise semblait arrêtée pour faire place à cette fièvre ardente de la danse, où la beauté s'épanouit, où la grace séduit et entraîne, où les parfums enivrent, où tout le monde semble saisir à pleines mains la coupe du bonheur et se désaltérer un instant à l'eau de jouvence.

Le plaisir que les Hongroises éprouvent dans ces danses est si intense qu'on le prolonge souvent au delà du carnaval. En plein carême, nous avons assisté à Kolozsvár, chez la comtesse Nemes, à un bal des plus élégants où, parmi nombre de véritables beautés, nous avons admiré douze splendides jeunes filles de l'aristocratie transylvaine, déguisées chacune en fleur. Ces fleurs animées qui dansaient semblaient annoncer le prochain réveil du printemps. Les cavaliers papillonnaient très gracieusement autour de tou-

tes ces fleurs séduisantes. Mais on revenait avec plus d'insistance brûler ses ailes tremblantes au feu des regards de Mlle Zeyk, de Mlle Teleki, de Mlle Eszterházy et de Mlle Aubin. Après ces enivrements des bals, des mariages ont souvent lieu. On espère peut-être que l'on pourra folâtrer ainsi toute la vie. Mais le mariage est trop souvent pour la femme hongroise et transylvaine le tombeau de l'amour et du plaisir. Le mari hongrois et transylvain vaque à ses occupations ou reprend ses anciennes habitudes de garçon, délaissant régulièrement sa femme et sa famille. Cet abandon est la cause principale du petit nombre de ménages heureux que l'on rencontre chez les nobles magyars.

On nous assure que la femme transylvaine est supérieure à la femme magyare de la Hongrie proprement dite et qu'elle est plus aimable. Mais, malgré toute son amabilité, elle ne semble pas avoir le pouvoir de retenir son mari à la maison. Aussi sa plus grande vertu consiste-t-elle dans une plus grande force de dévouement et de résignation.

Écoutons d'ailleurs à ce propos l'avis d'une femme intelligente qui vit en Transylvanie et que nous avons priée de nous dire ce qu'elle pense de la femme transylvaine. L'autorité de la femme qui parle est très grande et nous espérons que nos lecteurs ne tarderont pas à le reconnaître.

« En général, écrit-elle, nos femmes valent beaucoup plus que les hommes. Elles sont très attachées

à leur devoir et se dévouent entièrement à leurs maris et à leurs enfants, passant la plus grande partie de leur temps à la campagne, menant une vie très retirée, tenant admirablement leur maison, s'occupant des moindres détails, mettant la main à tout, gérant quelquefois seules leurs biens, dirigeant l'éducation des enfants, pendant que les maris chassent, ou voyagent, ou s'amusent à Budapest, sous prétexte d'intervenir aux séances de la Chambre des députés ou de la Chambre des magnats. Nos femmes trouvent encore le temps de lire et de s'instruire et ne songent même pas à murmurer contre une destinée qui les ensevelit jeunes, charmantes et belles dans un désert, parmi des gens incultes, où elles seules sont de leur espèce. Cette vie de lutte donne aux femmes hongroises des qualités fortes et viriles, telles que l'exactitude, le bon sens, le courage, sans rien enlever à leur charme féminin. En général, avec le privilége d'une grande beauté, la femme hongroise a encore sur l'homme la supériorité d'une organisation plus nerveuse, plus délicate, plus fine. L'homme, même le mieux élevé, conserve souvent quelque rudesse et n'est sensible qu'à ce qui le frappe vivement. Les nuances lui échappent. La femme les saisit mieux; mais, quoiqu'elle possède des qualités excellentes pour dominer, elle préfère pourtant se soumettre entièrement à la volonté de son seigneur et maître. Si un jour elle se décide à renoncer à cette vie de soumission, si elle n'est plus entière-

ment à ses devoirs, comme elle ne sait rien faire à demi, elle se livre au plaisir tout entière et oublie tout ce qui pourrait l'enchaîner à un passé avec lequel elle a rompu.

« Les jeunes filles ont déjà en germe toutes les qualités qui feront un jour la femme. Elles sont élevées plus librement qu'en France et en Italie et ont un très grand amour de l'indépendance. Elles sont gaies et aiment à s'amuser; mais elles usent de la liberté et du plaisir sans en abuser. »

Les jeunes filles de l'aristocratie magyare, nous l'avons dit, ne fréquentent pas les écoles publiques. Jusqu'à présent, ces écoles ne semblent ouvertes que pour la bourgeoisie dont elles contribuent sans doute à élever le niveau intellectuel et la valeur morale. A Kolozsvár, sous la direction de Mlle Antonine De Gérando,[1] prospère un lycée qui accueille les

[1] Née à Paris le 13 février 1845, elle fut emmenée en Transylvanie par sa mère qui est une comtesse Teleki. Mais à l'âge de cinq ans elle retourna à Paris, où elle fit ses études et passa ses examens d'institutrice à l'hôtel de ville. Revenue, il y a vingt ans de cela, en Transylvanie, elle se voua entièrement à l'instruction et à l'éducation de la femme hongroise. Mlle De Gérando a publié en hongrois les œuvres suivantes: *Arithmétique à l'usage des écoles des jeunes filles; Histoire du travail; Morale et code de conduite à l'usage des jeunes filles; Pédagogie pour les écoles des jeunes filles; Quelques mots aux parents pour élever les enfants*, et une série d'articles importants dans des journaux et revues pédagogiques.

jeunes filles de douze à seize ans. On l'appelle, comme en Allemagne: « École supérieure féminine. » Les jeunes filles y reçoivent à peu près la même instruction que les garçons dans les lycées publics; seulement, dans quatre classes, le latin et le grec sont remplacés par le français et par l'allemand. L'école publique de Kolozsvár fut fondée en 1880, c'est-à-dire dix ans après celle de Budapest. Elle compte maintenant 110 élèves externes, deux professeurs du sexe masculin et trois du sexe féminin, une institutrice, un maître de dessin, et les ministres de six cultes différents. M[lle] De Gérando est l'âme de cette école. Elle réunit à l'enthousiasme pour le bien une prudence rare. Comprenant de s'être vouée à une mission supérieure, elle la remplit avec une haute intelligence; aussi l'appelle-t-on à Kolozsvár « l'ange des écoles. » Se multipliant sans cesse, elle écrit, enseigne, conseille, dirige et cherche tous les moyens de relever la condition de la femme hongroise. Sa culture vraiment distinguée, ses voyages, ses études comparées sur les écoles étrangères lui permettent de suggérer des réformes pratiques; son avis est toujours pris en considération et souvent suivi. Si la Hongrie pouvait seulement compter sur une dixaine de missionnaires de la civilisation de la force morale de M[lle] De Gérando, la femme hongroise ne tarderait pas à devenir plus vaillante et, ce qui importe tout autant, à exercer sa valeur.

Nous avons aussi visité les deux écoles supérieures

féminines de Budapest, l'une gouvernementale, l'autre privée mais subventionnée et avec internat. La rivalité de ces deux écoles est entièrement au profit de l'instruction. Toutes les deux sont largement fréquentées et font des efforts continuels pour se perfectionner.

L'école privée a le grand mérite d'avoir pris l'initiative de l'enseignement supérieur des femmes avant que le Gouvernement n'y songeât. Ce fut en 1866; Mme Hermine de Veres, née de Beniczky eut la première cette noble inspiration. Cette vénérable dame a compris tous les devoirs de son sexe et la haute mission qui lui était réservée dans la renaissance hongroise. Aussi s'est-elle consacrée à cette tâche avec une énergie et une ardeur exemplaires. Mme de Veres commença par publier une brochure dans laquelle elle développait ses idées et faisait un noble appel aux femmes de son rang, en les engageant à former une association pour améliorer l'éducation des jeunes filles. Ce premier appel ne fut point sans résultat et l'association fut créée.

En 1867, l'association put ainsi fonder la première école supérieure pour jeunes filles. On y ajouta bientôt un pensionnat qui est maintenant établi dans une maison construite exprès et avec une parfaite intelligence de son but. L'idée maîtresse qui préside à l'éducation des jeunes filles dans l'école supérieure de Mme de Veres est que la femme doit apprendre à se suffire à elle-même et savoir remplacer par

une culture distinguée le luxe qui ne laisse que le vide au cœur et amène la ruine des familles, même les plus riches. La femme doit être dans son foyer le plus direct représentant de Dieu par ses aspirations comme par ses inspirations, par ses conseils, par son exemple, par son œuvre tout entière.

L'école de Mme de Veres se compose de onze classes, dont quatre sont élémentaires, quatre moyennes et trois supérieures. Naturellement, les trois dernières sont les moins fréquentées, et Mme de Veres a raison de s'en plaindre. Des préjugés impardonnables empêchent encore nombre de parents d'envoyer aux écoles leurs filles, dès qu'elles ont atteint un certain âge. On pense dans plusieurs familles de la haute bourgeoisie et de la noblesse que l'instruction supérieure est bonne seulement et réservée exclusivement pour les jeunes filles qui désirent se consacrer à la carrière d'institutrice. On ne réfléchit pas assez qu'une instruction supérieure donne à l'épouse et à la mère des avantages inappréciables dans le gouvernement de la famille.[1] Il est donc à souhaiter

[1] Voici un aperçu du plan des études dans les trois classes supérieures : *Première classe* : Instruction religieuse - Langue hongroise - Esthétique - Pédagogie, anthropologie et psychologie - Logique - Histoire de la civilisation, surtout en rapport avec l'éducation des femmes (ce cours semble être un des plus importants et des plus efficaces) - Algèbre et géométrie - Langue allemande - Langue française - Ouvrages manuels - Dessin -

que les efforts de cette noble femme et l'assistance précieuse que lui prête l'association ainsi que le zèle intelligent de professeurs habiles, encouragent de nombreuses familles de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie à envoyer leurs filles à cette institution bienfaisante et civilisatrice. Les familles nobles redeviendront puissantes le jour où leurs enfants des deux sexes seront les premiers à fréquenter les écoles et les derniers à les quitter.

L'instruction que l'on donne aux jeunes filles dans plusieurs familles aristocratiques est vraiment distinguée, et pendant notre voyage nous en avons eu des preuves concluantes. Cependant l'instruction que l'on reçoit dans la famille est toujours incomplète,

---

Musique vocale et instrumentale - Gymnastique. *Seconde classe :* Instruction religieuse - Littérature hongroise - Logique - Histoire de la civilisation - Pédagogie - Mathématiques et stéréométrie - Langue allemande - Langue française - Dessin - Musique vocale et instrumentale - Gymnastique. *Troisième classe :* Instruction religieuse - Langue hongroise - Littérature hongroise - Pédagogie - Langue allemande - Langue française - Mathématiques - Dessin - Musique vocale et instrumentale - Ouvrages manuels - Gymnastique. On répète en outre plusieurs fois par semaine une partie des matières déjà enseignées dans les classes moyennes, telles que l'histoire de la Hongrie, l'histoire universelle, l'histoire naturelle, la géographie, la physique, la chimie, dans le but de rafraîchir la mémoire des jeunes élèves, de raffermir ce qu'elles ont appris et de donner à tout l'enseignement un caractère harmonieux.

souvent sans méthode logique et ne fournit pas à la femme qui la possède les moyens de s'en servir et de l'utiliser. C'est le plus souvent un passe-temps, un jeu, un ornement de l'esprit, un antidote contre l'ennui qui est réservé à la femme hongroise après son mariage. Ce n'est pas encore une force. Elle le deviendrait pourtant le jour où la jeune fille pourrait se persuader que si l'homme est un travailleur, la femme est un missionnaire, et que dans les complications de la vie moderne il faut beaucoup savoir même pour devenir une simple sœur de charité. Aimer c'est beaucoup et c'est l'essentiel; mais l'amour intelligent, prévoyant, éclairé, l'amour qui sait non seulement charmer, mais aussi guider et soutenir l'homme est seul tout-puissant.

La femme hongroise a en elle de très grandes ressources. Ce que l'histoire nous apprend de quelques héroïnes hongroises suffit à nous persuader qu'en éveillant chez la femme magyare la conscience de sa mission, elle ferait des miracles. Les poètes et les romanciers hongrois se sont attachés avec prédilection à la représentation de certains types de femme magyare; et soit qu'ils les tirent de l'histoire, soit qu'ils les créent par la force de leur imagination, les uns et les autres répondent à une réalité poétique et vécue. Les femmes mythiques elles-mêmes servent à caractériser un moment historique où la femme magyare devait avoir une puissance d'initiative bien supérieure à celle de l'époque actuelle.

De tout temps la femme magyare semble avoir eu du goût pour la politique; seulement dans les différents siècles elle s'est servie d'armes différentes. Maintenant elle se cache discrètement derrière l'homme; jadis elle prenait les devants; aujourd'hui elle lui souffle à l'oreille un petit mot magique pour le pousser à l'action; autrefois elle semblait évoquer tout un peuple par un cri inspiré et prophétique. Les anciennes constitutions hongroises assuraient les plus grands privilèges à la femme et surtout à la veuve *spectabilis* du magnat hongrois. Non seulement elle entrait en possession et avait l'administration de tous les biens de son mari; [1] mais, pendant la minorité des enfants, elle le remplaçait à la diète où un mandataire votait en son nom. Actuellement encore, les femmes hongroises ne restent point inactives dans les élections politiques. Pendant les grandes discussions parlementaires, les tribunes de la Chambre et surtout les tribunes centrales sont toujours remplies de représentants du beau sexe. On nous assure même que l'opposition très vive des femmes de l'aristocratie a été la véritable cause qui a jusqu'ici empêché M. Tisza de faire passer au Sénat son projet sur les mariages mixtes. La femme hongroise a donc encore une grande influence, quoiqu'elle s'efface beaucoup et qu'elle s'abstienne de faire du bruit. Mais sa douceur même est une arme

[1] *Immanet bonis maritalibus.*

puissante, et elle se sert de cette arme avec intelligence. L'homme magyar, si fier dans certaines occasions, est généralement assez indolent, cède facilement et se laisse entraîner. Si la femme veut fortement, l'homme ne résiste guère. Si la volonté est du côté de l'homme, la femme s'abstient, se cache et se résigne. En un mot, elle impose sa volonté seulement dans les cas où l'homme ne sait pas faire valoir la sienne.

On prétend que la femme calviniste a plus d'énergie, plus de volonté, plus de fermeté que ses sœurs des autres confessions. Elle semble aussi plus attachée à ses devoirs, plus rigoureuse et plus exigeante. La femme catholique est, dit-on, plus douce, plus tendre, plus sensible, mais aussi celle qui, aimant davantage le plaisir, s'oublie plus facilement. Ces caractéristiques sont d'ailleurs souvent trompeuses et de nombreuses exceptions font du tort à la règle. Nous nous garderons donc d'insister sur ce point que nous avons indiqué seulement pour montrer que la différence de religion peut contribuer à produire une certaine variété dans les différents types de femmes magyares et pour prouver qu'on ne saurait porter sur elles des jugements trop absolus.

Les Magyars eux-mêmes sont très fiers de leurs beautés nationales et nous les montrent avec orgueil. Aussi viennent-ils maintenant d'en exiber les plus beaux échantillons dans les *csárda* ou auberges de la *puszta* qui ornent l'exposition nationale de Bu-

dapest. Ces femmes aux longues tresses, à la peau fine et blanche, au regard pénétrant, au sourire ravissant, fières et gracieuses à la fois et habillées comme des princesses dans leurs costumes des jours de fête provoquent l'admiration et la rêverie. Mais l'étranger qui est généralement frappé par les seuls charmes extérieurs de la femme magyare, dès qu'on l'admet dans l'intimité de la famille, découvre chez la femme des qualités exquises, des vertus peu ordinaires et précisément de celles que les hommes ne cherchent guère chez la femme des autres et exigent toujours de la leur. Fidélité, dévouement à toute épreuve, vaillance à soutenir presque à elles seules le lourd fardeau de la famille, énergie, patience et suavité, tout y est. Et ce tout approche souvent de l'héroïsme. Nous pourrions citer quelques noms: mais ce genre de vertus n'aime ni l'éclat ni la publicité. D'ailleurs toutes ces femmes hongroises, luttant et travaillant en silence pour le bonheur de leurs familles, n'ont aucune vanité, ne prétendent à aucune immortalité. Pour la même raison, nous devons nous abstenir de nommer quantité de femmes magyares ayant droit à être classées au rang des bienfaitrices dans leur pays. Nous tenons seulement à constater ici qu'il y a entre les grandes dames hongroises une noble émulation pour faire le plus de bien possible. On dirait même que dans certains cas elles désirent rivaliser avec leurs maris, lorsque ceux-ci attirent déjà sur eux les bénédictions de toute

1) Les vraies Magyares ont la peau brune!
Parfois très brune, même — [illegible]

une ville. Ce cas s'est présenté deux fois de suite à Fiume, où deux dames, la comtesse Géza Szapáry et la comtesse Hedvige Zichy-Wimpffen, les deux charmantes et intelligentes femmes des deux derniers illustres gouverneurs de Fiume, ont voulu, par la fondation de l'*Orfanotrofio Maria* et de l'*Asilo Clotilde*, seconder l'œuvre puissante de leurs maris et se faire bénir à leur tour par toute la population de la ville, en appelant à elles les orphelins et les petits délaissés, qui les vénèrent chacune comme des mères angéliques, comme des madones vivantes

Scese dal cielo a miracol mostrare.

Bon nombre de jeunes filles et de femmes hongroises manient avec bonheur la plume. Nous citerons entre autres Mlle Atala Kisfaludy de Kaposvár, talent des plus gracieux et esprit charmant dont les contes sont plein de naturel et de vie. Malheureusement, depuis quelque temps, elle n'écrit plus. Nous citerons encore Mme Zsiga Gyarmáthy (B. Hunyad), auteur de plusieurs contes et de quelques romans qui, dans les premiers surtout, excelle par les descriptions fidèles de la vie de campagne ; Mme Isabelle Fangh-Gyustó, Mlle Annie Nuellens : la comtesse Ottilia Wass, dont on cite des poésies charmantes. Mais nous devons particulièrement signaler ici les sœurs Janka et Stéphanie Wohl, Mme Lenke de Beniczky-Bajza et Mlle Sophie de Torma.

Les sœurs Janka et Stéphanie Wohl ont à Budapest une situation tout à fait exceptionnelle. Leur salon intime où l'on fait de la musique avec Liszt, et où l'on cause agréablement de politique, d'art, de littérature et de toute chose au monde avec la fine fleur du monde intellectuel, leur a valu un jour le compliment d'avoir su réunir autour d'elles une espèce d'*Ecole d'Athènes*. Honorées de l'amitié de Liszt et du grand poète Jean Arány dès leur plus tendre enfance, elles ont fait leur chemin sous ces hautes et bienfaisantes protections. Quoique lancées dans le monde littéraire et n'ayant apparemment plus besoin de protecteurs, le maître leur est resté fidèle. Peut-être a-t-il senti que, si elles n'ont plus besoin d'être protégées contre l'obscurité de la naissance et les premières difficultés de la vie, puisque par leur talent, par leur amour du travail et par leur vaillance elles se sont frayé un chemin lumineux, il n'est pas inutile peut-être de continuer à les protéger contre l'envie que leurs succès légitimes n'ont pas manqué d'éveiller autour d'elles.

Janka, l'aînée, était d'abord destinée à devenir pianiste. Mais elle dut renoncer à cette carrière, à la suite d'une timidité insurmontable. Elle avait d'ailleurs publié un volume de poésies à l'âge de treize ans et ce volume avait eu l'honneur d'être lancé et présenté au public par un écrivain célèbre, M. Maurice Jokaï, un des idoles de la nation hongroise. Après ce premier succès de plume, elle se

voua entièrement à la littérature. En 1873, elle fonda un grand journal pour les femmes, le seul journal littéraire hongrois qui ait été remarqué et signalé à l'Exposition de Vienne en 1873. Plus tard ce journal fut réuni au *Bazar hongrois*, dirigé depuis par les deux sœurs avec un talent remarquable et avec un succès toujours croissant. Stéphanie Vohl fut tout aussi précoce que sa sœur. Enfant elle composait des *Contes* qui furent réunis et publiés lorsqu'elle atteignit sa quatorzième année. Ces *Contes*, d'un grand charme poétique, d'une fraîcheur délicieuse et d'un parfum exquis eurent plusieurs éditions et lui assurèrent d'un seul coup une véritable renommée. Plusieurs de ces contes, traduits en anglais, en allemand et même en italien, un roman, un volume de nouvelles et d'articles détachés, des feuilletons littéraires dans le *Pesti Napló*, des correspondances dans le *Scotchman* et dans la *Queen*, des contributions aux journaux allemands et à la *Revue Internationale* ont contribué à augmenter cette réputation littéraire si honorablement acquise. A l'heure présente, Mlle Stéphanie est occupée à écrire un nouveau roman, qui paraîtra à la fois en deux langues, et avec des illustrations.

Les sœurs Wohl se détachent assurément de la foule sur laquelle elles planent, par un enthousiasme poétique qui anime toute leur œuvre, par un feu aimable et sympathique qui donne une vie tout à fait spéciale à leur langage et à leur correspon-

dance. Il est aussi à remarquer qu'elles ne doivent qu'à elles-mêmes, à leur talent, à leur zèle, à leur persévérance tous leurs succès. Elles étaient de faibles enfants : le travail les a fortifiées et a forcé la société de Budapest à compter avec elles. Ayant l'instinct des choses nobles, elles le suivent et montent, sur les ailes d'une inspiration féconde, vers les hauteurs. La société hongroise qui ne cesse de les regarder plaisante quelquefois sur ces deux vaillantes sœurs si remuantes. Mais tout discours qui commence souvent par un sourire ou un trait satirique, finit par rendre justice aux mérites réels de ces deux fortes ouvrières dont les rêves sont grandioses et poétiques.

Mme de Beniczky-Bajza a été mieux partagée par le sort que les sœurs Wohl. Fille d'un poète hongrois très connu et très aimé, Joseph Bajza, elle reçut dès son berceau la première consécration de la gloire. Son mariage avec un riche et digne représentant de la noblesse hongroise lui donna une position sociale des plus enviables ; et sa beauté que les années n'ont point encore effacée, sa grâce, son amabilité, ses talents d'écrivain facile et abondant lui ont assuré un succès des plus flatteurs. Mme de Beniczky est, comme romancier, une sorte de Jokaï féminin. Dans le même mois, trois grands journaux de Budapest donnaient en feuilleton trois différents romans d'elle. C'était le *Pesti Hirlap* avec *Le secret du voile ;* l'*Egyetértés* avec *Je ne connais pas l'his-*

toire du passé, et le *Regényvilág* avec *Un homme de basse extraction*. Le *Pester Lloyd* offrait en même temps une traduction allemande de ce dernier ouvrage. On connaissait d'ailleurs et on appréciait déjà de ce même écrivain les romans suivants : *Martha*, *Ruth*, *Les fausses routes*, *Ici-bas et dans l'autre monde*, œuvres d'imagination, fondées cependant sur une observation très fine de la vie sociale telle qu'elle est. Une femme disait, il y a quelque temps, à propos de Mme de Beniczky : « Elle connaît mieux que personne le cœur de la femme. Quand elle décrit son héroïne, je me regarde involontairement dans le miroir. Quand elle s'adresse aux sentiments, je me demande tout étonnée : Comment a-t-elle pu apprendre mes secrets ? » Vingt-cinq ans de travail littéraire ont acquis à Mme de Beniczky une réputation considérable et enviée parmi ses compatriotes. C'est même à propos d'elle qu'on cite en Hongrie le nom de Fernand Caballero, le regretté romancier allemand-espagnol, une femme supérieure avec laquelle Mme de Beniczky semble offrir quelques points de contact. La société Petöfi l'a accueillie dans son sein et nous avons été témoin de l'ovation que le public très nombreux lui fit après qu'elle eut donné lecture d'un nouveau conte dans une salle de l'Académie des sciences où la société Petöfi tient ses séances mensuelles. Quant à sa manière de concevoir l'art et la réalité écoutons l'aveu de Mme de Beniczky elle-même : « Mes personnages sont les

enfants de mon imagination. Je ne trouve pas de fidélité dans la photographie, pour moi il n'y a que la peinture. Je n'ai jamais éprouvé l'envie de reproduire les faiblesses des hommes de façon à ce qu'on puisse les toucher du doigt. Je n'aime pas que l'on cherche sur la carte géographique le lieu natal de mes héros. »

Après avoir admiré dans les sœurs Wohl et dans Mme de Beniczky des artistes de la plume, nous aurions beaucoup à dire sur les femmes artistes de la scène hongroise, telles que la passionnée et puissante Mme Blaha, la séduisante et piquante Mme Palmaï, la gracieuse Mme Csillag-Grill, et la charmante Mme Markus-Pulszky.

Il y aurait aussi bien des choses intéressantes à dire sur des artistes du pinceau comme Mlle Vilma Párlaghy. Mais nous avons hâte de signaler parmi les femmes remarquables un véritable savant que nous avons eu l'honneur d'approcher en Transylvanie et de visiter dans la petite ville de Szászváros où elle habite et travaille au milieu de ses trésors. Cette femme est Mlle Sophie de Torma, la sœur du célèbre archéologue, une Lovatelli hongroise, avec une culture classique certainement inférieure à celle de l'illustre patricienne de Rome, mais avec un enthousiasme pour la science archéologique, une puissance de combinaison et de divination et un esprit de suite qui tiennent du prodige. On nous avait prévenu que peut-être elle ne pourrait pas nous re-

cevoir, une trop grande application l'ayant fait tomber sérieusement malade. On exigeait d'elle le repos le plus absolu : et, quoique convalescente, un tic nerveux accusait encore la présence du mal qui avait affecté douloureusement tous les nerfs de la tète et menacé ses facultés mentales. Les mérites de cette femme sont des plus grands. Grâce à ses fouilles, à ses découvertes, à ses illustrations, à ses divinations, la science archéologique a pris pour ce qui concerne la Transylvanie une nouvelle voie qui semble la vraie.

Tombée malade, elle fit transporter son lit dans la chambre où se trouvent les collections dont elle ne veut se séparer qu'avec la vie. Elle a tout fait pour ses chères et précieuses collections. Elle a fouillé, trouvé, recueilli, classé. Elle tient à elle-même sa correspondance scientifique, elle écrit et illustre les pièces de son musée dont elle est le gardien et le cicerone. Elle parle toujours avec la plus grande assurance et sent d'avoir raison. A propos d'un illustre adversaire qui continue à décrier ses découvertes qu'il traite avec une sorte de dédain, elle nous répéta à plusieurs reprises : *Er wird schon bekommen* (il aura son fait). Elle prépare en effet un grand livre sur les Thraces qui sera bientôt publié en Allemagne. Elle se moque des archéologues qui, ne sachant à quel peuple attribuer les objets archéologiques que la terre nous livre, font remonter ces objets aux temps préhistoriques, une

date élastique qui ne dit rien. Ce qu'elle a trouvé de plus intéressant en Transylvanie est d'origine thrace d'après son opinion. Et, toujours suivant elle, ces Thraces ont dû à leur tour se trouver dans les rapports les plus intimes de langue, de mœurs, de type et de civilisation avec les peuples les plus civilisés de l'Asie Mineure. Les découvertes de Schliemann sont venues confirmer une partie de ses premiers aperçus. Toutefois, sa culture scientifique étant assez limitée, il nous a semblé qu'elle explique un trop grand nombre de faits avec un nombre trop petit d'idées mères et de preuves à l'appui. Absolue dans ses sentences, elle se hâte d'improviser et de porter des jugements qui l'obligent parfois à se contredire après deux ou trois ans. Elle ne lit, elle ne connaît que ce qui se rapporte immédiatement à son sujet, système qui peut avoir des avantages, mais aussi de graves inconvénients. A notre sens, elle voit trop d'uniformité dans le culte et dans l'art primitif et ne laisse pas assez de marge à l'inconnu qui est si grand et qui pourra s'expliquer seulement avec l'aide de nouvelles données positives. Homère, Hérodote, Strabon peuvent sans doute nous apprendre beaucoup de choses sur les anciens : mais ils n'écrivaient pas pour nous ; ils s'adressaient à leurs contemporains : aussi ne se sont-ils point donné la peine de décrire et d'illustrer ce qui nous échappe maintenant, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus commun et de plus ordinaire dans la vie ancienne.

Une conception plus large de la science archéologique donnerait une base plus solide à des recherches où la pénétration et l'intuition sont pour beaucoup, mais où l'érudition et la poésie sont aussi pour quelque chose. Quoi qu'il en soit, Mlle de Torma est un phénomène en Hongrie. L'œuvre de cette femme qui, dans une petite ville de province, travaille seule à évoquer par les monuments le passé historique de la Transylvanie, s'impose à notre respect et à notre admiration.

Nous ne voudrions certes pas apprendre que la Hongrie a beaucoup de femmes comme Mlle de Torma; mais nous pensons que ses concitoyens doivent être très fiers d'en posséder une. Elle seule peut suffire à porter témoignage pour la puissance intellectuelle de la femme magyare. Il faut maintenant que cette force intelligente s'applique à la vie, qu'elle devienne pratique, qu'elle pénètre la nation entière. Une femme auteur de plus ou de moins n'est pas un grand bonheur ni un grand malheur pour un pays: mais, si dans chaque famille hongroise il y avait une Vestale consciente et sachant veiller au feu sacré de l'amour, de la vérité et de la poésie, après ce que nous avons appris sur la valeur et sur les mérites de la femme magyare, nous pourrions devenir prophètes à bon marché et présager à la Hongrie un âge d'or qui ferait oublier l'ancien.

En attendant, le peuple, qui devine, a déjà voué une espèce de culte et un jour de son calendrier à la femme de Budapest, qu'il chante ainsi:

« Dans le comitat de Pest, au bord du Danube, demeure une jeune fille dont le beau corps brille comme une étoile au pavillon du ciel. La violette délicate l'a enfantée ; la pivoine lui a donné le jour ; elle a été nourrie avec la rosée du ciel dont elle est la bien-aimée. Comme le soleil qui lance des rayons, ses yeux limpides jettent des éclairs. Sa démarche est une merveille de grâce, et elle ne ressemble à personne. Sa taille est fine et élancée, sa voix tremble comme celle de la caille. Quel est donc son nom ? La vierge de Budapest, à laquelle il faudra consacrer un jour de fête. » [1]

[1] Aïgner, *Ungarische Volksdichtungen* uebersetzt und eingeleitet. Pest, 1873.

Fin.

TABLE DES NOMS CITÉS

A

Abonyi Emil, 211
Abrányi Kornel, 174, 213
Acsády Ignace, 174
Agaï Adolphe, 171, 175, 326
Aïgner Ludwig, 170, 348
Ajtaï Albert, 176
Alexandre, 22, 23
Almásy Alexandre, 213
Andrássy, 249, 257
Andrássy comte Aladar, 134
Andrássy comte Charles, 109, 133
Andrássy comte Emmanuel, 134, 211
Andrássy comte Jules, 77, 98, 131, 148, 150, 182, 241, 281
Andrássy comtes, 240
Andreánszky baron Gabriel, 165, 213, 224
André III, 55, 57
Anjou, 50, 58
Antal Jules, 211
Apafy Michel, 318
Apaty Étienne, 211
Apor, 57, 248
Apor baron Charles, 212
Apor barons, 240
Apponyi, 249
Apponyi comte Albert, 153, 157, 172, 209, 213, 214, 226-235
Apponyi comte Antoine-Robert, 109
Apponyi comtes, 240
Apponyi comtesse, 78
Arány, 292
Arány Jean, 88-92
Aristide, 92
Arpád, 55-56
Asboth Jean, 170
Attilius Regulus, 122
Aubin mademoiselle, 328
Augusz Émeric, 242
Aurélien, 24

B

Babes Vincent, 211
Bach, 101
Bajza Joseph, 342
Balassa barons, 240
Balogh François, 317
Bánffy, 248, 249
Bánffy Béla, 212
Bánffy comte Nicolas, 239
Bánffy comtes, 240
Barcsaï, 249
Barcsaï princes, 248
Baross Gabriel, 211
Bartalus Stefan, 170
Bartha Nicolas, 176, 213
Basta, 65
Báthory Étienne, 10
Báthory princes, 248
Báthory Sigismond, 64

Batthyány, 249
Batthyány comte Louis, 104, 109, 110, 123
Batthyány comtes, 240
Batthyány évêque, 310
Batthyány-Strattman princes
Bauszneru Guy, 211
Béatrix reine, 60
Bédékovic Coloman, 155
Békéy, 189
Beksics Gustave, 160, 172, 207-209
Béla roi, 54
Belgiojoso, 65
Benczur, 115, 135, 191
Benedicti, 71
Beniczky François, 212, 289
Beniczky Lenke madame, 171, 230, 339, 342-344
Bérenger, 51
Berzeviczi Albert, 169, 189
Bethlen, 109, 248, 249
Bethlen comte Edmond, 212
Bethlen comtes, 240
Bethlen princes, 248
Bethlendi E., 317
Bettini Galvano, 58
Beust comte, 125, 138
Biasini-Kibédi Dom., 70, 71
Bismarck, 138, 232
Blaha madame, 341
Blandrata G., 320, 321
Boccace, 58
Boer Antoine, 212
Bonfini Antoine, 60
Boniface VIII, 56
Borghese prince, 78
Bornemisza barons, 240
Boros, 321
Bródy Sigismond, 172
Brutus, 86
Buloz Charles, *dédicace*
Busbach Pierre, 212
Busilla, 54
Buzás P., 317

C

Caballero Fernan, 343
Capistran Jean, 59
Caraffa, 65
Caton, 215
Cavour, 37, 79
César, 86
Cesarini Julien, 59
Charles-Robert roi, 56
Chassin C.-L., 216
Chorin François, 212
Cincinnatus, 92
Coloman roi, 53
Concha Victor, 70
Contarini, 65
C'op Mara, 171
Corvin Jean, 13
Corvin Mathias, 10, 43, 59-65, 304
Csáky-Pallavicino comtes, 240
Csanády Alexandre, 213
Csávolzsky Louis, 174 213
Csengery, 195
Cserey, 248
Csernátony Louis, 168, 212
Csiki L., 317
Csillag-Grill, 344
Csokonaï Michel, 81
Csukássy, 175
Czeh Alexandre, 177

D

D*** chanoine, 297, 301
Danielik Jean, 292, 306
Dante, 200, 316
Danzer Alphonse, 171
Darány Ignace, 212
Dardaï Alexandre, 212
Deák François, 83, 92, 98, 107, 110, 117-131, 138, 149, 174, 203, 208, 214, 240
Deák Wolgang, 171
Décébale, 25
De Cihac, 21

Degenfeld, 15
Degenfeld comte Émeric, 16
Degenfeld-Schombourg comtes, 240
De Gerando mademoiselle, 330, 331
Démosthène, 228
Denelutti, 69
Desaix, 75
Desmoulins, 86
Dessewfy comte Aurèle, 109, 241
Didot, 303
Dimitrievics Michel, 211
Dobránszky Pierre, 212
Doda Trajan, 211
Dora D'Istria princesse, *dédicace*
Dosa, 318
Draskovics comtes, 240
Drugeth de Homonna, 58
Duka barons, 241
Durazzo Charles, 58
Duruy Victor, 23

E

Edelsheim Gyulaï baron Léopold, 212
Emich Gustave, 212
Eötvös baron Joseph, 77, 92, 109, 110, 114-119, 132, 147, 182, 195, 281
Eötvös baron Laurent, 242
Eötvös Charles, 171, 174, 312
Eötvös Marie, 255, 289
Erdödy comtes, 240
Erdy, 14
Eszterházy, 249
Eszterházy comtes, 240
Eszterházy comtesse, 78
Eszterházy mademoiselle, 328
Eszterházy prince Paul, 109
Étienne saint, 10, 51, 53
Eugène de Savoie, 65, 66

F

Falk Maximilien, 170, 212, 290, 290
Fallmerayer, 196
Fejérváry baron Géza, 155
Fejérváry Gabriel, 207
Félix de Raguse, 61
Fenyvéssy Adolphe, 174
Fenyvéssy François, 213
Ferdinand roi, 60
Ferencz Joseph, 212, 320
Féridoun Bey, 295
Festetich comtes, 240
Ficino Marsile, 61, 63
Figuier, 213
Filippi, 69
Flammarion, 213
Forgach comtes, 240
Forster, 189
Fortini, 70
Fraknoï monseigneur Guillaume, 291, 306-309
Frangh-Gyustó Isabelle, 339
Frangipane, 54-55
Frigyesy, 77
Fumagalli Charles, 72-73

G

Galeotti Martius, 61-62
Gall Joseph, 211
Garibaldi, 79, 207
Garibaldi Ricciotti, 214
Gentile de Montefiore, 56
Gessler, 86
Géza II, 17
Ghyczy, 214
Gilotti, 58
Gönczy, 189
Görgey Arthur, 104-105, 216
Gosztony, 78
Gosztony Polyxène, 78
Grecsack Charles, 172
Gritti Louis, 65
Gromon Désiré, 212

Grünwald baron Béla, 213
Guadagni, 74
Guarino, 63
Gubernath Antoine, 70
Gyarmáthy Zsiga madame, 339
Gyérei C., 317
György André, 212
Gyulaï comtes, 240
Gyulaï Paul, 91

H

Habsbourg, 110, 124
Haddik, 76
Halász Émeric, 172
Haller von Hallerstein, 15
Harkányi Frédéric, 212
Harrucker barons, 247
Haynald Louis, 255, 286, 289-295, 305, 306
Haynau, 314
Hegedüs, 292
Hegedüs Alexandre, 169, 212
Heinrich G., 171
Helfy Ignace, 77-79, 213, 214, 218, 221
Hellenbach baron, 247
Hellenbach Lazare, 242
Hermann Othon, 171, 174, 203, 204, 213
Hérodote, 346
Hervest Ludwig, 171
Hess André, 64
Hieronymi Charles, 212
Hoïtsy Paul, 174, 213
Homère, 346
Horánszky Ferdinand, 213
Horvat Balthasar, 212
Horváth Louis, 212
Horwáth baronne, 255
Humbert prince, 292
Humbert roi d'Italie, 79, 293
Hunfalvy, 15
Hunfalvy Paul, 20
Hunt-pázmán, 15, 212
Hunyade Jean, 10, 59
Hunyady comte Ladislas, 213
Hurmuzaki, 24
Huszár, 87, 114

I

Ipolyi Arnold, 55, 302-305
Irányi Daniel, 77, 106, 153, 213, 214-222
Istoczi (Győző), 213
Ivanka Émeric, 212

J

Jakobfalvy, 235
Jánossy Jean, 176, 212
Janus Pannonius, 304
Jellinek George, 44
Jokaï Maurice, 168, 171, 210, 212, 243, 342
Joseph archiduc, 6
Jósika baron Coloman, 176, 242
Jósika baron Louis, 242
Jósika barons, 240

K

Kaas baron Ivor, 174, 175
Kaas baron Victor, 175
Kallaï, 277
Kálnoky comte Denis, 241, 248
Karczag Guillaume, 177
Károlyi, 249, 257
Károlyi comte Alexandre, 214, 235
Károlyi comtes, 240, 247
Karsa St. 317
Kassaï S., 317
Keglevich comtes, 240
Keglevich comte Étienne, 209, 212
Keleti Charles, 128, 238
Kemény baron André, 212

Kemény baron Gabriel, 154
Kemény baron Jean, 212
Kemény barons, 241
Kemény père, 109
Kemény princes, 248
Kenedy Géza, 175
Keszler Joseph, 169
Khuen-Hedervàry, 239
Khuen-Hedervàry comtes, 240
Kinsky comtes, 240
Kisfaludy Atala, 339
Kisfaludy frères, 82
Kisovics Joseph, 212
Kiss Joseph, 177
Kiss Louis, 212
Klámarich, 189
Klapka George, 77, 105, 217
Klauzál, 110, 184
Knauz Ferdinand, 53, 300
Kölcsey François, 107, 108
Kollar, 41
Kont de Hedervàry, 15
Kornis comtes, 240
Körösi, 266
Körösi A., 317
Kossuth Louis, 37, 77, 85, 93, 94, 95, 98, 101, 102-114, 134, 173, 174, 195, 208, 216, 217, 239
Kovács A., 317
Kovács Jean, 321
Kralitz Béla, 212
Kuncz Adolphe, 212
Kuun comte Géza, *dédicace*, 241, 296
Kuun comte Gothard, 241, 259, 318
Kuun comtes, 240

L

Laczfy, 57
Ladislas roi, 56
Lang Louis, 21, 169, 203, 212
La Rochefoucault, 115
Latinovics Gabriel, 212
Laurent de Médicis, 59, 64
Lederer Abraham, 313-315
Leitner Guillaume, 23
Lengyel S., 317
Léonidas, 122
Léon XIII, 287, 293
Léopold empereur, 73
Lippert, 297, 301
Lippert Josephine, 298
Lipthaï baron Béla, 214
Liska Ferdinand, 317
Liszt François, 99, 172, 226, 255
Lonkaï Antoine, 176
Lonyaï comte Melchior, 109
Lonyaï comtes, 240
Louis-le-Grand, 10, 57, 58
Louis XVI, 86, 108
Lovatelli Ersilia, 344
Lukacs Béla, 212

M

Macaulaï, 196
Magliani, 160
Mahomet II, 59
Maïlath, 109
Maïsner Vincenzo, 76
Majthényi baron Ladislas, 242
Marco Polo, 54
Marguerite reine d'Italie, 79, 292, 293
Marie-Thérèse, 6, 247
Markus-Pulszky, 344
Markussowsky, 189
Marsigli Louis-Ferdinand, 65
Matlekovits Alexandre, 212
Mátraï, 14
Mednyánszky baron Denis, 242
Mednyánszky barons, 240
Menyhart J., 317
Mercy comte, 66, 67
Meszáros, 110
Metternich, 77, 94, 121

Mezey Hermes, 174
Mignet, 196
Miksáth Coloman, 171, 175, 206
Mocsáry Louis, 173, 214
Molnár Antoine, 174
Mommsen Théodore, 14
Montecuccoli Raymond, 65
Morosini, 55
Morosini Tomasina, 55
Munkaczi, 135-137

N

Nádasdy comtes, 240
Nagy Alexandre, 176
Napoléon, 87
Negroni, 58
NeményiAmbroise,170,171, 210, 212, 232
Nemes comtes, 240
Nemes comtesse, 327
Német-ujvari, 15
Neusziedler Charles, 213
Nuellens Annie, 171, 339
Nyáry baron Eugène, 242
Nyáry comtes, 240

O

Odescalchi, 69
Odescalchi princes, 240
Onody Géza, 175, 214
Orbán baron Blaise, 77, 214, 243
Orczy baron Béla, 155
Orczy barons, 240
Orczy Félix, 242
Ordody Paul, 213
Orseolo Othon, 53
Orsini comtesse, 72
Osterlamm E., 317
Ott, 76
Otvös A., 171
Ováry Léopold, 78

P

Pálffy, 76, 249
Pálffy comtes, 240
Pálffy comtesse, 78
Pallavicini, 69
Pallavicini comtes, 240
Pallavicini-Csáky margrave Isabelle, 72
Pallavicini margraf Alexandre, 213
Palmaï madame, 344
Párlaghy Vilma, 112-114, 344
Patzka, 297, 299, 301
Pauler Théodore, 155, 183, 222
Pázmán Pierre, 308
Péchy comte Emmanuel, 239, 242
Péchy Thomas, 202, 213
Pejacsevich comtes, 240
Perényi barons, 240
Pessina Enrico, 78
Peterfy Alexandre, 321
Petöfy Sandor, 39, 84-91
Petrarca, 82
Petrovics, 39
Pie IX, 286
Pliverich Joseph, 44
Podmaniczky baron Frédéric, 213
Podmaniczky barons, 241
Politien Ange, 60
Pollak, 170
Pollak madame, 276
Pongrácz comtes, 240
Pongrácz baron Émile, 242
Popovics Étienne, 38
Prileszky Tadhée, 213
Pronaï barons, 240
Pulszky Auguste, 205, 207, 209, 214
Pulszky Charles, 205, 207
Pulszky François, 77, 118, 171, 172, 175, 205-209, 255

Pulszky Garibaldi, 207
Pulszky Polyxène. 255

R

Rabber von Plankenstein, 15
Radaï comte Gédéon, 242
Radák barons, 240
Radetzky, 77
Radvánszky baron Béla 242
Rákoczi, 66
Rákoczi George, 318
Rákoczi princes, 248
Rákosi Eugène, 175
Rauch baron Lévin, 242
Renan Ernest, *dédicace*
Renyi Rodolphe, 82
Révaï barons, 240
Révesz Valentin, 318
Rhédey comtes, 240
Rhédey comtesse, 225
Rhédey princes, 248
Riedel Fr., 171
Rizzi Giovanni, 76
Robozi Étienne, 177
Rodiczky Eugène, 171
Rogerio, 52
Roman Alexandre, 211
Ronaï Hyacinthe, 306
Rosenfeld Maurice, 68
Rossi Clément, 67
Rosty, 182
Rubini, 58
Ruspoli prince, 78

S

Sághy Jules, 213
Salomon, 92
Salomon François, 168
Samassa monseigneur, 295
Sayous, 28
Schlauch Laurent, 302
Schliemann, 346
Schmidegg comtesse, 247
Schütz Max, 171
Seilern und Aspang comtesse, 98
Sennyey baron Paul, 239
Sennyey barons, 240
Serényi comtes, 240
Sigismond empereur, 10
Sigmond Désiré, 71, 213
Silberstein Auguste, 171
Simon de Keza, 56
Simonyi Jean, 214
Simor Jean, 295, 296-302, 305, 312
Socin, 321
Somsich comtes, 240
Sonntag Paul, 209, 213, 290
Spartacus, 22
Splényi, 76
Steiger Louis, 172
Steinacker Edm., 211
Stoll Charles, 213
Strabon, 346
Strossmayer, 43, 286
Sturm Albert, 171
Szálaï, 122, 189, 195
Szálaï Charles, 175
Szana Thomas, 169, 170, 172
Szapáry, 55, 257
Szapáry comte Géza, 239
Szapáry comte Jules, 154
Szapáry Geza comtesse, 339
Szlavy d'Okány, 239
Szarvady Frédéric, 37
Szász Charles, 89, 292, 315
Szathmáry George, 213
Szeczy, 57
Szederkenyi Ferdinand, 214
Szell Coloman, 213
Szemere, 77, 110
Szentkereszty barons, 240
Szentkiralyi Albert, 214
Szetchen comte Antoine, 171, 242
Szétchenyi, 249
Szétchenyi comte Béla, 242
Szétchenyi comte Émeric, 242

Szétchenyi comte Étienne, 35, 89, 92-102, 109, 132, 134, 182, 259, 320
Szétchenyi comte Paul, 154
Szilágyi Désiré, 153, 205, 209, 213, 214, 222-226, 235
Szirmaï comtes, 240
Szitás Jean, 177
Szögyényi-Narich, 239
Sztáraï comtes, 240
Sztojacskovics Alexandre, 213

T

Tanarky Gédéon, 213
Tannenfeld Sigismond, 172
Teleki, 77, 248
Teleki comte Alexandre, 242
Teleki comte Ladislas, 109, 149, 216, 217
Teleki comtes, 240
Teleki comte Sandor, 77
Teleki mademoiselle, 328
Teleki née comtesse Teleki, 255
Tell, 86
Teutsch George-Daniel, 319, 320
Teutsch Traugott, 211
Than, 78
Thiers, 196
Thököli, 247
Thot Fr., 317
Thun, 148
Tisza Coloman, 35, 98, 144, 145, 147, 148-168, 177, 190, 199, 201, 202, 203, 210, 211, 214, 221, 223, 225, 231, 232, 233, 234, 236, 240, 242, 246, 250, 270, 281, 307, 336
Tisza comte Louis, 203, 204
Tisza Étienne, 204
Tisza Ladislas, 204
Tocqueville, 196
Toldy, 14
Tolomei comte, 78
Torma Sophie, 339, 344-347
Török J., 317
Tórs Coloman, 171, 214
Toth S., 317
Trajan, 22, 24, 57
Tréfort Auguste, 77, 117, 154, 158, 181-198, 234, 291, 292
Triangi comtesse, 78
Tuberon Ladislas, 62
Tüköri, 77
Türr Étienne, 77

U

Ugoletti Fabius, 61
Ugron Gabriel, 214
Urváry Louis, 174

V

Vadnaï André, 214
Vadnaï Charles, 176
Vaï baron Nicolas, 109 239, 240, 255
Vaï comtes, 240
Vaï Nicolas junior, 240, 242
Valori Philippe, 61
Valperga comte Guy, 78
Vámbery H., 171
Vécsey barons, 240
Veigelsberg Léon, 172
Veres Hermine (de), 332, 333, 334
Verhovaï Jules, 175
Vértesi Arnold, 177
Victor-Emmanuel, 79
Vigyazó madame (de), 290
Visconti Philippe, 59
Visi Émeric, 169, 213
Viszolyi Gustave, 213
Vitez, 304
Vitez Jean, 63
Vodianer baron, 213
Vodianer de Capriora baron, 242

Vörösmarty Michel, 82, 83
Vörös Vidor, 176

W

Wahrmann Maurice, 213
Wass comtes, 240
Wass Ottilia comtesse, 339
Weiss Julien, 172
Wenckheim, 15
Wenckheim baron Béla, 16, 149
Wenckheim barons, 247
Wenckheim comtes, 240
Wesselényi baron Nicolas, 93, 94, 109
Wesselényi barons, 240
Windischgraetz, 208
Wlislocki, 32
Wohl Stéphanie, 171
Wohl Janka et Stéphanie, 295, 339-342, 344

Z

Zach, 76
Zaï comtes, 240
Zápolya Jean, 65
Zeyk mademoiselle, 328
Zichy, 257
Zichy Antoine, 213
Zichy comte Auguste, 241
Zichy comte Charles, 98
Zichy comte Eugène, 37, 213, 241, 243
Zichy comte Ferdinand, 241
Zichy comte Géza, 226, 241
Zichy comtes, 240
Zichy comtesse Hedvige, 339
Zimandy Ignace, 214
Zrinyi, 65

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Dédicace	VII
A. M. Géza Kuun	IX
Avant-propos	1
I...... Les peuples de la Hongrie	13
II.... Les rapports entre la Hongrie et l'Italie	47
III... Les précurseurs de la renaissance hongroise	81
IV... Le Gouvernement et la presse	131
V..... Un Ministre de la renaissance	181
VI... Le Parlement et l'éloquence	199
VII.. L'aristocratie et la réforme du Sénat	237
VIII. La question sémitique	265
IX... Le clergé	283
X..... La femme	325
Table des noms cités	349

